

Flagrant délice

H.Y. Hanna

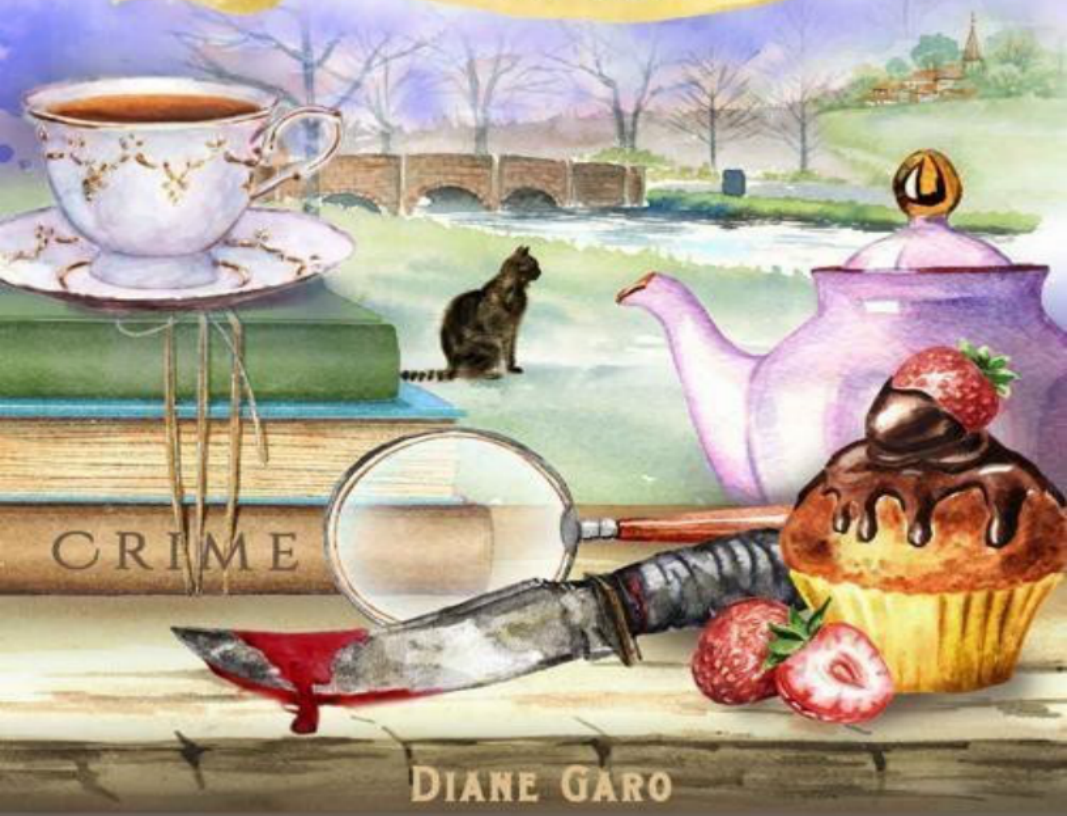
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

H.Y. HANNA

Les Thés meurtriers
d'Oxford

FLAGRANT DÉLICE



Flagrant délice

Les Thés meurtriers d'Oxford

Livre 3

H.Y. Hanna

Traduit de l'anglais (britannique) par Diane Garo

Édition originale parue sous le titre : *TWO DOWN, BUN TO GO*
(*Oxford Tearoom Mysteries ~ Book 3*)

© 2016 H.Y. Hanna Tous droits réservés

© 2022 Diane Garo, pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-1-922436-53-5

Toute reproduction intégrale ou partielle du présent ouvrage, faite par quelque procédé que ce soit, sans l'accord préalable de l'auteure est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les lieux, les personnages et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteure ou sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux ou des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que pure coïncidence.

SOMMAIRE

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

CHAPITRE 30

ÉPILOGUE

POINT DE GLAS SAGE (Les Thés meurtriers d'Oxford ~ Livre 4)

À PROPOS DE L'AUTEURE

À PROPOS DE LA TRADUCTRICE

RECETTE DE *CHELSEA BUN*

CHAPITRE 1

Lorsque vous êtes réveillé en sursaut par la sonnerie stridente du téléphone à 2 heures du matin, vous savez qu'il s'agit forcément d'une mauvaise nouvelle.

J'émergeai de mon profond sommeil en grognant et me redressai sur un coude pour attraper mon téléphone sur la table de nuit. Il glissa entre mes doigts et tomba par terre. *Argh !* Je me penchai sur le côté du lit, tâtonnant frénétiquement dans le noir jusqu'à ce que ma main trouve quelque chose de plat et de dur. Je ramassai l'appareil et m'empressai de répondre.

— Gemma ?

C'était mon ami, Seth Browning, et la peur dans sa voix me fit l'effet d'une douche froide. Je me redressai d'un bond dans le lit.

— Seth ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Gemma... fit-il d'une voix grave et tendue. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— J'ai besoin que tu ailles à Wadsworth College. Maintenant. Et...

— Wadsworth ? Mais on est en plein milieu de la nuit !

Il m'ignora et continua :

— Va à la *Porter's Lodge* et regarde dans le casier du professeur Barrow. Il y a un mot que j'ai écrit dedans – mon Dieu, j'espère qu'il est toujours là ! J'ai besoin que tu le récupères.

Il marqua une pause, puis ajouta d'un ton pressant :

— Et ne te fais pas repérer par la police.

— La *police* ? Seth, pour l'amour du Ciel, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je ne peux pas t'expliquer maintenant, Gemma, dit-il d'un ton désespéré. Fais-moi confiance et fais ce que je te dis, s'il te plaît.

Il me faisait peur.

— Mais Seth...

— Gemma !

— D'accord, d'accord, mais comment je suis censée entrer ? Les portes du collège sont verrouillées à cette heure de la nuit et je ne fais pas partie des étudiants. Je n'ai pas les clés.

— Tu peux entrer de mon côté. Il y a une porte communicante depuis Gloucester.

— Ah bon ? Je ne savais pas.

— Ce n'est pas de notoriété publique, mais ceux d'entre nous qui travaillent dans les deux collèges connaissent ce raccourci. Il y a une porte en bois qui mène du mur arrière de la résidence du doyen de Gloucester au jardin clos du côté de Wadsworth. Tu as toujours mon double des clés ?

C'était le cas. Comme tout universitaire distrait, Seth avait tendance à être tellement absorbé par ses livres et ses recherches qu'il en oubliait les choses pratiques du quotidien. Après une énième visite coûteuse chez le serrurier pour un nouveau jeu de clés, Seth m'avait finalement demandé d'en garder un double.

— Oui, je les ai. Mais tu n'es pas à Gloucester ? Seth, tu dois me dire ce qui se passe ! Où es-tu ? Et pourquoi la police est-elle impliquée ?

— Récupère juste le mot au plus vite. *S'il te plaît.*

Puis il raccrocha.

Je décollai le téléphone de mon oreille et fixai l'écran qui brillait dans le noir, comme s'il pouvait m'apporter des réponses. J'ouvris le registre des appels et je remarquai que le nom de Seth n'y figurait pas. Il s'agissait d'un numéro caché. Il n'avait donc pas appelé depuis son propre téléphone. Que diable se passait-il ?

Je ne peux pas t'expliquer... fais-moi confiance... s'il te plaît. La voix désespérée de Seth retentit dans mon esprit. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Brillant, mais très timide, Seth avait choisi une vie d'universitaire et était resté à Oxford après avoir obtenu son doctorat en chimie. Il avait été l'un des plus jeunes post-doctorants en science à obtenir un poste à Gloucester College, et partageait ses journées entre la recherche, les cours magistraux et les *tutorials*, ces cours en petits groupes ou individuels. En temps normal, c'était la personne la plus

calme, la plus posée et la plus méthodique qu'on puisse trouver. Que diable avait-il bien pu se passer pour le mettre dans cet état ?

Je repoussai ma couette. Cela n'avait pas d'importance. Seth était l'un de mes plus vieux amis – nous nous connaissions depuis la première semaine de notre première année. Je ne savais pas ce qui se passait, mais le simple fait qu'il me demande de l'aide me suffisait.

J'allumai ma lampe de chevet et je sortis précipitamment du lit, frissonnant dans la pièce glaciale. Je m'habillai rapidement, enfilant plusieurs couches de vêtements pour me réchauffer. C'était la mi-janvier et Oxford était en proie à un hiver rigoureux, avec des vents mordants et un ciel gris menaçant. Sortir au beau milieu de la nuit risquait de me glacer les os. J'enfilai un pull en laine, puis j'ajoutai une polaire pour conserver ma chaleur corporelle en la fermant bien jusqu'au menton.

— *Miaouuu ?*

Je jetai un coup d'œil au lit. Ma petite chatte tigrée, Muesli, était assise au milieu des couvertures froissées. Elle inclina la tête sur le côté en me regardant de ses yeux verts brillants, puis elle sauta du lit et trotta jusqu'à la porte de la chambre. Elle se retourna comme si elle m'attendait avec impatience.

— *Miaouuu ?*

— Non, Muesli, chuchotai-je. On est en pleine nuit. Tu ne peux pas sortir maintenant.

Elle donna un petit coup de queue irascible.

— *Miaouuu !*

— Désolée... marmonnai-je en l'éloignant doucement de la porte.

Je l'ouvris et me glissai dans le couloir, refermant rapidement derrière moi avant que Muesli ne puisse me suivre. Puis je descendis sur la pointe des pieds, avançant lentement sans oser allumer. Dans le couloir, j'hésitai, me demandant si je devais laisser un mot à mes parents. Ils s'inquiéteraient sûrement de trouver mon lit vide au réveil et de ne pas savoir où j'étais. D'un autre côté, qu'étais-je censée leur dire ? Comment expliquer pourquoi je me rendais à Wadsworth College à cette heure de la nuit ? J'aurais dû mentionner le coup de fil de Seth et quelque chose – l'instinct – me poussait à ne

pas le faire.

Je laissai échapper un soupir. C'était un autre problème quand on retournait vivre chez ses parents. Je n'avais plus l'habitude de devoir rendre des comptes à qui que ce soit. Après avoir vécu et travaillé pendant huit ans à Sydney, la liberté et l'indépendance étaient des choses que je tenais pour acquises. C'était étrange de retrouver une position où quelqu'un *s'inquiétait* pour vous.

Je serai de retour dans moins d'une heure, pensai-je. *Pas besoin de laisser de note*. Moins on en dit, mieux on se porte. Le proverbe n'était pas nécessairement le plus adapté à la situation, mais pas loin.

Je sortis de la maison et la température me saisit. Il faisait un froid glacial et un léger brouillard recouvrait la rue, transformant la lueur des lampadaires en halos pâles dans le ciel nocturne. Je remontai mon écharpe pour couvrir ma bouche, puis je récupérai mon vélo appuyé contre la barrière devant la maison de mes parents, l'enfourchai et me mis en route.

Au moins, les rues étaient vides à cette heure de la nuit. Je pédalai aussi vite que possible, l'air froid mordant mes joues alors que je m'efforçai de percer la brume devant moi. Mes parents vivaient dans la banlieue arborée de North Oxford et je suivis l'artère principale de Banbury Road jusqu'au centre-ville. Je passai silencieusement devant des rangées d'élégantes maisons de ville victoriennes, puis les différents départements et collèges de l'université, jusqu'au carrefour de St Giles. Habituellement envahi par des hordes de touristes pendant la journée, il était étrangement vide et silencieux à cette heure. Le mémorial des Martyrs émergeait de la brume devant moi et je descendis en roue libre Magdalen Street avant de m'engager sur le large boulevard de Broad Street.

Abritant certains des bâtiments les plus emblématiques d'Oxford – les « flèches rêveuses », tours gothiques et vastes quadrangles des collèges qu'on voyait sur toutes les cartes postales –, Broad Street était le cœur symbolique de l'université, ce qui se rapprochait le plus du « campus » que les touristes s'attendaient toujours à trouver. Il leur était difficile de comprendre le système collégial. L'université d'Oxford s'étendait en réalité sur toute la ville. Elle était composée de près de

quarante collègues et d'un assortiment de bâtiments de départements, de laboratoires de recherche et de bibliothèques – le tout entrecoupé des maisons, marchés et bâtiments originaux de la ville historique d'Oxford. Il n'y avait pas de campus – la ville entière *était* le campus.

Wadsworth College était l'un des collègues membres, niché dans le groupe de bâtiments anciens qui occupaient l'extrémité de Broad Street. Je descendis la rue, dépassai Wadsworth, et m'arrêtai devant Gloucester College, juste à côté. Au moins, pédaler à cette vitesse m'avait permis de me réchauffer. Des nuages de vapeur s'échappaient de mes lèvres lorsque je descendis du vélo et que je m'arrêtai pour reprendre mon souffle.

Comme de nombreux collègues d'Oxford, Gloucester était gardé par d'immenses portes en bois médiévales, leur surface épaisse renforcée par des bandes et des goujons en fer. Les portes du collège étaient généralement fermées le soir, mais tous les étudiants (et le personnel du collège) recevaient les clés du portillon – une petite porte étroite découpée dans la surface en bois du portail – afin de pouvoir aller et venir à tout moment.

Utilisant les clés de Seth, je fis pivoter le portillon vers l'intérieur, pénétrant dans le quadrangle principal. Il y régnait un calme mortel. Rapidement, je traversai le terrain du collège pour me rendre du côté sud, où son mur jouxtait celui de Wadsworth. Je connaissais assez bien Gloucester – j'y étais allée plusieurs fois pendant mes études de premier cycle, et c'était désormais le collège de Seth. Gloucester avait également été lié à une affaire de meurtre dans laquelle je m'étais retrouvée impliquée récemment. Je parvins à localiser la résidence du doyen et, après quelques recherches, je trouvai la petite porte en bois encastree dans le mur de pierre à côté. C'était drôle que je sois passée devant tant de fois sans même le remarquer.

Quelques minutes plus tard, j'entrais sans bruit dans le jardin clos de Wadsworth College. Wadsworth était l'un des plus petits collègues d'Oxford (mais ce qui était considéré comme « petit » à Oxford restait spectaculaire partout ailleurs) et je ne le connaissais pas très bien. Si je me souvenais bien, le jardin clos se trouvait à l'arrière du collège. Pour accéder à la *Porter's Lodge* – la loge du concierge –, où se

trouvaient les casiers, je devais me rapprocher de l'entrée. Je regardai autour de moi, essayant de déterminer quel était le chemin le plus rapide.

En face du jardin clos se trouvait un grand bâtiment géorgien imposant, tout en hautes fenêtres grillagées et en colonnes classiques. Je devinais qu'il s'agissait de la bibliothèque du collège. À gauche de l'édifice se trouvait une arche. Je m'approchai et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Un passage long et étroit – presque un tunnel – menait à une cour située au-delà de la bibliothèque. *Non, ce n'est pas une cour*, réalisai-je en apercevant de multiples arches gothiques et des piliers sculptés au bout du tunnel. Je m'en souvenais à présent, c'était le cloître de Wadsworth College. De nombreux collèges d'Oxford possédaient des cloîtres, vestiges de leurs racines monastiques, généralement situés autour de la chapelle du collège.

À ma grande surprise, je vis des lumières à l'autre bout du tunnel. Et du mouvement. Beaucoup de mouvement. Pourquoi toute cette activité ? Le cloître se trouvait dans un coin isolé du collège, loin des dortoirs étudiants, du réfectoire et des quadrangles principaux. Il aurait dû être sombre et vide à cette heure de la nuit, mais je vis les faisceaux de lampes torches balayer la zone, les flashes puissants d'un appareil photo et le grésillement d'une radio... une *radio de police* ?

Soudain, je me remémorai l'avertissement de Seth : la police ne devait pas me voir. Que se passait-il ? Pourquoi la police était-elle là ? J'hésitai, luttant contre mon instinct me poussant à me diriger vers la source de l'agitation pour demander une explication. Je me souvins du ton pressant de Seth et pris la direction opposée.

De l'autre côté du bâtiment de la bibliothèque, le jardin clos s'ouvrait sur un large chemin qui menait vers l'avant du collège. Je m'y précipitai, passant par un petit quadrangle, puis par le quadrangle principal de Wadsworth College. Je pressai le pas, traversant la cour carrée aussi vite que possible sans vraiment courir ; je ne voulais pas attirer l'attention sur moi.

Une haute tour médiévale était située dans le coin le plus éloigné du quadrangle principal. La porte d'entrée de Wadsworth College donnait sur la tour, de sorte que tous les visiteurs devaient passer par

là pour entrer dans le collège. À côté de la porte d'entrée se trouvait la traditionnelle *Porter's Lodge*, où les concierges du collège – qui assuraient à la fois la sécurité et les services de conciergerie – avaient leur bureau. C'était aussi là que se trouvaient les casiers.

Je ralentis en approchant de la tour. Un groupe d'étudiants était rassemblé autour de la porte de la loge et, à leurs rires éméchés et à leur comportement tapageur, je devinai qu'ils sortaient probablement d'une fête. Ces événements organisés dans les chambres des étudiants se dispersaient généralement après minuit et ces jeunes étaient probablement les derniers retardataires qui avaient été mis dehors. Ils semblaient de très bonne humeur, faisant les fous, riant et se taquinant les uns les autres. Les filles portaient des robes courtes avec des cardigans légers pour se réchauffer et de nombreux garçons n'avaient qu'une chemise, sans veste ni manteau.

Mon Dieu, comment font-ils pour ne pas mourir de froid ? Puis je sentis un sourire en coin se dessiner sur mes lèvres. *Je parle comme une vieille grand-mère.* Il n'y avait pas si longtemps de cela, j'avais moi aussi appartenu à une bande similaire, avec rien de plus qu'une robe légère et ma bonne humeur pour me tenir chaud. Cela semblait remonter à une éternité. D'une certaine manière, c'était dans une autre vie. Bien que cela ne fasse que huit ans que j'avais quitté Oxford pour ce poste de cadre supérieure en Australie, cela m'avait semblé beaucoup plus long. C'était peut-être parce que j'avais beaucoup changé depuis. J'avais réalisé que tout ce qui m'avait paru si important à l'époque ne signifiait plus grand-chose. Je n'aurais jamais pensé que j'abandonnerais cette prestigieuse carrière pour revenir à Oxford et tenir le salon de thé d'un village.

Puis une silhouette sortit de la loge et entra dans le quadrangle, me tirant instantanément de mes souvenirs. Je vis l'uniforme noir, la casquette.

La police.

Rapidement, je baissai la tête et mis mes mains dans mes poches, imitant la démarche de l'étudiante typique. Je m'approchai et rejoignis le groupe turbulent, priant pour que l'agent ne regarde pas de ce côté. Emmitouflée sous mes multiples couches de laine et de

polaire, il était évident que je n'étais pas à ma place.

Je jetai un coup d'œil dans sa direction. Il ne me regardait pas. Il avait la tête baissée et parlait dans une radio. Il passa devant le groupe et descendit le quadrangle vers l'arrière du collège.

Je poussai un soupir de soulagement. J'attendis qu'il soit à bonne distance, puis je tournai en hésitant vers l'entrée de la loge. Se pouvait-il qu'il y ait un autre agent à l'intérieur ? Allais-je vraiment prendre ce risque ? La voix de Seth me revint à l'esprit et, prenant une profonde inspiration, je montai les marches de la *Porter's Lodge*.

À ma grande surprise, elle était vide. Même le bureau du concierge était inoccupé. Je fronçai les sourcils, mais ne perdis pas de temps en questionnements. Cet agent pouvait revenir à tout moment.

Je me précipitai vers le mur du fond, couvert de rangées et de rangées de casiers en bois. On les appelait les pigeonniers. C'était le système de courrier interne de l'université, qui comptait parmi les charmantes bizarreries de la vie à Oxford. Cela pouvait sembler une façon archaïque de communiquer, mais c'était étonnamment efficace. Chaque matin, les concierges recevaient les lettres adressées aux étudiants et les répartissaient dans les bons casiers. On pouvait également y laisser des messages à l'intention de ses camarades de classe ou tuteurs, ainsi que de petits objets. Si l'on souhaitait envoyer un message à un autre collège ou département de l'université, il existait un système gratuit de livraison du courrier entre tous les bâtiments de l'université. Il suffisait d'indiquer sur l'enveloppe « courrier interne », de la déposer dans la boîte aux lettres en bois située dans la *Porter's Lodge*, et elle était livrée le lendemain.

Autrefois, les notes laissées dans les pigeonniers étaient le moyen le plus rapide de communiquer, plus efficace encore que de laisser un mot sous la porte d'une chambre. Après tout, il était possible qu'un étudiant n'y retourne pas de la journée, surtout si ladite chambre était située au quatrième étage à l'autre bout du collège, mais on passait devant l'entrée principale plusieurs fois par jour et cela devenait une routine d'aller régulièrement vérifier son casier à la *Porter's Lodge*.

J'avais toujours pensé que ce vieux système pittoresque finirait par disparaître – avec les applications de messagerie instantanée et les e-

mails –, mais en voyant les liasses de papier et les enveloppes qui sortaient de plusieurs casiers, je fus ravie de constater qu'il n'en était rien. Je parcourus les compartiments en bois, lisant les noms sur chaque étiquette. Les casiers étaient classés par ordre alphabétique et je trouvai facilement celui du « Prof Q. Barrow ». C'était l'un des casiers de la rangée supérieure. Je jetai un rapide coup d'œil alentour, puis me mis sur la pointe des pieds et sortis la liasse de papiers du casier.

Il y avait deux enveloppes timbrées, une photocopie d'un article de journal, un prospectus de l'Oxford Past Times Society et un morceau de papier plié. Je le dépliai et reconnus instantanément l'écriture illisible de Seth. Je glissai la note dans ma poche, remis le reste du courrier dans le casier et je m'empressai de sortir de la loge.

Juste à temps. Je vis la silhouette familière avec la casquette remonter le quadrangle. Rapidement, je me plaçai derrière le groupe d'étudiants, veillant à ce qu'ils me protègent des questions de l'agent qui s'approchait. Je me faufilai de l'autre côté et m'éloignai aussi nonchalamment que possible. Je commençais à peine à me détendre quand j'entendis une voix derrière moi.

— Excusez-moi...

J'hésitai et me retournai lentement. L'agent de police se dirigeait vers moi.

— Oui ?

Ma voix sortit dans un grincement et je me hâtai de me racler la gorge.

— Vous étudiez ici ? demanda-t-il en s'approchant.

Je déglutis. Devais-je mentir à la police ? La réponse sortit sans que j'aie le temps d'y réfléchir.

— En effet.

Je retins mon souffle. S'il me demandait de lui montrer ma carte d'étudiante, j'étais fichue. J'avais bien ma vieille carte universitaire dans mon portefeuille, mais un coup d'œil rapide lui apprendrait que je n'étais pas membre de Wadsworth, et malheureusement, je ne ressemblais plus à la photo de mes 18 ans.

— Pouvez-vous m'indiquer s'il existe un autre chemin pour se

rendre au cloître à partir d'ici ?

Je me détendis légèrement.

— Non, il n'y a qu'une seule façon d'entrer et de sortir du cloître. Vous devez traverser ce quadrangle, puis le petit Yardley Quad, contourner le jardin clos puis passer par un tunnel à l'arrière de la bibliothèque.

L'agent se gratta la tête et fit un geste vers le côté du quadrangle où nous nous trouvions.

— Mais... le cloître ne se trouve-t-il pas juste de l'autre côté de ce mur ? C'est une vraie perte de temps, non ? Il n'y a pas de passage ?

Je haussai les épaules.

— Pas que je sache. C'est vrai que ça fait faire un détour, mais c'est ainsi que le collège a été construit.

— Très bien, dit-il en prenant quelques notes sur son bloc-notes. Et à part la porte arrière par les escaliers des étudiants, y a-t-il une autre façon de sortir du collège ?

J'hésitai. Je ne pouvais pas mentir à ce sujet.

— Oui, il y a un autre accès. Dans le jardin clos. Il y a une porte en bois qui mène à Gloucester College.

— Je vois...

Il écrivit quelque chose dans son carnet, puis m'adressa un signe de tête.

— À bientôt.

Il se détourna et regagna la loge. J'hésitai. J'aurais dû profiter de cette occasion pour m'éclipser, mais la curiosité était insoutenable. Que diable s'était-il passé ?

Je me dirigeai vers le groupe d'étudiants et je tapotai doucement le bras d'un jeune homme au visage couvert de taches de rousseur.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi la police est-elle là ? demandai-je.

— Oh, vous n'êtes pas au courant ? fit-il avec un gloussement éméché. Il y a eu un meurtre dans le cloître !

Je le regardai d'un air incrédule.

— Un quoi ?

— Le vieux Barrow a mal fini, dit un autre garçon à côté de lui,

avec plus de joie que de chagrin.

Le professeur Barrow ne devait pas être particulièrement populaire auprès des étudiants.

Le premier garçon hocha la tête, les yeux brillants d'excitation.

— Et ils ont attrapé le tueur aussi ! Pris en flagrant délit, apparemment. Un jeune enseignant de Gloucester...

— Non... dis-je faiblement, un horrible soupçon commençant à poindre.

— Oh, il n'y a aucun doute possible, dit le garçon qui semblait se délecter de la situation. Le concierge en chef l'a trouvé debout au-dessus du corps du prof, tenant le couteau et couvert de sang.

Une fille du groupe poussa un petit cri et se pencha pour prendre part à la conversation :

— Attends, tu parles du Dr Browning de Gloucester ? Incroyable ! Je l'ai eu en *tutorials*. Il ne me semblait pas du genre à pouvoir faire ça.

— Attendez... Non... ça ne peut pas être vrai, dis-je, désespérée. Il doit y avoir une erreur.

Le garçon aux taches de rousseur me regarda solennellement.

— Il n'y a pas d'erreur. Le professeur Barrow a été tué d'un coup de couteau dans le cou. La police a arrêté Seth Browning pour meurtre.

CHAPITRE 2

Le petit village de Meadowford-on-Smythe, dans les Cotswolds, était pittoresque et accueillant malgré la grisaille de cette matinée hivernale. Des rangées de chaumières, serrées les unes contre les autres pour se protéger du vent violent, se détachaient sur les collines au loin et un vol d'oies passait lentement devant le clocher de l'église, formant un élégant V dans le ciel gris.

En fait, tout avait l'air si rassurant et normal – depuis les groupes de touristes qui s'affairaient déjà dans la rue principale du village, jetant des regards avides aux boutiques d'antiquités et aux échoppes des artisans, jusqu'à la vieille Mrs Stanton qui passait à bicyclette, son petit Terrier écossais fièrement installé dans le panier en osier à l'avant, comme toujours – que je me demandai si je n'avais pas rêvé. Les événements de la nuit précédente avaient-ils vraiment eu lieu ? J'avais du mal à croire que j'avais passé une heure à errer en catimini dans un collège d'Oxford au milieu de la nuit, pour découvrir que mon ami, Seth, avait été arrêté pour meurtre.

Je m'éloignai de la fenêtre de mon salon de thé et jetai un coup d'œil au portable que j'avais entre les mains. Elle apparaissait bien à l'écran : la trace de l'appel de Seth à 2 h 03 du matin, claire et nette à la lumière froide du jour. Je n'avais donc pas rêvé. Et bien sûr, il y avait ce mot que j'avais récupéré dans le casier du professeur Barrow.

Je l'avais lu dès que j'étais rentrée chez moi, mais cela ne m'avait pas plus avancée. Seth semblait faire référence à un projet du Domus Trust... Je me souvenais vaguement d'avoir entendu parler d'eux : n'était-ce pas une organisation caritative qui aidait les sans-abri ? Une ligne en particulier m'avait sauté aux yeux : « J'espère que vous changerez d'avis sous peine de le regretter ». *Ce doit être une plaisanterie*, m'étais-je dit, mais cela aurait pu être interprété différemment. Je me demandais ce qui avait bien pu se passer pour

que Seth écrive un tel mot.

Il n'y avait pas besoin d'être un génie pour comprendre pourquoi il m'avait demandé de mettre la main sur la note. C'était une preuve hautement incriminante. Le pire moment pour écrire une lettre de menace à un homme, c'était quand on le retrouvait mort, brutalement assassiné.

Et moi dans tout ça ? En aidant Seth à récupérer le mot pour que la police ne le trouve pas, n'enfreignais-je pas la loi moi aussi ? N'étais-je pas complice d'un meurtre ou quelque chose comme ça ?

Je pinçai les lèvres. *Peu importe*. Seth était mon ami, je savais qu'il n'avait tué personne et j'aurais fait n'importe quoi pour l'aider. De plus, si ça se savait, je pourrais toujours argumenter que je ne savais pas que la note était pertinente pour l'enquête quand on m'avait envoyée la chercher – ce qui était la vérité.

Mais ça ne se saurait pas.

Personne ne m'avait vue retirer le mot et personne ne le saurait. Avec précaution, j'effaçai mon journal des appels, supprimant toute trace du coup de fil de Seth.

J'étais tellement plongée dans mes pensées que je faillis manquer le tintement de la clochette de la porte d'entrée, annonçant l'arrivée de nouveaux clients dans mon salon de thé. Il s'agissait d'un groupe de touristes japonais, bavardant avec excitation, l'appareil photo à portée de main tandis qu'ils regardaient autour d'eux avec admiration. Une Japonaise montra du doigt les poutres en bois sombre apparentes et les murs blanchis à la chaux, et dit quelque chose aux autres, tout sourire.

Je me précipitai pour les installer.

— Bonjour ! Bienvenue au Little Stables Tearoom ! C'est pour le *morning tea* ?

— *Hai !*

Cinq paires d'yeux en amande me regardèrent, et les touristes s'inclinèrent.

J'hésitai, puis fis de même.

Ils s'inclinèrent à nouveau.

— Euh... Je vous en prie, asseyez-vous, dis-je à la hâte, les poussant

vers une table voisine.

— *Hai ! Arigato !*

Ils s'installèrent en piaillant d'un air surexcité. Puis l'un des touristes aperçut le grand coin avec la cheminée et poussa un cri de ravissement. Instantanément, cinq appareils photo se mirent à crépiter comme des mitrailleuses.

La première touriste se tourna vers moi et demanda lentement :

— Typique anglais ? Roi Henry ?

Elle désignait l'intérieur du salon de thé.

Je demeurai perplexe pendant un instant, puis mon visage s'illumina.

— Oh ! Oh oui, c'était une auberge Tudor. En effet. Un peu plus vieille qu'Henry VIII, en fait. Je crois qu'elle a été construite en 1489 ou quelque chose comme ça.

— Ahhh...

Elle se tourna vers les autres et laissa échapper un flot d'explications en japonais.

Je posai les menus sur la table et dis en souriant :

— Tout ce que nous servons est également typiquement anglais : des gâteaux et brioches traditionnels à la recette inchangée depuis des centaines d'années.

Ils examinèrent avidement le menu. Puis la première touriste à m'avoir apostrophée se tourna vers moi et dit :

— *Ano... Engulish scone... et confiture ? Daisuki desu !*

Elle me sourit.

— Vous voulez des scones avec de la confiture ?

Les autres hochèrent la tête avec enthousiasme.

— Je vous apporte également de la *clotted cream* ? C'est ainsi que nous mangeons les scones à l'anglaise : avec de la confiture faite maison et une délicieuse *clotted cream*.

Ils froncèrent les sourcils.

— De la crème ?

— C'est une sorte de crème épaisse que l'on obtient en chauffant le lait à la vapeur et en le laissant refroidir. Vous obtenez cette belle crème riche au sommet qui s'agglutine et c'est ce que vous retirez...

Je voyais bien qu'ils ne me suivaient pas, aussi essayai-je différemment :

— C'est comme de la crème fouettée mélangée à du beurre... C'est délicieux !

— Ahh !

Des sourires se formèrent autour de la table.

L'une des femmes les plus proches de moi tira sur ma manche et demanda timidement :

— Earl Grey, *onegaishimasu* ?

Je souris.

— Bien sûr. L'Earl Grey est aussi mon thé préféré.

Je pris leur commande : un plat de scones tout chauds avec de la confiture et de la *clotted cream*, des crumpets au beurre, quelques tranches de quatre-quarts et une grande théière d'Earl Grey à partager. Puis je m'empressai d'installer les nouveaux touristes qui entraient dans le salon de thé, les yeux écarquillés, humant l'odeur des pâtisseries d'un air appréciateur.

La journée s'annonçait chargée, comme les précédentes. Cela faisait à peine dix minutes que nous avions ouvert, et déjà les touristes et les habitants du coin se pressaient devant la porte. Je sentis une certaine fierté m'envahir. Je n'avais peut-être ouvert que quatre mois plus tôt, mais mon salon de thé commençait à avoir la réputation d'établissement incontournable pour déguster de délicieuses pâtisseries britanniques traditionnelles et du savoureux thé anglais. Ma décision impulsive de quitter ma prestigieuse carrière pour revenir tenir un salon de thé dans ce petit village semblait justifiée, après tout.

Certes, les choses avaient été difficiles au début, surtout lorsqu'un touriste américain avait été retrouvé assassiné quelques semaines après l'ouverture du salon, avec un de mes scones en travers de la gorge. Je grimaçais encore en y repensant. Mais depuis que ce mystère avait été résolu, les choses allaient de mieux en mieux. La période de Noël avait été joyeusement mouvementée et même si nous étions déjà en janvier, les affaires ne semblaient pas ralentir.

Je sentais l'excitation me gagner. Même après avoir augmenté le salaire de mon amie Cassie et couvert les frais du salon de thé, je

commençais à pouvoir économiser – dans le but de m’offrir enfin un jour un vrai petit nid à moi ! J’avais été obligée de retourner vivre chez mes parents à mon retour en Angleterre, pour pouvoir investir toutes mes économies dans le salon de thé, mais après quatre mois en leur compagnie, j’étais prête à mettre la tête dans le four de mon établissement. Bien entendu, j’étais vraiment reconnaissante d’avoir un toit sur la tête, mais j’avais l’impression de vivre *trop près* de mes parents. Surtout avec une mère comme la mienne.

Après avoir consulté mon compte bancaire récemment, j’avais commencé à éplucher les annonces de location dans les journaux locaux avec impatience. Si les choses continuaient comme ça...

Puis je me souvins de quelque chose et je redescendis soudain sur terre. Lorsque j’avais perdu mon premier chef, ma mère avait gentiment pris le relais, et bien que ses pâtisseries soient absolument divines, j’avais toujours su que ce n’était qu’une solution temporaire. Il n’était pas juste d’attendre de ma mère qu’elle trime toute la journée dans la cuisine d’un salon de thé, même si elle prétendait y prendre du plaisir. Je devrais commencer à chercher un chef cuisinier permanent tôt ou tard. En fait, j’avais mis une annonce dans les journaux la semaine précédente et j’avais quelques entretiens en vue.

Bien sûr, il y avait toujours la possibilité pour Cassie ou moi d’enfiler la toque de chef et d’essayer... Je regardai d’un air dubitatif la jolie fille aux cheveux d’un noir de jais qui servait les clients à l’autre bout de la pièce. Ma meilleure amie, Cassie, était une artiste aux revenus précaires qui avait volontiers abandonné ses autres emplois à temps partiel pour me rejoindre à plein temps au salon de thé lorsque j’avais commencé. Mais si elle savait peindre divinement bien, charmer les clients avec son sourire et les servir avec une habileté et une grâce fascinantes, il y avait un talent que Cassie ne possédait pas : la pâtisserie.

J’avais quant à moi *essayé* d’apprendre, mais les résultats étaient aléatoires. Je pouvais coordonner une campagne de marketing multimédia mondiale pour une société internationale sans problème, mais produire un gâteau au fromage comestible était une autre paire de manches. Et puis, il fallait bien que quelqu’un reste en salle, pour

tenir la caisse et s'occuper des clients.

Je laissai échapper un soupir. Je savais au fond de moi que l'argent supplémentaire devait servir à engager un chef à plein temps. Ne disait-on pas qu'il fallait toujours réinvestir les bénéfices dans son entreprise en premier lieu ? Je poussai un nouveau soupir. Mon petit nid devrait attendre.

La clochette de la porte d'entrée tinta à nouveau et je levai mécaniquement les yeux. Quatre petites vieilles entrèrent, enlevant leurs écharpes et leurs mitaines. Il fut un temps où mon cœur se serait effondré en voyant Mabel Cooke et ses amies, Glenda Bailey, Florence Doyle et Ethel Webb, entrer dans mon salon de thé. Surnommées affectueusement les « vieilles chouettes », ces petites vieilles se mêlaient de tout, avaient bien trop de temps à perdre et s'intéressaient beaucoup trop aux affaires des autres. Toutes retraitées et octogénaires, elles avaient également un goût prononcé pour les romans policiers et sautaient sur la moindre enquête pour meurtre qui se présentait.

Jusqu'à présent, leurs manigances de détectives amatrices avaient été plus un fardeau qu'autre chose, et m'avaient généralement causé toutes sortes d'ennuis, mais je devais admettre que leur réseau d'informateurs – au courant de tous les potins locaux – était assez impressionnant. Il y avait très peu de choses qui n'arrivaient pas aux oreilles de Mabel Cooke, et la police pouvait très clairement s'appuyer sur elle comme informatrice.

Malgré leur ingérence, j'avais pourtant fini par apprécier les vieilles chouettes. Elles étaient un peu les grandes tantes autoritaires, excentriques et exaspérantes que je n'avais jamais eues. Je savais qu'elles voulaient bien faire et, pour être honnête, c'était agréable de sentir que quelqu'un se souciait de vous. J'avais été incroyablement touchée récemment lorsqu'elles m'avaient aidée à servir pendant une période très chargée, et depuis lors, nous avons développé une sorte d'arrangement officieux où elles m'aidaient dès qu'elles étaient libres.

Elles refusaient d'être payées en dépit de mon insistance – rétorquant qu'elles avaient du temps libre et aimaient « se sentir utiles » – et tout ce qu'elles avaient accepté en retour, c'était une table

au salon de thé quand elles le voulaient et la possibilité de commander ce qu'elles désiraient.

Pour être honnête, j'étais convaincue que les vieilles chouettes appréciaient secrètement de servir les clients pour avoir la possibilité de bavarder avec les habitants et les touristes. Elles considéraient le salon de thé comme *leur* petit quartier général à Meadowford-on-Smythe et il ne se passait pas un jour sans qu'elles y fassent un saut. Je les vis se servir dans la cuisine, puis elles s'installèrent à leur table habituelle près des fenêtres. Quelques minutes plus tard, cependant, elles me firent signe de venir. En m'approchant, je vis une assiette de délicats sandwiches devant elles. Elles les examinaient telles des archéologues en pleines fouilles.

— As-tu changé le menu du salon de thé ? me demanda Mabel avec suspicion.

— Oui, j'ai fait quelques ajouts, admis-je.

La poitrine de Mabel se gonfla d'indignation.

— Quand tu as rouvert ce salon de thé, Gemma, nous pensions que tu servirais de bons petits plats anglais. Il était temps que quelqu'un remette la bonne cuisine britannique sur le devant de la scène. Mais en arrivant ce matin... nous découvrons ça ?!

Elle pointa du doigt le menu devant elle.

Je baissai les yeux. Elle désignait la section *Tea Sandwiches* du menu, qui proposait une sélection de sandwiches traditionnels au concombre, au saumon fumé, au cresson ou à la salade d'œufs crémeuse.

— Aneth frais et crème fraîche ? Pain aux céréales ? Dans un sandwich au concombre ?

La voix de Mabel s'élevait davantage à chaque mot sous l'effet de l'indignation. Elle me fit un signe du doigt.

— Sache qu'un bon sandwich anglais au concombre est fait avec du beurre ordinaire sur du pain blanc sans croûte et rien d'autre ! Qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête ?

— Eh bien... j'ai pensé que ce serait une bonne chose de les remettre au goût du jour avec un peu plus de saveur...

Je m'interrompis devant son regard incrédule.

— Je suppose que ce genre de sottises te vient d'Australie ? fit Mabel, reniflant avec mépris. J'ai entendu dire que les cafés et les restaurants là-bas débordent de cuisine fusionnelle.

Je réprimai un sourire.

— Je pense que vous voulez dire *cuisine fusion*.

Mabel renifla à nouveau.

— Je suppose qu'on ne peut pas attendre grand-chose d'une nation de condamnés.

Dans l'esprit de Mabel, tout le monde en Australie se promenait encore en pyjama rayé, traînant un boulet attaché à ses chevilles.

J'allais pour protester, puis j'eus une meilleure idée. À présent que je connaissais mieux les vieilles chouettes, j'avais mes propres munitions. Je la regardai d'un air narquois.

— L'anniversaire de la reine est un jour férié là-bas, vous savez, dis-je.

Mabel eut un sourire satisfait.

— Vraiment ? Eh bien ! C'est bon de savoir que ces colonies respectent toujours la monarchie. *Hmm...* peut-être qu'il y a encore de l'espoir pour eux après tout.

Elle baissa les yeux sur l'assiette de sandwichs et son air renfrogné revint.

— Mais ces monstruosité modernes doivent disparaître.

Elle chercha l'approbation des autres. Ethel et Glenda acquiescèrent, mais Florence, qui était bien en chair et aimait manger, prit une bouchée du sandwich incriminé et le mâcha pensivement avant de dire :

— Eh bien, en fait, je trouve que c'est absolument délicieux. Ça ne vaut pas un bon vieux sandwich au concombre, mais Gemma a raison : les herbes et la crème fraîche lui donnent une belle saveur et le concombre est si croquant et frais sur le pain beurré...

Mabel lui lança un regard furieux, mais Florence resta impassible, prenant un autre sandwich finement tranché au concombre. Mabel ouvrit la bouche, puis s'interrompit comme si elle venait de se souvenir de quelque chose, et se tourna soudain vers moi.

— Gemma, j'ai entendu dire que ton ami Seth avait été arrêté pour

meurtre ?

Je la regardai fixement. La capacité de Mabel à être au courant de tout ne manquait jamais de m'étonner.

— Comment le savez-vous ? Ça s'est produit aux premières heures ce matin, ce n'est même pas encore sur le Net.

Mabel fit un geste dédaigneux de la main.

— Internet, c'est surfait. Susan Bromley, qui fait partie du comité floral de l'église tout comme moi, a une voisine dont la nièce travaille à temps partiel dans les cuisines de Wadsworth, et elle l'a dit à tante qui l'a dit à Susan qui l'a dit à Mrs Sutton du bureau de poste pendant qu'elle se faisait coiffer – Susan, je veux dire, pas Mrs Sutton – et Mrs Sutton me l'a dit quand nous sommes passées au bureau de poste ce matin pour toucher nos pensions.

Je clignai des yeux. Je l'avais perdue quelque part entre la voisine de Susan Bromley et les cheveux de Mrs Sutton.

— Oui, mais c'est une terrible erreur, dis-je. Seth n'assassinerait jamais personne !

— As-tu parlé à Seth ? demanda Ethel, les yeux écarquillés par l'inquiétude.

Ethel était la plus calme des vieilles chouettes. C'était une âme douce et charmante qui avait été la bibliothécaire du village.

— Non, je n'ai pas réussi à lui parler. Il est en garde à vue, la police a confisqué son portable, et ils ne m'ont pas laissé lui parler.

Je me demandais si la police savait que Seth *avait* réussi à me parler la nuit précédente. Il avait dû les convaincre d'une manière ou d'une autre qu'il appelait son avocat – vous aviez le droit à un appel privé pour obtenir des conseils légaux. J'espérais que cela signifiait que personne n'avait écouté notre conversation ou vérifié le numéro qu'il avait composé. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était que la police se présente sur le pas de ma porte en exigeant de savoir ce que Seth m'avait demandé de faire pour lui à 2 heures du matin.

— Nous avons entendu dire que c'était un meurtre très brutal, dit Glenda avec un frisson. L'un des enseignants du collège d'Oxford, n'est-ce pas ? Quel était son nom ? Le professeur Burrows ou quelque chose comme ça ?

Je faillis la corriger, puis je me souvins que je n'étais pas censée connaître les détails. La seule raison pour laquelle j'en savais autant, c'était que j'avais été moi-même à Wadsworth et que j'avais parlé à ces étudiants.

— Vraiment ? dis-je en ouvrant de grands yeux. Quelle horreur !

Mabel me regarda d'un air perçant et je me demandai si ma surprise feinte n'était pas un peu exagérée.

Je m'empressai de demander :

— Comment a-t-il été tué ?

— Il a été poignardé, dit Glenda. Avec un pic à glace !

— Non, j'ai entendu dire que c'était un couteau à pain, rétorqua Florence.

— Oh non, c'était une aiguille à tricoter ! corrigea Ethel.

— Non, non, vous vous trompez toutes, dit Mabel avec impatience. C'était une dague. Une dague égyptienne. Je le sais parce que Susan Bromley me l'a dit elle-même quand je l'ai vue devant la poste. La nièce de sa voisine a dit que la police interrogeait tout le personnel à ce sujet, demandant si l'un d'entre eux avait déjà vu cette dague.

— Eh bien, Seth ne possède certainement pas de poignards égyptiens, déclarai-je. Donc si c'est l'arme du crime, c'est la preuve que ça ne peut pas être lui...

— Eh bien, elle a pu être empruntée ou volée à son propriétaire, fit remarquer Mabel. Et c'est Seth qu'on a trouvé la dague à la main.

— Il devait avoir une bonne raison, m'empressai-je de répondre. Est-ce qu'ils savent à qui appartient l'arme ? Une dague égyptienne est assez inhabituelle. Ce devrait être assez simple de retrouver son propriétaire.

Elles secouèrent la tête.

— *Sais-tu* pourquoi Seth était à Wadsworth la nuit dernière ? demanda Glenda.

— Non, je... je ne lui ai pas parlé la nuit dernière. Je ne savais rien de tout ça, vraiment, jusqu'à ce que vous m'en parliez.

— Si tu ne savais rien de tout cela, comment savais-tu que Seth avait été arrêté ? demanda soudain Mabel.

— Oh, *hum...*

Je m'efforçai de trouver une réponse.

— Son... son avocat m'a appelée ce matin et me l'a dit.

— Oh, nous pensions que... puisque tu as un ami très cher au sein du CID, fit Glenda en m'adressant un petit sourire, l'inspecteur O'Connor aurait pu te l'apprendre.

Je rougis légèrement, agacée contre moi-même.

— Non, Devlin ne parle pas de son travail. Et en plus, je ne l'ai pas vu depuis un moment, dis-je en essayant de ne pas paraître irritable.

C'était en réalité un sujet sensible pour moi. Devlin O'Connor et moi, nous nous connaissions depuis longtemps, depuis nos études à Oxford. Devlin avait été mon premier amour – c'était peut-être même le *seul* homme que j'aie jamais aimé –, mais j'avais refusé sa demande en mariage. Que dire pour ma défense ? J'étais jeune et impressionnable à l'époque, et j'avais cru mon entourage qui m'avait assuré que ce jeune rebelle aux yeux bleus sauvages et issu de la classe ouvrière n'était pas l'homme qu'il fallait pour une gentille fille issue d'une famille de la classe moyenne supérieure comme moi. Nous étions trop différents, disaient-ils. Nous ne pourrions jamais être heureux. Ce genre de romance folle ne fonctionnait que dans les romans, pas dans la réalité. Et j'avais toujours été obéissante, élevée dans le respect des règles.

Sauf que huit années passées à faire « ce qu'il fallait » et à répondre aux attentes de la société m'avaient rendue malheureuse et frustrée. Et solitaire. Parfois, lorsque je baissais la garde, je me laissais aller à regarder en arrière et à me demander à quoi aurait ressemblé ma vie si j'avais dit « oui » ce jour-là, lorsque Devlin m'avait présenté cette simple bague de fiançailles pour laquelle il avait travaillé si dur...

Quand j'étais revenue en Angleterre et que j'avais découvert que Devlin était désormais un inspecteur de haut rang au sein du CID de l'Oxfordshire, ça avait été un choc. Un choc de revoir ces yeux bleus perçants et ce beau visage ciselé, de sentir ce lien spécial et silencieux qui avait toujours existé entre nous. Il était devenu un homme froid et énigmatique, l'esprit sauvage et rebelle soigneusement contenu, mais j'avais encore des aperçus du garçon que j'avais aimé autrefois. Et d'une manière ou d'une autre, malgré les blessures et les années qui

avaient érigé un mur entre nous, le fait de travailler sur deux affaires de meurtre ensemble nous avait rapprochés à nouveau et je m'étais demandé si nous n'aurions pas une seconde chance...

En fait, je me le demandais encore.

Après avoir résolu la dernière affaire, Devlin m'avait demandé de sortir avec lui et j'avais accepté timidement. Un dîner et une soirée au ballet semblaient être le moyen idéal de tester à nouveau notre alchimie, mais un viol à Cowley avait balayé nos projets. Devlin avait dû annuler ce rendez-vous, ainsi que les trois suivants. Homicide, agressions sérieuses, vol aggravé... honnêtement, c'était comme si tous les criminels d'Oxford avaient conspiré pour nous séparer en planifiant leurs crimes les soirs de nos rendez-vous ! Puis, à l'approche de Noël, une vieille affaire avait été rouverte dans l'ancien poste de Devlin dans le Yorkshire et il avait été rappelé dans le nord. C'était la dernière fois que je l'avais vu en trois semaines.

J'étais consciente qu'il s'agissait de son métier, et que si je devais tomber amoureuse d'un inspecteur, je devrais m'y faire. Ces hommes étaient dévoués et motivés, travaillant sans relâche pour mener à bien leur quête de justice. Je savais que ces derniers mois avaient probablement été inhabituellement chargés et, de toute façon, j'avais été follement occupée par les fêtes de fin d'année au salon de thé, mais malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de me sentir un peu en colère.

Ainsi, quand Devlin était finalement revenu dans l'Oxfordshire la semaine précédente et m'avait appelée, je lui avais réservé un accueil relativement froid. Je me méfiais à présent d'être trop enthousiaste à l'idée d'un rendez-vous avec lui. En fait, nous étions censés nous retrouver ce soir-là, mais je préférais ne pas me réjouir d'avance.

— Alors, tu vas bientôt voir l'inspecteur O'Connor ? demanda Mabel, s'immisçant dans mes pensées.

— Oui, ce soir...

Je m'interrompis. *Bon sang.* J'avais répondu sans réfléchir. Mabel me harcèlerait pour avoir des informations sur le meurtre le lendemain. Pour elle, j'étais un moyen officieux d'accéder aux secrets du CID de l'Oxfordshire.

Peut-être avait-elle raison. Avoir un petit ami inspecteur devait bien présenter certains avantages.

CHAPITRE 3

La clochette tinta à nouveau et je vis une élégante femme d'âge moyen entrer dans le salon de thé. Je la reconnus instantanément. C'était la meilleure amie de ma mère : Helen Green. Je me précipitai vers elle.

— Gemma ! C'est un plaisir de te voir, ma chérie.

Elle s'approcha de moi et me donna une légère bise sur la joue, m'enveloppant dans un nuage de parfum discret.

Comme ma mère, Helen Green avait toujours l'air de se rendre à une audience avec la reine, avec ses cheveux gris soigneusement coiffés, un élégant collier de perles autour du cou, et un pull et un gilet en cachemire crème dépassant de son classique manteau camel. Elle retira ses gants en cuir et me dit :

— J'espérais pouvoir parler à ta mère, ma chérie. Elle est dans la cuisine ?

Comme si elle avait entendu son nom, ma mère sortit de la cuisine, resplendissante dans une robe en crêpe avec une grande broche en argent massif et un tablier à froufrous style années 50. La façon dont elle parvenait à rester aussi glamour et immaculée tout en cuisinant était un mystère pour moi.

— Oh, Helen, je viens juste de réserver ! Nous partons lundi, lança ma mère, rayonnante, à son amie.

Je regardai ma mère, confuse.

— Réservé quoi, Mère ? Où allez-vous toutes les deux ?

— À Borobudur, ma chérie.

Je la regardai fixement.

— Où ça ?

— Borobudur ! C'est un temple bouddhiste mahayana à Magelang.

— Où diable est-ce que c'est ?

Ma mère avait l'air scandalisée.

— Dans le centre de Java, ma chérie.

— Java... tu veux dire, l'Indonésie ?

— Oui, Borobudur est le plus grand monument bouddhiste du monde et l'une des sept merveilles du monde ancien ! dit ma mère avec enthousiasme. On peut monter jusqu'au sommet et regarder le soleil se lever sur les stupas et il y a 504 statues de Bouddha au sommet de la colline. Ou bien 505 ? Quoi qu'il en soit, c'est vraiment un édifice fabuleux ! Imagine qu'ils l'ont construit il y a 1 200 ans sans ciment ni mortier – c'est comme un ensemble de Lego géants emboîtés les uns dans les autres et maintenus ensemble sans colle !

— Euh... ça a l'air merveilleux, dis-je, l'air circonspect. Mais pourquoi cet intérêt soudain pour les temples bouddhistes, Mère ? Tu ne m'as jamais dit vouloir visiter l'Indonésie avant.

— Oh, c'est l'affaire de la semaine sur *Lastminute.com*, ma chérie ! répondit ma mère. Et en réservant avant ce week-end, ils t'offraient la visite d'une usine de batik à moitié prix !

Oh mon Dieu. La récente passion de ma mère pour le shopping en ligne s'était transformée en un intérêt obsessionnel pour les sites de voyage. J'avais pensé que ce serait surtout du lèche-vitrine – nous le faisons tous : regarder avec nostalgie les endroits où nous aimerions voyager et consulter les billets d'avion et les hôtels juste pour le plaisir –, mais je n'avais jamais pensé qu'elle réserverait sérieusement quelque chose. Après tout, l'idée que mes parents se faisaient d'un voyage consistait généralement à passer des week-ends tranquilles à visiter des galeries d'art et des musées à Paris ou à Rome, et non à s'aventurer dans les contrées sauvages de l'Asie du Sud-Est. Je devais admettre que j'avais eu tort.

— Et papa ? lui demandai-je. Ça ne le dérange pas que tu partes ?

— J'ai essayé de persuader ton père de venir avec nous, mais il ne s'intéresse qu'à son stupide cricket, se plaignit ma mère. Et il est parti au Cap ce matin avec quelques-uns de ses anciens camarades d'Eton pour assister au test-match entre l'Afrique du Sud et l'Angleterre, et tu sais qu'il ne sera pas de retour avant au moins une semaine. Alors j'ai pensé... pourquoi ne pas y aller juste à deux ? Comme ce film, tu sais, *Thelma & Linda*...

— Louise, marmonnai-je.

— Helen a trouvé que c'était une idée merveilleuse !

Helen Green hocha la tête et dit avec enthousiasme :

— Nous pourrons même visiter le Krakatoa ! C'est une excursion d'une journée depuis Jakarta. Il est toujours actif et ils disent qu'il peut entrer en éruption à tout moment ! Et l'eau de mer autour est bouillante, et le sable trop chaud pour y marcher.

Ma mère eut un délicieux frisson.

— Oh, c'est absolument effrayant ! Je suis terriblement impatiente, Helen !

Je les regardai, perplexe. Était-ce une sorte de crise de la quarantaine étrange ? Peut-être que ma mère n'aurait pas dû arrêter son traitement hormonal. À quel moment ces deux femmes au foyer de la classe moyenne britannique conservatrice étaient-elles devenues si assoiffées de danger et de frissons ?

— Euh... Mère, tu sais que Krakatoa est une île volcanique dans la mer au large des côtes de Java ? dis-je. Et personne n'a envie de mettre les pieds à Jakarta en ce moment ! Il y a eu cet avertissement sur la BBC disant que c'est officiellement une zone de « menace terroriste élevée » et ils pensent...

— Oh, c'est absurde, ma chérie, rétorqua ma mère. Tu t'inquiètes trop. Je suis sûre que tout ira bien. Nous n'allons pas à un endroit sensible, nous allons juste prendre un bateau pour voir un volcan.

— Mais Mère...

— Tu crois que nos valises Samsonite feront l'affaire, Helen ? Nous devrions peut-être nous procurer des sacs à dos, dit ma mère en fronçant les sourcils.

— Ce serait probablement plus pratique sur le bateau de pêche, convint Helen. J'ai lu qu'on pouvait porter un tiers de son poids dans son sac à dos.

— Vraiment ? fit ma mère, ravie. Ce serait bien utile. Je dois prendre ma brosse à dents électrique et mon savon Crabtree & Evelyn, bien sûr. Oh, et une paire de belles chaussures. Et peut-être quelques Tupperware, juste au cas où ? L'oreiller à mémoire de forme pour l'avion... mais il devrait s'aplatir, je pense. Et pourquoi pas des sachets

de lavande pour que nos bagages sentent bon ?

J'eus une vision soudaine de ma mère et d'Helen Green titubant en Indonésie avec des sacs à dos Harrods assortis sur les épaules.

— Mère, je ne pense vraiment pas que ce soit une bonne idée. Je veux dire, tu n'as jamais fait de « voyage individuel » avant – c'est très différent, tu sais. C'est plus rude, plus salissant et beaucoup plus difficile. Je ne pense pas que tu comprennes vraiment... et d'ailleurs, l'Asie du Sud-Est n'est probablement pas le meilleur endroit pour commencer pour deux... euh... femmes mûres comme tante Helen et toi. Il n'y a pas d'offres *Lastminute.com* pour Paris ? demandai-je, désespérée.

— Oh, Paris est si ennuyeux, renifla ma mère avec dédain. Qui choisirait d'aller à Paris s'il peut aller à Jakarta ?

Beaucoup de gens. Des gens qui ne veulent pas être tués dans des attentats terroristes ou une éruption volcanique, pensai-je.

— Mais, ma chérie, continua ma mère d'un ton désinvolte, ne t'inquiète pas pour le salon de thé. Je vais préparer plusieurs fournées de pâte à scones et les mettre au réfrigérateur. Cela devrait te permettre de tenir pendant un jour ou deux. Et quelques biscuits sablés et *Chelsea buns* aussi. Et je vais te laisser les recettes des autres préparations. C'est très simple. Il suffit de suivre les instructions.

Je poussai un soupir résigné.

— Très bien, Mère. Merci d'y avoir pensé. Tu voudras que je te dépose à l'aéroport avec tante Helen ? Le salon de thé est fermé le lundi, donc je serai libre.

— Oh non, nous prendrons la navette à la gare routière ! Comme tous les « vrais » voyageurs, dit fièrement ma mère.

— En plus, tu seras probablement chez le coiffeur ou occupée à te faire belle pour lundi soir, dit Helen avec un sourire. Je suis ravie que tu ailles avec Lincoln au dîner de l'Oxford Society of Medicine, Gemma.

— Je... Vraiment ?

Je la regardai, surprise. C'était la première fois que j'en entendais parler. Je regardai ma mère d'un air suspicieux.

— Bien sûr, ma chérie, tu ne te souviens pas que je te l'ai dit ? fit

ma mère d'un ton léger. J'ai discuté avec Helen l'autre jour et elle m'a dit que Lincoln était l'orateur principal du dîner de l'Oxford Society of Medicine ce trimestre. N'est-ce pas un réel honneur ? Je savais que tu ne voudrais manquer ça pour rien au monde.

Grrr. Elle ne m'avait jamais rien dit de tel. Ma mère s'adonnait manifestement encore à ses manigances d'entremetteuse. Lincoln était le fils d'Helen et si les fiançailles arrangées étaient encore à la mode, ma mère nous aurait fiancés dès la naissance. Depuis mon retour en Angleterre, elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour que nous nous mettions ensemble. Elle avait dû estimer qu'en prétendant que j'avais déjà accepté l'invitation de Lincoln, je ne pourrais pas faire machine arrière.

J'étais sur le point de lui cracher mon refus au visage, puis je vis l'expression sur le visage d'Helen. L'irritation luttait avec la compassion dans mon cœur, et la compassion l'emporta.

— Oh... euh... oui, c'est vrai... je... euh... j'avais oublié, dis-je en adressant à Helen un pâle sourire. J'ai vraiment hâte d'y être.

— Tu sais, il t'aime *beaucoup*, Gemma, dit Helen avec un regard lourd de sens.

Mon sourire semblait figé sur mon visage.

— *Hum...* oui, je... j'aime beaucoup Lincoln aussi.

Heureusement, ma mère se souvint soudain d'une nouvelle recette qu'elle voulait montrer à Helen et toutes deux disparurent dans la cuisine. Je pris une profonde inspiration et j'essayai de faire baisser ma tension. Cassie me rejoignit au comptoir et je commençai à me plaindre de l'ingérence de ma mère, mais je m'interrompis en voyant son expression tendue.

— Tu as eu des nouvelles de cet avocat ? demanda-t-elle.

— Non, répondis-je en fronçant les sourcils.

J'avais appelé l'avocat de la famille de Seth dans la matinée et il m'avait donné le nom de l'avocat pénaliste vers lequel il avait dirigé Seth. Selon lui, c'était le meilleur d'Oxford et j'avais ressenti un espoir enfantin à l'idée que ce cauchemar soit bientôt terminé. Mais lorsque j'avais composé le numéro, j'étais tombée sur une réceptionniste d'une indifférence frustrante à l'autre bout du fil, qui m'avait informée d'un

ton froid et morne que Mr Sexton était en réunion et n'était pas disponible. J'avais espéré que cela signifiait qu'il était au poste de police en train d'arranger les choses pour Seth et j'avais dû me contenter de lui laisser un message. C'était un peu inquiétant qu'il ne m'ait pas encore rappelée.

— Je vais réessayer, dis-je.

Je parvins à joindre Mr Sexton cette fois-ci, mais si j'avais espéré être rassurée, je fus cruellement déçue. En fait, je ressentis une pointe d'agacement face à la désinvolture de l'avocat.

— Oui, je suis bien allé voir Mr Browning au poste ce matin, fit-il en émettant un petit bruit agacé. Les choses ne se présentent vraiment pas bien...

Mon cœur s'enfonça dans ma poitrine. D'une manière ou d'une autre, je m'étais accrochée à l'espoir qu'il me dirait que ce n'était qu'un malentendu auquel il pourrait rapidement remédier.

— À quel point ? demandai-je.

— Eh bien, si on considère que Mr Browning a été trouvé avec l'arme du crime à la main, couvert du sang de la victime, et que des témoins rapportent une confrontation violente plus tôt dans la soirée...

— Quoi ? Quelle confrontation violente ? De quoi parlez-vous ?

— Apparemment, Mr Browning et le professeur Barrow ont eu une discussion animée pendant le dîner et les choses sont devenues assez désagréables. Des menaces ont été proférées, un verre de vin a été jeté au visage du professeur Barrow, visiblement, et il a fallu les séparer. Il y a eu d'autres altercations dans la SCR – la *Senior Common Room* ou salle des professeurs – par la suite... Il semble qu'ils en soient presque venus aux mains.

Il émit à nouveau ce même bruit agacé.

— J'ai expliqué à Mr Browning que dans une affaire comme celle-ci, plaider coupable pourrait être la meilleure option. Je pourrais alors orienter mes efforts vers la négociation d'une peine plus clémentielle. Peut-être un homicide involontaire ou...

— *Quoi ?* Vous n'êtes pas sérieux ! Vous savez bien que Seth n'a tué personne ! Vous êtes son avocat ! Vous êtes censé le faire libérer, pas

aider la police à le condamner !

Trop tard, je réalisai que je criais mon indignation. Tout le salon de thé me fixait, y compris les vieilles chouettes qui me regardaient avec de grands yeux. Cassie avait l'air horrifiée. Je rougis et tournai le dos à la salle, baissant la voix et demandant avec insistance :

— Il doit bien y avoir d'autres suspects ? Je veux dire, il y aura une vraie enquête, n'est-ce pas ?

— Eh bien, naturellement... L'audience a lieu lundi, mais elle sera immédiatement ajournée, bien entendu, et je crois que la police suit plusieurs pistes. Mais je dois vous dire, jeune fille, que très peu d'affaires se présentent aussi mal que celle-ci.

Il s'éclaircit la gorge.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai encore beaucoup de travail.

— Mais qu'en est-il de Seth ? Que faites-vous pour lui ?

— Je suis en train de préparer un dossier pour sa défense, répondit-il d'un ton sec. Je reprendrai contact avec Mr Browning dès que j'aurai quelque chose de plus concret. À ce stade, je ne peux rien faire d'autre que d'attendre que la police poursuive son enquête. La date du procès n'a pas encore été fixée. Cependant, j'ai réussi à persuader la police de libérer Seth sous caution. En attendant d'avoir du nouveau, il devrait être libéré demain après-midi. Et maintenant, je dois vraiment vous souhaiter une bonne journée.

Je raccrochai.

— Misérable vieux bouc, marmonnai-je.

— Quoi ? dit Cassie, les yeux écarquillés par l'inquiétude. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Je jetai un coup d'œil aux tables, où plusieurs clients nous regardaient encore avec curiosité, et j'entraînai Cassie dans la petite boutique attenante au salon, où nous vendions des accessoires pour boire le thé à l'anglaise et des souvenirs d'Oxford. Je fermai la porte vitrée derrière nous. Nous pourrions parler en privé ici.

Je me tournai vers mon amie et lui dis en haussant les épaules :

— Pas grand-chose. Pour être honnête avec toi, il ne semble pas vouloir aider Seth. On dirait un vieil avocat guindé qui cherche juste

la solution la plus facile. Il veut que Seth plaide coupable pour pouvoir négocier une réduction des charges.

— Mais c'est ridicule ! s'écria Cassie. Pourquoi Seth devrait-il plaider coupable alors qu'il est innocent ? En plus, même s'il obtient une condamnation moins lourde, il passera des années en prison et aura un casier judiciaire qui le poursuivra toute sa vie. La carrière de Seth à Oxford, sa vie entière seraient détruites !

Je fus surprise par sa réaction passionnée. Cassie avait le tempérament fougueux et volatile typique des artistes, mais cela semblait un brin excessif, même pour elle. Elle semblait presque au bord des larmes. Je posai une main sur son épaule.

— La police va mener une enquête, dis-je. Je suis sûre qu'ils trouveront d'autres suspects... et qu'ils finiront par mettre la main sur le véritable meurtrier.

— Ce sera peut-être trop tard pour Seth, rétorqua féroce Cassie. Et tu sais comment est la police ! Cet avocat n'est pas le seul à rechercher la solution de facilité. On leur sert le coupable idéal sur un plateau : un suspect avec un passé agressif envers la victime, trouvé tenant l'arme du crime près du corps... pourquoi se donneraient-ils la peine d'essayer de chercher quelqu'un d'autre ?

— Je suis sûre qu'ils vont faire une enquête approfondie, dis-je sans conviction.

— Non, ils n'en feront rien ! Ils ne se soucient pas réellement de Seth, pas comme nous. Il n'est qu'une statistique pour eux.

Cassie saisit mon bras.

— Tu dois le faire, Gemma !

— Moi ? Faire quoi ?

— Trouver le vrai tueur !

La prise de Cassie se resserra.

— Tu l'as déjà fait à deux reprises. Les deux fois, tu as rassemblé les pièces du puzzle et résolu l'affaire bien avant la police...

— Ce n'est pas tout à fait exact, protestai-je. Devlin est un enquêteur avisé. Il aurait fini par trouver...

— Devlin ! Mais bien sûr ! Tu le vois ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Tu dois te débrouiller pour obtenir des renseignements sur l'affaire !

— Il ne travaillera pas forcément dessus.

— Il est du CID ! Même s'il n'est pas en charge de l'affaire, il aura accès à toutes les informations sur l'enquête.

Je la regardai fixement.

— Tu veux dire que... tu veux qu'il nous fournisse des informations ?

— Pourquoi pas ? Il sait que Seth n'a rien fait, tout comme nous. Il aiderait juste à empêcher qu'un innocent soit condamné à tort.

Cassie me regarda d'un air appuyé.

— En plus, Gemma, tu sais qu'il a un faible pour toi... il le fera pour *toi*...

— Eh bien... euh...

Je gigotai, mal à l'aise.

— Je ne suis pas sûre que Devlin le verrait comme ça. Il ne peut pas partager des informations confidentielles avec moi parce que nous... euh... *hum*... et le suspect est mon ami.

— Pourquoi pas ? demanda Cassie. Quel est l'intérêt d'avoir un petit ami au CID si on ne peut pas l'utiliser quand on en a besoin ?

D'accord, j'avais pensé la même chose un peu plus tôt, mais je plaisantais, vraiment. Entendre Cassie le dire à haute voix me mit mal à l'aise. D'abord, Devlin n'était pas le genre d'homme que l'on pouvait imaginer « utiliser » de quelque façon que ce soit.

— Cassie, ce que tu suggères, c'est un peu comme du népotisme, dis-je, gênée. Devlin est lié par un code déontologique et...

— Sottises ! Tu crois que tout le monde a une attitude noble et suit les règles ? Ne sois pas si naïve !

Les yeux de Cassie lançaient des éclairs.

— Tout ce qui compte, c'est le piston. Les gens se font des faveurs en secret, accordent un traitement spécial à leurs relations...

— C'est sûr, mais...

— Écoute, Gemma, tu tiens à Seth ou non ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que oui ! Mais...

— Eh bien, si tu t'en soucies vraiment, alors tu feras tout ce qu'il

faut. Sans chercher à faire preuve d'éthique ou de noblesse. Et en faisant en sorte que Devlin t'aide.

— Je...

Je plongeai les yeux dans le regard de supplique de Cassie.

— Très bien, je lui parlerai ce soir.

Cassie a raison, pensai-je. Nous devons mettre toutes les chances de notre côté pour aider Seth, et j'étais certaine que l'éthique ne serait pas un problème. Devlin savait aussi bien que moi que Seth était innocent et j'étais sûre qu'il serait prêt à tout pour l'aider.

Je pensais à notre rendez-vous du soir avec impatience. Hormis le fait de pouvoir enfin passer du temps ensemble (échangerions-nous enfin notre premier baiser ?), je savais que Devlin arrangerait les choses pour Seth.

CHAPITRE 4

Après une journée bien remplie, les clients se firent plus rares vers la fin de l'après-midi. Je voyais bien que ma mère avait hâte de rentrer à la maison et de commencer à préparer ses affaires. Je lui proposai donc de partir plus tôt. Nous avions bien assez de pâtisseries pour le reste de la journée.

Alors que les aiguilles de l'horloge approchaient de 17 heures et de la fermeture, je passai d'une table à l'autre, m'assurant qu'elles étaient propres et les dressant pour le lendemain. Cassie servait l'un des derniers clients dans le coin et je ne pensais pas qu'il y en aurait d'autres avant la fermeture. Le brouillard revenait, drapant comme une couverture froide et humide la rue principale du village, et la plupart des gens étaient impatients de se diriger vers la chaleur de leur maison ou de leur chambre d'hôtel.

Alors que je débarrassais la table près de l'entrée, je jetai un coup d'œil par la fenêtre et vis une femme d'âge moyen dans la rue devant le salon de thé. Elle semblait lire le menu sur la porte, ses yeux s'attardant avec nostalgie sur les entrées. Je me précipitai vers elle, me penchant pour la saluer.

— Nous ne sommes pas encore fermés, dis-je avec un sourire. Pourquoi ne pas entrer et regarder le menu à l'intérieur pour ne pas attraper froid ?

Elle rougit et détourna le regard.

— Je n'ai pas assez d'argent sur moi, dit-elle d'un ton bourru.

— Oh, ce n'est pas un problème. Nous prenons également les cartes de crédit et de débit... commençai-je à dire, puis je m'interrompis en réalisant ce qu'elle avait *vraiment* voulu dire.

J'observai le tweed miteux de son manteau, ses joues inexistantes et ses yeux creux. Il manquait un bouton à sa veste et ses chaussures étaient délavées et éraflées. Elle serrait les pans de son manteau contre

elle, frissonnant légèrement au milieu du brouillard grandissant.

— Je peux vous offrir un scone et une tasse de thé pour 2 £, dis-je sur un coup de tête.

Elle se raidit et leva le menton.

— Je n'ai pas besoin de votre charité.

— Oh, ce n'est pas de la charité ! Nous avons une promotion en ce moment, dis-je allègrement. C'est une... une sorte de promotion de fin de journée, pour écouler les stocks.

— Oh...

Je vis ses yeux se diriger de nouveau vers le menu avec avidité.

J'ouvris en grand la porte du salon de thé et une bouffée d'air chaud portant l'odeur parfumée des pâtisseries fraîches s'en échappa.

— Entrez, l'encourageai-je. Ça vous fera du bien d'échapper au froid un moment.

Presque contre sa volonté, la femme me laissa l'escorter dans le salon et l'installer à l'une des petites tables près du mur du fond. Cassie nous vit et s'approcha de nous avec un menu, mais je la chassai d'un ton désinvolte :

— Oh, la dame a déjà décidé de ce qu'elle va prendre. Tu sais, notre promotion spéciale : scone et tasse de thé pour 2 £.

Cassie s'arrêta dans son élan.

— Oh, on fait ça ?

— Oui, tu ne te souviens pas ? dis-je précipitamment. Peu importe, je m'en occupe.

Je me précipitai dans la cuisine, à la recherche du plateau avec nos fameux scones. Je fus soulagée de voir qu'il en restait encore quelques-uns. Certains jours, nous vendions tout. Je choisis le plus gros que je pus trouver et le réchauffai rapidement au micro-ondes, puis je le plaçai sur une assiette, avec une généreuse cuillère de notre confiture de fraises maison et une cuillerée de *clotted cream*. Je posai l'assiette sur un plateau et j'ajoutai une théière en porcelaine Royal Crown Derby remplie à ras bord de thé anglais chaud, une tasse à thé assortie, un petit pot de lait frais et un pot de sucre en morceaux à l'ancienne. Je jetai un coup d'œil autour de moi et pris à la hâte deux biscuits sablés dans la boîte sur le buffet. Je les disposai sur le bord de

la soucoupe, puis j'apportai le tout à la cliente attablée. Elle écarquilla les yeux lorsque je la servis.

— Non, non... Je n'ai pas demandé les sablés en plus. Je ne peux pas me permettre...

— Avec les compliments de la maison, m'empressai-je de dire. Nous essayons une nouvelle recette de sablés et nous offrons à tous nos clients un échantillon gratuit pour voir ce qu'ils en pensent.

Je fis un geste vers la nourriture.

— Allez-y, goûtez. J'aimerais bien connaître votre avis, ça nous serait vraiment utile.

Elle hésita, visiblement partagée entre la faim et la fierté. Je me détournai discrètement, mais en revenant vers le comptoir, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. La femme mordait dans un scone copieusement recouvert de confiture et de crème, les yeux fermés dans une expression d'extase. Elle mâcha et avala, puis prit une gorgée de thé chaud et je vis ses épaules se détendre sous le manteau usé et la couleur revenir sur son visage hagard. Une vague de joie m'envahit.

Je retournai au comptoir et je l'observai subrepticement. Elle me semblait vaguement familière – l'avais-je déjà vue au village ? Oui, c'était ça... au bureau de poste du village, si mes souvenirs étaient bons. Contrairement à la plupart des habitants de Meadowford-on-Smythe, qui aimaient bavarder et poser des questions indiscrètes, elle préférait le silence. C'était une femme à l'air sévère, avec des cheveux gris tirés en arrière en un chignon et une inclinaison hautaine du menton. Je me demandai quelle était son histoire. Elle semblait avoir la cinquantaine révolue, et se déplaçait avec une certaine raideur. De l'arthrite ? Une ancienne blessure peut-être ? Qui l'empêchait de travailler ?

L'un des derniers clients vint régler, me tirant de mes pensées, puis je fus occupée par un trio de touristes suédois qui voulaient acheter des souvenirs de la boutique. Le temps qu'ils partent, la femme avait fini. Elle s'approcha du comptoir avec son vieux sac à main en cuir.

— Merci, dit-elle d'un ton formel. C'était délicieux.

J'étais heureuse de voir les taches de couleur sur ses joues et d'entendre l'énergie dans sa voix. J'aurais désespérément voulu

pouvoir faire autre chose pour elle, mais je ne savais pas quoi, et je ne souhaitais pas blesser son orgueil. Je me tenais maladroitement derrière le comptoir, essayant de ne pas la regarder compter laborieusement les petites pièces qu'elle sortait de son porte-monnaie élimé. J'étais presque plus nerveuse qu'elle à l'idée qu'elle n'ait pas assez, et je poussai un soupir de soulagement silencieux lorsqu'elle fit enfin glisser la collection hétéroclite de pièces sur le comptoir.

— Voilà... ça fait 2 £... et une autre livre pour les sablés.

— Oh, non, je vous l'ai dit, c'était offert par...

— Et je vous l'ai dit, je n'accepte pas la charité, lâcha-t-elle.

J'hésitai, puis je pris l'argent à contrecœur.

— Si vous repassez par là, n'hésitez pas à entrer. Nous avons souvent des promotions en fin de journée...

Elle me regarda d'un air perçant.

— Vraiment ? C'est drôle que ça ne soit pas annoncé. La plupart des établissements accrochent des panneaux immenses pour étaler leurs promotions.

— Oh... *hum*... bégayai-je.

Elle se pencha sur le comptoir et me lança un regard féroce.

— Ne pensez pas que je n'ai pas compris votre manège.

Elle fit une pause, puis ajouta avec raideur :

— Mais j'apprécie votre gentillesse.

Je lui adressai un sourire hésitant.

— Je pense que je vous ai peut-être vue au village. Je m'appelle Gemma. Gemma Rose. Je suis la propriétaire du Little Stables Tearoom.

— Dora Kempton, dit-elle.

Elle me tendit la main et je la serrai. Ses mains s'étaient réchauffées, mais elles étaient terriblement frêles. Je baissai les yeux. La peau de ses doigts était calleuse et abîmée. Je lui souris à nouveau.

— Je pensais ce que j'ai dit. Vous êtes la bienvenue n'importe quand.

Elle fit un léger signe de tête.

— Je reviendrai... quand je pourrai payer mon repas.

Elle tourna les talons, puis marcha d'un pas raide vers la porte

d'entrée, et je la regardai l'ouvrir et disparaître dans le brouillard.

CHAPITRE 5

Je fus soulagée en rentrant chez moi de constater que ma mère était déjà sortie pour un dîner entre amis. Les choses étaient déjà assez compliquées avec Devlin sans ajouter ma mère au mélange. Je n'étais pas sûre de pouvoir supporter une confrontation gênante entre eux. Je savais que Devlin reprochait à ma mère de nous avoir séparés huit ans plus tôt et, en un sens, il avait raison.

Elle voulait bien faire, mais ma mère était un peu snob et, bien qu'il soit diplômé d'Oxford, Devlin, avec ses origines ouvrières et son manque de « bonnes relations », ne semblait pas être le parti idéal pour sa fille unique. L'ironie voulait que huit ans plus tard, Devlin soit l'un des meilleurs inspecteurs du CID et le propriétaire d'une belle ferme aménagée dans les Cotswolds, alors que moi – avec ma brillante éducation à Oxford et mes privilèges de classe moyenne – je vivais chez mes parents, essayant de maintenir à flot un salon de thé.

Muesli vint me retrouver à la porte d'entrée, demandant bruyamment à savoir quand son dîner allait être servi. Ma mère avait proposé de nourrir la petite chatte avant de partir, mais j'aimais garder ce petit rituel quotidien pour moi. Après une longue journée bien remplie, c'était agréable de retrouver la routine familière du soir dans la cuisine confortable, en fredonnant un air et en préparant le repas de Muesli tandis qu'elle se faufilait entre mes jambes, m'invitant à me dépêcher.

— *Miaouu*, grommela-t-elle en se frottant contre mon tibia.
Miaouuuu !

— Très bien, très bien, dis-je en déposant la nourriture dans son petit bol en céramique.

Je me baissai et le posai sur le carrelage, sous le comptoir du petit-déjeuner.

— Voilà, madame.

Muesli se précipita et plongea la tête dans le bol. Son contentement commença à remplir la cuisine et je souris malgré moi. Le ronronnement d'un chat satisfait avait quelque chose de merveilleux.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge murale. *Oups ! Je ferais mieux de me dépêcher si je veux prendre une douche avant que Devlin ne passe me prendre.* Vingt minutes plus tard, j'apportais une touche finale à mon maquillage quand on sonna à la porte. Je me dépêchai de descendre les escaliers, essayant d'ignorer les battements rapides de mon cœur. Pourquoi me sentais-je toujours comme une adolescente à son premier rendez-vous en présence de Devlin ?

La porte s'ouvrit sur une silhouette massive. La brume s'accrochait à lui et, pendant un instant, il me rappela ces guerriers celtes de la mythologie antique – des yeux bleus féroces, des cheveux noirs ondulés et un profil aquilin et fort –, puis il fit un pas dans le hall et cette impression disparut. J'étais face à un grand et bel homme dans un manteau magnifiquement taillé. Il devait venir directement du travail, car il était vêtu d'un costume trois-pièces gris anthracite, d'une cravate en soie italienne et d'une chemise blanche impeccable. Sur n'importe quel autre homme, cela aurait pu paraître un peu dandy, mais avec son allure sombre, Devlin portait le tout avec une sophistication suave digne de James Bond.

— Salut, soufflai-je sans vraiment croiser son regard.

C'était stupide, mais je ne l'avais pas vu depuis Noël et soudain, je me sentais intimidée, sans savoir pourquoi.

— Salut.

Le coin de ses lèvres se plissa en un sourire.

— Je comptais te rapporter des roses, mais j'ai décidé qu'il valait mieux ne pas tenter le diable. Peut-être qu'en omettant tous les indices de rendez-vous classiques, on arrivera enfin à avoir une soirée ensemble.

Je ris et toute la tension s'évacua.

— Entre... Je dois juste prendre mon manteau dans le salon...

Devlin me suivit, mais en entrant dans le salon, il trébucha.

— Qu'est-ce que... ?

Une boule de poils grise sortit de derrière le canapé et traversa la

pièce dans sa direction. C'était Muesli. Elle s'enroula autour des jambes de Devlin, ronronnant comme un petit moteur et le regardant avec adoration.

— Oh... euh... salut, Muesli, dit Devlin en boitillant.

J'éclatai de rire.

— Je crois que tu lui plais.

Devlin avait l'air de ne pas savoir s'il devait être soulagé ou horrifié par cette idée, et l'expression de son visage me donnait encore plus envie de rire. Je fus tout de même un peu surprise par la réaction de Muesli. Ce n'était pas comme si elle avait beaucoup fréquenté Devlin – en fait, la dernière fois, c'était quand elle l'avait aidé à me sauver la vie. Mais il semblait qu'il soit fermement ancré dans sa liste de personnes préférées. Elle refusait de le laisser. Lorsque Devlin parvint finalement à traverser la pièce et s'asseoir sur le canapé, elle s'empessa de sauter et de s'installer confortablement sur ses genoux, répandant des poils gris et blancs sur son pantalon de laine italien.

— Oh, je suis désolée...

Je me penchai pour la récupérer, mais Devlin me fit un signe maladroit.

— Non, non, c'est bon. Laisse-la. Elle... euh... semble à l'aise.

Muesli semblait en effet très à l'aise, les yeux à moitié fermés alors qu'elle commençait à pétrir extatiquement l'aine de Devlin. Il prit une grande inspiration et se raidit.

— Euh... qu'est-ce qu'elle fait ? dit-il en essayant de maintenir l'image d'un calme viril.

Je réprimai un rire.

— Elle tricote. Les chats font ça quand ils t'aiment bien.

Devlin grimaça lorsque les griffes de Muesli s'enfoncèrent dans le tissu fin de son pantalon, mais il n'essaya pas de la déplacer.

— Je croyais que tu avais dit que tu n'aimais pas les chats, le taquinai-je en venant m'asseoir à côté de lui sur le canapé.

— C'est vrai, dit Devlin, surpris. J'ai toujours préféré les chiens. Mais il y a quelque chose chez elle...

Il fit un geste d'impuissance alors que la petite chatte tigrée cessait de tricoter et reposait son menton sur le ventre de Devlin. Elle ferma

les yeux et commença à ronronner encore plus fort qu'avant.

Je me retins de rire. J'aurais voulu prendre une photo. Voir Devlin O'Connor, inspecteur extraordinaire du CID, coincé sur le canapé de mes parents par une petite chatte tigrée valait le détour.

— À quelle heure est la réservation ? demandai-je. On ne devrait pas y aller ?

— Oui, mais...

Devlin baissa les yeux sur le chat endormi sur ses genoux.

— Elle a l'air si bien... Je ne veux pas la déranger.

Je levai les yeux au ciel. Muesli avait fait une autre conquête. Comment se faisait-il que les chats parviennent toujours à s'attirer votre affection, même lorsque vous ne vouliez pas les aimer ?

Devlin bougea maladroitement sur le canapé, essayant de faire glisser Muesli de ses genoux, mais elle s'accrochait à lui comme une moule à son rocher.

— Tu vas devoir la pousser, lui dis-je.

Il eut l'air horrifié par cette suggestion.

— Ça ne va pas lui faire mal ?

J'éclatai de rire.

— Non, je pense que tu risques d'avoir plus mal qu'elle.

Devlin n'avait pas l'air convaincu, mais il tendit une main hésitante vers le derrière de Muesli et la poussa doucement.

— *Miaaaaou !* s'écria-t-elle avec tristesse.

Devlin retira sa main.

— Oh, bon sang, désolé !

J'adressai à Muesli un regard sévère. Elle me regarda innocemment, mais je vis la lueur de malice dans ses yeux verts. La petite coquine était espiègle, elle savait que Devlin était un tendre et elle en tirait tout ce qu'elle voulait.

— Elle va bien, dis-je. Elle te fait juste marcher. Tu dois être ferme, sinon elle va te marcher dessus.

Devlin hésita, puis réessaya, poussant Muesli avec précaution de ses genoux. Elle émit un autre *miaouu* indigné, mais se laissa glisser sur le coussin du canapé. Devlin avait la mine déconfite en se levant.

— Elle va bien, lui assurai-je.

— *Miaouuu...* fit Muesli de sa voix la plus pitoyable.

— Peut-être qu'on devrait lui donner un petit quelque chose avant de partir ? dit Devlin. Comme une friandise ?

Je levai à nouveau les yeux au ciel, mais je m'empressai d'aller à la cuisine chercher les friandises séchées au canard préférées de Muesli. Devlin lui en donna une bonne poignée et elle les dévora avec une expression de satisfaction.

— Petite coquine, marmonnai-je en jetant un regard amer à Muesli alors que je faisais sortir Devlin du salon.

Il avait réservé dans un nouveau restaurant italien que je ne connaissais pas, sur Little Clarendon Street. L'établissement arborait des nappes à carreaux rouges clichées, des photos de la tour de Pise sur les murs et des bouts de bougies fondues coincés dans des bouteilles de vin sur chaque table, mais l'effet global était plus charmant que ringard. Nous nous assîmes et tentâmes de déchiffrer le menu à la lumière vacillante des bougies. Finalement, nous décidâmes de choisir au hasard deux pizzas et une *insalata verde mista* à partager.

La serveuse prit notre commande et nous apporta à chacun un verre de Chianti. Devlin prit une gorgée de vin rouge, puis s'adossa à sa chaise avec un soupir. Je l'observai en douce. Il avait l'air fatigué, avec des rides autour des yeux et de la bouche.

— Rude journée ? demandai-je.

Il laissa échapper un nouveau soupir.

— Oui, une de plus. Et on a eu un nouveau meurtre la nuit dernière.

Ses yeux se tournèrent vers les miens.

— Ton ami, Seth, est en détention.

— Tu travailles sur l'affaire ? demandai-je avec avidité.

Devlin hésita.

— Oui.

L'espoir jaillit dans ma poitrine.

— Vous allez le libérer, n'est-ce pas ? Tu sais que ça ne peut pas être lui le meurtrier !

— Gemma... dit doucement Devlin. Je n'en sais rien. Tu ne peux pas me demander d'ignorer les preuves qui sont devant moi et... fit-il,

sa bouche se tordant, pour l'instant, les preuves contre Seth sont très solides. Il a été découvert tenant l'arme du crime, debout au-dessus du corps, et couvert du sang de la victime.

— Qui les a trouvés ?

— Le concierge en chef de Wadsworth College, Clyde Peters. Il faisait le tour du collège et est tombé sur Seth au-dessus du corps de Barrow. Ce n'est pas difficile de voir en quoi ça ressemble à un meurtre.

— Mais... mais c'est ridicule et tu le sais ! dis-je. Tu connais Seth ! Tu le connais depuis Oxford ! Tu sais qu'il n'y a aucun moyen qu'il puisse tuer quelqu'un !

— On ne sait pas comment les gens peuvent réagir en situation de stress.

Je regardai Devlin avec incrédulité.

— Est-ce que tu es en train de me dire que vous le considérez sérieusement comme un suspect ?

— Je te dis simplement que je dois faire mon travail.

— Et l'arme du crime ? J'ai entendu dire que c'était une dague égyptienne. Seth n'en a pas.

— Comment es-tu au courant pour l'arme du crime ? demanda brusquement Devlin.

— Les vieilles chouettes me l'ont dit.

Devlin poussa un juron.

— Est-ce qu'il y a une chose que ces petites fouines ignorent ?

— Mais c'est bien l'arme du crime, pas vrai ? Je suppose que vous avez commencé par vous renseigner là-dessus. Elle est assez inhabituelle. À qui appartient-elle ?

Il resta silencieux pendant un moment, comme s'il se demandait s'il devait me le dire, puis finit par lâcher :

— Ce n'est pas vraiment une dague – les vieilles chouettes se sont un peu emportées, je pense. C'est un coupe-papier qui a la forme d'une dague égyptienne. Mais avec une pointe assez aiguisée pour être mortelle si la victime est poignardée avec suffisamment de force. C'est un de ces souvenirs que l'on peut acheter dans les boutiques touristiques du Caire. Il appartient à une enseignante de Wadsworth,

une collègue du professeur Barrow, le docteur Leila Gaber. Elle l'a rapporté d'Égypte. Mais... dit-il, repoussant ma protestation, j'ai interrogé le docteur Gaber moi-même aujourd'hui et elle dit qu'elle l'utilisait comme coupe-papier et que Seth a demandé à l'emprunter hier.

— Et Seth a confirmé ?

— Oui. Il a admis avoir emprunté la « dague ». Ses empreintes sont dessus, ce qui est normal s'il est le dernier à l'avoir manipulé. Mais il prétend qu'il a remis le coupe-papier dans le casier de Leila Gaber avant le dîner d'hier soir et que c'est la dernière fois qu'il l'a vu avant de le trouver logé dans le cou du professeur Barrow.

— Eh bien, dans ce cas, n'importe qui aurait pu mettre la main sur cette dague coupe-papier, dis-je. Tu sais aussi bien que moi que les pigeonniers ne sont pas comme des casiers fermés. Ce sont juste des compartiments ouverts. Tout ce qu'on y met peut facilement être récupéré par quelqu'un d'autre. Et la personne aurait pu porter des gants.

— J'en suis bien conscient, répondit Devlin. Mais le fait est que Seth est la dernière personne connue à avoir été en possession de cette dague.

— Vous avez vérifié l'alibi de Leila Gaber ?

— Évidemment, fit Devlin avec impatience. Elle a dit qu'elle avait travaillé tard à la bibliothèque.

Je fronçai les sourcils.

— C'est impossible. La bibliothèque n'est pas ouverte à minuit.

— Pas en temps normal, mais le docteur Gaber a bénéficié d'une autorisation spéciale. Elle travaille actuellement sur un projet de recherche qui nécessite l'accès à de précieux manuscrits anciens conservés à la bibliothèque de Wadsworth College. Elle a réussi à obtenir du collège un jeu de clés supplémentaire afin de pouvoir utiliser la bibliothèque en dehors des heures d'ouverture.

— Et il y avait quelqu'un d'autre avec elle ?

— Plus tôt dans la soirée, oui.

— Mais pas aux alentours de minuit, m'empressai-je de dire.

— Non, admit Devlin. Mais elle a dit qu'à une heure moins le quart,

elle était sortie de la bibliothèque en entendant le vacarme à l'extérieur pour voir ce qui se passait. Ce qui correspond au rapport de police de la nuit dernière.

— Oui, mais quand même, tu as seulement sa parole qu'elle était dans la bibliothèque pendant tout ce temps. Ce n'est pas suffisant comme alibi ! La bibliothèque donne sur le cloître d'un côté. L'entrée principale se trouve dans le jardin clos, mais je parie qu'il y a une porte arrière qui mène au cloître. Elle aurait facilement pu s'éclipser, tuer Barrow, puis revenir dans la bibliothèque sans que personne ne la voie.

— Elle aurait pu – mais la question est : pourquoi ? Pourquoi aurait-elle tué Barrow ? Elle n'avait pas de réel mobile.

Je n'avais pas de réponse. Irritée, je tentai en désespoir de cause :

— Et des inconnus qui rôderaient autour du collège ? Peut-être que le meurtre n'a pas été commis par quelqu'un du collège. Vous n'avez pas des images des caméras de sécurité, pour voir qui se trouvait dans le cloître au moment du meurtre ?

— On parle d'Oxford, Gemma. Toi mieux que personne devrais savoir ce qu'il en est. La moitié des bâtiments sont des trésors du XIII^e siècle classés au patrimoine. On peut à peine installer une ligne téléphonique sans autorisation spéciale et il est hors de question que les collèges installent d'affreuses caméras de sécurité sur les murs des quadrangles. Non, nous n'avons pas d'images de l'intérieur du collège sur lesquelles nous appuyer.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Mais il y a bien un système de vidéosurveillance dans la rue en face de la porte d'entrée et de la porte arrière, et nous avons eu accès aux images.

Je lui jetai un regard impatient.

— Et ?

— Rien de suspect au niveau de la porte arrière, mais du côté de la porte d'entrée, il y a quelqu'un – un homme – que l'on voit rôder.

— À quelle heure ?

— 00 h 23.

— Qui est-ce ? Vous l'avez identifié ?

— C'est difficile à dire exactement à cause de la faible lumière, mais il semble que ce soit un SDF. Un grand gaillard, roux, visiblement, bien que ça puisse être lié à la lumière des lampadaires... Mon sergent essaie de le retrouver pour pouvoir l'interroger. Ce ne sera pas facile, car s'il fait vraiment partie de la communauté des sans-abri d'Oxford, il ne sera probablement pas enregistré dans les systèmes et bases de données habituels. Des choses comme les cartes de crédit, les comptes bancaires, les dossiers des employeurs et les permis de conduire ne nous aideront pas beaucoup.

— Je peux voir les images ?

Les sourcils de Devlin se rapprochèrent.

— Non. Je n'arrive pas à croire que tu me demandes ça.

Je me sentis rougir.

Devlin inspira profondément.

— Gemma, écoute... Je sais que tu veux aider Seth, mais tu ne peux pas t'impliquer. Ce n'est pas que je ne te fais pas confiance pour garder des informations confidentielles, mais cette affaire est différente. C'est l'un de tes plus proches amis qui a été accusé de meurtre. Tu ne pourras pas agir de manière impartiale ou examiner les faits sans émotion.

Il se pencha en avant.

— Si tu veux vraiment aider Seth, la meilleure chose à faire est de ne pas t'en mêler et de laisser la police faire son travail.

CHAPITRE 6

Je fixai Devlin d'un air mutin.

— Tu ne peux pas t'attendre à ce que je reste assise sans rien faire !

— C'est exactement ce que j'attends de toi.

J'ouvris la bouche, puis j'eus une meilleure idée. Me forçant à paraître calme et raisonnable, j'adressai un sourire à Devlin et lui dis :

— Très bien, peux-tu au moins me dire ce que tu sais d'autre sur l'affaire ? Juste pour que j'aie l'impression que la police suit vraiment toutes les pistes, ajoutai-je précipitamment. Je promets de ne pas m'impliquer.

Il me regarda d'un air sceptique.

— Je veux dire, Barrow aurait pu avoir des ennemis ? Qui aurait pu profiter de sa mort ?

Devlin hésita et je lui adressai un regard de supplique.

Il soupira et céda :

— On examine ses relations avec ses collègues et ses étudiants. Quant à l'appât du gain, Barrow était un vieux célibataire et sa succession revient à ses proches : une sœur du nom de Joan et un frère cadet, Richard.

— Vous les avez interrogés ?

— On n'a pas encore pu retrouver le frère, mais Joan Barrow vit à Reading. Elle vient à Oxford demain pour me voir au poste.

— Elle vient ici ? demandai-je, surprise. Je pensais que la police se serait plutôt rendue chez elle pour l'interroger.

— Elle a insisté. J'ai proposé d'y aller, mais elle semblait réticente à laisser le CID envahir sa maison. J'en déduis que son partenaire est invalide et un peu nerveux, et qu'elle ne voulait pas le contrarier.

— Va-t-elle hériter d'une grosse somme d'argent ?

Devlin inclina la tête.

— Barrow était un homme assez riche.

— L'argent est un mobile sérieux.

— La colère aussi.

— Oh, allez ! dis-je d'un ton de mépris. Je ne peux pas croire qu'ils accusent Seth de meurtre juste parce qu'il a eu un débat philosophique avec un autre enseignant à la *High Table* ! Tu sais comment sont les enseignants dans la SCR, surtout quand ils ont bu quelques verres ! Tout le monde est obsédé par son sujet de prédilection dans un domaine académique obscur, et ils discutent pendant des heures de l'origine du génie pendant la Renaissance italienne ou de l'existence réelle ou *supposée* des particules subatomiques... Bon sang, si une discussion animée avec un autre enseignant vous rendait coupable, la moitié des universitaires d'Oxford devraient être mis derrière les barreaux !

— Ce n'était pas un débat académique, déclara Devlin. Plusieurs témoins, dont d'autres enseignants et étudiants présents dans le réfectoire, ont déclaré avoir vu Seth et Barrow se disputer bruyamment et agressivement, et Seth jeter un verre de vin au visage de Barrow, puis tendre le bras à travers la table comme pour le frapper. Les deux hommes ont dû être séparés de force par l'intendant. Et ils se sont à nouveau disputés plus tard dans la SCR – qui est située à côté du cloître, d'ailleurs. En fait, Clyde Peters, le concierge en chef, a déclaré les avoir vus se disputer devant l'entrée de la SCR et en venir presque aux mains. Son récit a été étayé par le témoignage d'un étudiant qui revenait de la chapelle du collège à ce moment-là. Tous deux affirment avoir entendu Seth menacer Barrow et ce dernier se moquer de lui.

— Mais les gens disent toutes sortes de choses qu'ils ne pensent pas dans le feu de l'action ! Ils n'ont pas vu Seth frapper Barrow, n'est-ce pas ?

— Non, admit Devlin. Les deux hommes ont fini par se calmer et ils sont partis chacun de leur côté. Barrow est retourné dans la SCR, et Seth a été vu pour la dernière fois se dirigeant vers le jardin clos. Je suppose qu'il prenait le raccourci pour retourner à Gloucester.

— Il était quelle heure ?

— Minuit moins le quart environ.

— C'est la dernière fois que quelqu'un a vu Barrow vivant ?

— Non, un étudiant dit l'avoir vu vers 00 h 10 sortir de la SCR. Il allumait sa pipe. Il était de notoriété commune que Barrow aimait se promener dans le cloître et fumer le soir avant de se coucher. Il avait une chambre au collège.

— Donc n'importe qui connaissant ses habitudes aurait pu le guetter et l'attendre là-bas.

— Oui, concéda Devlin. Mais il fallait probablement que ce soit quelqu'un d'assez proche de lui – ou au moins un visiteur régulier de Wadsworth College.

Il n'ajouta pas « Comme Seth », mais le sous-entendu était palpable. Je l'ignorai et poursuivis avec acharnement :

— Et à quel moment on a retrouvé son corps ?

— Eh bien, Seth prétend être tombé dessus un peu avant minuit et demi, et le concierge en chef les a trouvés vers cette heure-là également.

J'avais presque peur de poser la question, mais je devais savoir.

— Que faisait Seth dans le cloître à cette heure-là ?

Devlin haussa les épaules.

— Il dit qu'il est retourné dans sa chambre à Gloucester, avant de réaliser qu'il n'avait pas son téléphone portable. Il s'est dit qu'il avait dû le laisser tomber à Wadsworth, peut-être même lors de sa dispute avec Barrow devant la SCR, il est donc revenu sur ses pas et a trouvé le corps de Barrow. Le fait est, Gemma... fit Devlin en me jetant un regard dur, qu'il ne s'agit pas seulement d'être au mauvais endroit au mauvais moment. Seth avait un mobile.

— Comment ça ?

— Je te l'ai dit – ils n'avaient pas seulement un débat académique. Ils se disputaient au sujet du Domus Trust et plus particulièrement du projet de logement parrainé par le collège.

Le Domus Trust ? Où avais-je déjà entendu ce nom ? Cela me revint soudain : la note que j'avais retirée du pigeonier du professeur Barrow. Le mot de Seth. Il avait mentionné quelque chose à propos du Domus Trust. Mais ce n'était pas la seule fois... cela me revenait à présent... Seth s'était beaucoup investi dans une association caritative

ces derniers mois. Je me souvins qu'il parlait avec enthousiasme de leurs efforts pour aider les sans-abri d'Oxford. En tant que bénévole, il avait consacré son temps libre à aider les soupes populaires mobiles en ville. Je regrettais de ne pas l'avoir écouté plus attentivement quand il en avait parlé, mais j'étais quasiment certaine qu'il s'agissait du Domus Trust.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Devlin dit :

— Seth est bénévole pour le Domus Trust. Il a milité pour que les terrains donnés par les collèges permettent de loger les personnes dans le besoin. Wadsworth et Gloucester sont copropriétaires d'un terrain en périphérie de la ville. Pour sortir les sans-abri des rues d'Oxford, les deux collèges ont envisagé de faire don de ce terrain au Trust, pour que l'association puisse construire des logements abordables. En fait, Seth était le représentant officiel de Gloucester College, et Quentin Barrow se trouvait être le membre du comité de Wadsworth élu pour représenter les intérêts du collège.

Je fronçai les sourcils.

— Barrow soutenait aussi l'association caritative ?

Devlin secoua la tête.

— Non. Il ne la soutenait pas. Pas plus que le projet de logement. Et en tant que l'un des plus anciens membres du collège, Barrow exerçait beaucoup de pouvoir et d'influence sur le reste du comité. Son vote semblait crucial pour décider si Wadsworth approuverait la proposition. La décision finale devait être prise la semaine prochaine. Et comme le terrain appartient conjointement aux deux collèges, il fallait que les deux parties soient d'accord pour que la donation soit approuvée. Si Barrow avait exercé son droit de veto, alors le projet serait tombé à l'eau. Mais une fois Barrow écarté...

— C'est ridicule de penser que Seth assassinerait quelqu'un juste pour s'assurer que le projet se réalise !

— Vraiment ? fit Devlin d'un air de défi. Les gens sont prêts à tuer pour défendre leurs causes. Si l'on croit passionnément en quelque chose et que l'on pense faire ce qu'il faut pour le bien de tous, on a souvent l'impression que la fin justifie les moyens.

— Oui, mais un *meurtre*... ? fis-je en secouant la tête. Seth pourrait

participer à une manifestation, mais de là à commettre un meurtre, il y a un grand pas ! Il faudrait être impitoyable ne serait-ce que pour l'envisager, et je peux te dire avec certitude que Seth n'est pas ce genre de personne.

— Je ne dis pas qu'il est capable de tuer quelqu'un de sang-froid, déclara Devlin. En fait, ce meurtre présente toutes les caractéristiques d'une grande colère et d'une perte de contrôle. L'agression de Barrow a été extrêmement violente – selon le médecin légiste, la force avec laquelle il a été poignardé était trois fois supérieure à celle nécessaire pour le tuer. Et pense aux risques que le meurtrier a pris ! N'importe qui aurait pu les apercevoir dans le cloître. Non, il ne s'agissait pas d'un meurtre soigneusement planifié, mais plutôt d'un soudain accès de rage incontrôlable.

— Je n'arrive toujours pas à croire que quelqu'un puisse se comporter comme ça pour défendre une cause, dis-je. Pour venger la mort d'un être cher, peut-être, ou un affront, mais...

— Tu pourrais bien changer d'avis si tu rencontrais certains des militants pour les droits des animaux que j'ai mis derrière les barreaux, déclara sèchement Devlin. Les gens font des choses folles au nom d'une cause parce qu'ils ont l'impression de faire partie de quelque chose de plus grand qu'eux. Pense à tous les kamikazes.

Je m'affalai sur ma chaise, sentant le désespoir m'envahir. Je comprenais à présent ce que l'avocat avait voulu dire. C'était très mal parti pour Seth. Pas d'alibi pour l'heure du meurtre, un mobile solide, vu pour la dernière fois en train de se quereller avec la victime, « pris en flagrant délit » avec l'arme du crime... il n'était pas étonnant que la police le considère comme le principal suspect. Je devais admettre que si Seth n'avait pas été mon ami, j'aurais eu du mal à nier l'évidence.

Je regardai Devlin d'un air implorant.

— Devlin, s'il te plaît... Je sais que les preuves sont accablantes, mais on sait tous les deux que Seth est innocent. Tu ne pourrais pas juste... « orienter » un peu l'enquête, pour qu'il ait une chance ? Je sais qu'il y a des moyens pour la police de... *hum...* présenter les preuves sous un autre jour et...

Le visage de Devlin s'assombrit.

— Tu me demandes de compromettre mon éthique et mon professionnalisme pour ton ami ?

— Je...

Je ne savais pas quoi dire. Puis les paroles de Cassie dans le salon de thé cet après-midi-là me revinrent en mémoire et je ressentis une vague d'indignation et de ressentiment.

— Et si c'était le cas ? dis-je. Qu'y a-t-il de mal à contourner un peu les règles quand on *sait* que ce que l'on fait est juste ? C'est toi qui disais tout le temps – quand on était étudiants – que la fin justifiait les moyens. Chacun se sert des privilèges dont il dispose ; c'est ainsi que le monde fonctionne. Les ententes secrètes. Les relations. Tu ne peux pas prétendre que ça n'existe pas ! Ça ne sert à rien de faire preuve d'éthique ou de noblesse quand personne d'autre ne suit ces règles.

Je lui lançai un regard de reproche.

— Même si tu ne te soucies pas de Seth... Je pensais que tu le ferais pour *moi*...

Je m'interrompis devant l'expression de Devlin. Il y avait un éclat dangereux dans ses yeux.

— Gemma, dit-il d'une voix basse et furieuse. N'espère pas utiliser mes sentiments pour toi pour influencer une enquête. Je ne suis pas une sorte de policier apprivoisé que tu peux manipuler. Je suis un représentant de l'ordre, et j'ai juré de faire respecter la justice, y compris... – il marqua une pause lourde de sens – en faisant tout ce qui est en mon pouvoir pour condamner ton ami s'il a vraiment commis un meurtre.

Ses paroles me firent l'effet d'une gifle. La serveuse arriva à ce moment-là avec nos pizzas : une base fine et croustillante, avec du fromage qui bouillonnait encore sur le dessus et un mélange de pepperoni, de champignons juteux, de tomates fraîches et de poivrons appétissants en guise de garniture. Ça avait l'air délicieux, mais j'avais perdu l'appétit.

Nous mangeâmes en silence, sans nous regarder l'un l'autre, et j'éprouvai un sentiment de perte et de regret. Ce n'était pas comme ça que j'avais imaginé notre premier rendez-vous. J'avais attendu cette soirée pendant si longtemps et avec une telle impatience, j'en avais

rêvé, me demandant de quoi elle aurait l'air et de quoi nous parlerions, si nous allions toujours rire des mêmes blagues qu'autrefois, s'il allait me raccompagner à ma porte à la fin de la soirée et l'effet de ses lèvres sur les miennes...

Quand Devlin m'escorta finalement jusque devant la maison de mes parents, ce n'était pas dans la chaleur d'espérances romantiques, mais dans l'hostilité tendue de la colère froide et du ressentiment.

— Je t'accompagne jusqu'à la porte, dit-il avec raideur quand nous nous arrê tâmes devant le jardin.

— Ce n'est pas la peine, répondis-je tout aussi froidement. Je peux me débrouiller toute seule. Merci pour le dîner. Bonne nuit.

Je m'éloignai de lui.

Il parut sur le point de dire quelque chose d'autre, puis m'adressa un léger signe de tête.

— Bonne nuit.

Je remontai le chemin et les marches menant à la maison, consciente qu'il se tenait là dans la rue, enveloppé de brouillard, et qu'il me regardait entrer dans la maison et fermer la porte derrière moi.

CHAPITRE 7

J'étais encore sous le coup de la colère et du ressentiment le lendemain matin quand j'arrivai au salon de thé, et le fait de devoir raconter à nouveau toute la soirée à Cassie ne m'aida pas à me calmer.

— Tu n'as pas fait assez d'efforts ! me reprocha-t-elle avec colère. Il t'aurait aidée si tu le lui avais vraiment demandé...

— Je l'ai fait ! hurlai-je, blessée et agacée par son accusation injuste.

J'avais pratiquement sacrifié ma relation avec Devlin pour le bien de Seth.

— Il est juste...

— Je vais parler à Devlin moi-même, dit Cassie d'un air maussade.

— Cassie, je...

Nous fûmes interrompues par le tintement des cloches de la porte d'entrée, signalant notre premier client de la journée. Mais quand je levai les yeux, ce ne fut pas un groupe de touristes ou un retraité local que je vis sur le seuil, mais une silhouette masculine familière. Lincoln Green.

Il regarda autour de lui avec hésitation, puis ses yeux bruns s'illuminèrent en me voyant et il traversa rapidement la pièce. Il était vêtu, comme toujours, d'un costume classique bien coupé, avec un pull sans manches à losanges dépassant de sa veste et un trench-coat Burberry sur un bras. Le vent avait ébouriffé ses cheveux châtain clair, mais à part ça, il était l'image du parfait gentleman anglais soigné. Il aurait pu être le héros d'un roman d'Austen – pas Mr Darcy, mais l'un de ses personnages plus calmes et plus doux : Edmund de *Mansfield Park* ou Edward Ferrars, épris d'Elinor dans *Raison et Sentiments* – robuste, respectable et discrètement attirant.

Alors qu'il s'approchait de moi, je dus admettre que ma mère n'avait pas tort de faire son éloge. Lincoln était beau et sympathique,

et j'appréciais beaucoup sa compagnie. Il ne faisait pas battre mon cœur comme Devlin... et alors ? Je repensai au dîner désastreux de la veille et je pinçai les lèvres. Peut-être devrais-je réfléchir à deux fois avant de me mettre avec un homme qui me faisait bouillonner le sang – et pas toujours dans le bon sens.

— Salut, Gemma, je suis juste venu pour...

Lincoln s'interrompt en apercevant l'énorme éléphant violet qui servait de fontaine à côté du comptoir.

— Euh... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je levai les yeux au ciel.

— C'est une longue histoire. Impliquant ma mère. Crois-moi, tu ne veux pas savoir.

— Oh.

Lincoln m'adressa un sourire entendu.

En tant que fils d'Helen Green, il avait connu son lot d'embarras. Sa propre mère complotait avec la mienne pour que nous finissions ensemble. Lincoln ne semblait pas s'opposer à leurs efforts – en fait, il m'avait clairement fait comprendre qu'il aimerait transformer notre amitié en quelque chose d'autre. Je ne l'avais pas encouragé, mais je devais admettre que je ne l'avais pas tout à fait repoussé non plus. J'avais pensé que peut-être... après la nuit précédente et un rendez-vous « correct » avec Devlin... mes sentiments seraient plus clairs et je saurais ce que je voulais vraiment. Au lieu de cela, je me sentais plus que jamais dans la tourmente.

Je soupirai intérieurement. Pourquoi la vie était-elle toujours aussi compliquée ? C'était un homme simple et direct, un médecin éminent, séduisant, fiable et gentil, et aussi un ami de longue date de la famille. Pourquoi ne pouvait-il pas être celui qui faisait battre mon cœur à chaque fois que je le voyais ?

Mais je ressentais tout de même un certain plaisir en voyant Lincoln. Peut-être était-ce le genre d'homme qui prenait possession de votre cœur plus lentement. Je savais que choisir Lincoln rendrait ma mère très heureuse, mais j'avais depuis longtemps passé l'âge de prendre des décisions juste pour la satisfaire. Je l'avais fait une fois, huit ans plus tôt, et je l'avais amèrement regretté.

Parfois, je me demandais si cela n'avait pas été le bon choix après tout. Devlin et moi aurions-nous été heureux, serions-nous restés ensemble si j'avais dit oui à sa demande en mariage de l'époque ? Nous étions tous deux si jeunes, si impulsifs et pleins d'idéaux romantiques. Maintenant que j'étais plus âgée et plus sage, je me rendais compte que nous étions tous deux très différents, avec de fortes personnalités, et qu'aucun d'entre nous n'était prêt à changer pour l'autre. La nuit précédente me l'avait montré. La vie avec Devlin serait toujours pleine de défis et de conflits, mais aussi pleine de passion et de joie. Une relation construite sur ce genre de fondations pouvait-elle durer ?

Peut-être que la personne que vous aimiez le plus n'était pas la personne avec laquelle vous étiez le plus apte à passer votre vie...

Je chassai ces pensées tandis que Lincoln s'approchait du comptoir.

— *Hum...* Gemma... fit-il, l'air mal à l'aise. En fait, je passais juste te demander... enfin, vérifier... *hum...*

Je le regardai, perplexe. Lincoln était normalement l'exemple même de la politesse et de l'aplomb en société, sachant toujours ce qu'il fallait dire en toute occasion. C'était inhabituel pour lui d'être si peu loquace.

Je lui adressai un sourire encourageant.

— Oui ?

— C'est à propos du dîner à l'Oxford Society of Medicine, lâcha-t-il soudainement. Ma mère m'a dit que tu venais avec moi...

— Oh ! Oh, mon Dieu, oui... dis-je en sentant une vague d'embarras m'envahir.

Avec tout le drame avec Seth et Devlin, ça m'était complètement sorti de l'esprit.

— Je suis désolée, je sais que tu ne me l'as pas demandé, Lincoln. Je me suis dit que c'étaient encore les manigances de ma mère... je ne voulais pas refuser devant la tienne et la blesser... mais... mais s'il te plaît, ne te sens pas obligé... je veux dire, je ne veux pas m'imposer...

Je m'interrompis en rougissant.

— Oh non, non, ne t'excuse pas. J'adorerais... Quand tu veux... Je veux dire... euh... balbutia-t-il en virant également au rouge vif

devant le sous-entendu de ses paroles.

Il prit une profonde inspiration et réessaya :

— Ce que je veux dire, c'est que ce serait un plaisir d'y aller avec toi. Je ne voulais pas que tu aies l'impression d'être forcée à le faire par politesse.

Je lui souris.

— Non, Lincoln. Pas du tout. Je serais ravie d'y aller avec toi.

Il avait l'air enchanté.

— Formidable ! Je voulais te demander, mais je n'étais pas sûr... hésita-t-il. Je pensais que tu avais d'autres projets...

Il ne le dit pas, mais je savais qu'il faisait référence à Devlin.

— Non, dis-je fermement. Pas d'autres projets.

Il rayonnait.

— C'est une soirée chic ? demandai-je.

— Oui, le code vestimentaire habituel d'une soirée mondaine. Cravate noire pour les hommes, robe de cocktail pour les femmes. Le dîner commence à 19 heures, mais il y aura d'abord un apéritif à 18 heures, au Buttery de Wadsworth.

Je me figeai.

— Tu as bien dit Wadsworth ?

Il me regarda, perplexe.

— Oui, pourquoi ? La tradition veut que le dîner de la Society of Medicine ait lieu dans différents collèges chaque trimestre. Il se trouve que Wadsworth College a été choisi ce trimestre.

Quelle fantastique coïncidence, me dis-je en souriant. Ça me donnerait l'occasion parfaite de fouiner à Wadsworth, sans avoir besoin d'une excuse pour y entrer.

— Gemma ? Il y a un problème ?

Je revins à l'instant présent.

— Non, pas vraiment... C'est juste que... tu es au courant pour le meurtre à Wadsworth ?

Lincoln fronça les sourcils.

— Oui. Je l'ai lu dans les journaux ce matin. Ils disent qu'ils ont un suspect en garde à vue.

Je grimaçai.

— Oui, c'est mon ami, Seth. Il a été arrêté pour le meurtre du professeur Barrow.

Lincoln écarquilla les yeux.

— Ils font sûrement erreur ? Seth n'a pas pu commettre le meurtre.

Je ressentis une vague de sympathie pour lui.

— Oh, je suis si heureuse que tu penses la même chose ! Seth s'est juste trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Mais il y a beaucoup de preuves circonstanciellees contre lui et... eh bien, c'est le meilleur suspect que la police ait pour le moment.

— Je suis vraiment désolé de l'entendre, dit Lincoln. Si je peux faire quelque chose pour aider...

Je ressentis une vague d'affection et de gratitude encore plus grande. Je lui adressai un sourire chaleureux.

— Merci, Lincoln, c'est très gentil de ta part.

— Lincoln ! pépia une voix derrière nous.

Mon cœur s'enfonça dans ma poitrine. Je me retournai et vis ma mère, debout dans l'entrée de la cuisine, qui nous observait avec ravissement. Elle s'avança, tendant les bras à Lincoln.

— Vilain garçon, tu ne m'as pas dit que tu venais me rendre visite !

Elle lui donna un baiser sur la joue, puis recula et le regarda de haut en bas.

— J'ai l'impression que tu es plus grand à chaque fois que je te vois ! Comme tu as l'air fringant dans ce costume ! Lincoln n'est-il pas magnifique, Gemma ?

Elle m'adressa un sourire suggestif.

Je vis Lincoln rougir d'embarras et je me tortillai, luttant contre l'envie d'étrangler ma mère. J'avais espéré qu'elle ne se rendrait pas compte de la présence de Lincoln – elle était très occupée à préparer et cuire des gâteaux et des brioches de dernière minute en cuisine.

— Lincoln, il faut absolument que tu viennes goûter mes *Chelsea buns*, dit ma mère en lui prenant le bras et en l'entraînant vers la cuisine.

Elle prit une assiette de tourbillons dodus, parfumés à la cannelle et aux zestes de citron, remplis de raisins secs et de raisins de Corinthe, recouverts d'un fabuleux glaçage au sucre. J'en avais goûté un, un peu

plus tôt, et je savais qu'ils étaient délicieux – fondants, bien beurrés et collants à souhait.

Ma mère mit l'assiette sous le nez de Lincoln.

— Gemma les a faits elle-même et ils sont divins ! se rengorgea-t-elle. Elle fera une merveilleuse épouse !

Je restai bouche bée, non seulement à cause de ses pratiques d'entremetteuse scandaleuses, mais aussi de son mensonge flagrant. J'étais incapable de préparer la moindre brioche. Je m'apprêtais à protester, puis je soupirai et j'abandonnai. C'était inutile. Ma mère était une force de la nature – comme un tsunami ou une tornade –, et il était plus facile de se mettre à l'abri et d'attendre qu'elle passe, que d'essayer de se battre contre elle.

Lorsque Lincoln eut avalé un plat de *Chelsea buns*, un saladier de *trifles* – ou bagatelles – aux groseilles à maquereau, une part de cheese-cake aux myrtilles et de *custard pie* – ou tarte à la crème – et que son teint fut devenu légèrement verdâtre, ma mère le laissa enfin tranquille – principalement parce qu'une odeur de brûlé commençait à s'échapper de la cuisine. Elle leva les bras au ciel en poussant un cri.

— Oh ! Mon *carrot cake* !

Et elle disparut.

Lincoln et moi poussâmes un soupir de soulagement audible.

— Je pense que je ferais mieux de partir maintenant, tant que je peux encore marcher, dit Lincoln en me faisant un sourire en coin. Rendez-vous demain soir à six heures moins le quart ?

Je lui rendis son sourire.

— J'ai hâte d'y être.

CHAPITRE 8

Le reste de la matinée se déroula sans incident et je fus heureuse de pouvoir reprendre mon souffle à la fin de l'heure du déjeuner. Je venais de m'asseoir pour reposer mes pieds fatigués lorsque la porte d'entrée s'ouvrit et qu'une femme d'âge moyen vêtue d'un manteau de tweed entra dans le salon de thé. Pendant un moment, je pensai qu'il pouvait s'agir de Dora Kempton, puis je vis que cette femme était plus jeune et plus grande, avec une bouche serrée et de petits yeux rapprochés. Je me levai et j'attrapai mécaniquement les menus sur l'étagère.

— C'est pour une personne ? demandai-je avec mon sourire de bienvenue habituel.

— Je m'appelle Abby Finch. Je suis ici pour l'entretien, dit-elle.

— Oh ! Oh oui, c'est vrai...

En fait, j'avais complètement oublié que j'avais prévu des entretiens avec des chefs cet après-midi-là. Je les avais organisés la semaine précédente – bien avant d'avoir eu vent du désir soudain de ma mère de découvrir les recoins les plus sombres de l'Asie du Sud-Est –, mais j'étais heureuse de l'avoir fait. La nécessité de trouver un chef était plus grande que jamais.

Je m'avançai en lui tendant la main.

— Je suis Gemma Rose, la propriétaire du salon de thé. Voudriez-vous voir la cuisine ?

Laissant Cassie s'occuper des clients, je conduisis la femme dans la cuisine, emplie de l'odeur des *buns* et des *crumpets* sortant du four. Ma mère avait terminé ses préparations frénétiques de dernière minute et était partie tôt pour faire quelques courses avec Helen Green. J'étais heureuse d'avoir un endroit tranquille pour l'entretien.

La femme regarda autour d'elle d'un œil critique et renifla de manière désapprobatrice. Son regard s'arrêta sur le tas de pain grillé

tranché sur le buffet et elle tourna vers moi un visage outré.

— Vous utilisez du pain blanc ?

— Eh bien, oui... hésitai-je. Les *tea sandwiches* traditionnels anglais sont faits... avec du pain blanc...

Sa moue s'accroissait, même si cela semblait impossible.

— Je n'utiliserai rien qui ne soit pas sans gluten, sans soja, sans noix, sans lactose, biologique et non génétiquement modifié. La plupart des placards sont remplis de produits transformés contenant les toxines, les produits chimiques et les conservateurs les plus redoutables ! Ils peuvent vous donner des migraines, le syndrome du côlon irritable, de l'hyperactivité – et même le cancer !

Un peu décontenancée par sa diatribe, je fis un geste faible vers la grande table en bois au centre de la cuisine.

— Oui... Eh bien... *hum*... voulez-vous vous asseoir ?

Elle s'assit sur une chaise près de la table et tendit un doigt pour toucher la farine blanche étalée sur la surface brune et usée, puis émit un bruit désapprobateur.

— Dégoûtant. Saviez-vous que la farine blanche transformée est l'un des aliments les plus malsains que vous puissiez manger ? Elle est dépouillée de tous ses composants nutritifs, comme le son et les fibres, et, qui plus est, elle a été blanchie chimiquement pour paraître plus blanche, et elle constitue l'un des plus grands facteurs de risque de diabète.

— Oh... euh... d'accord. C'est bon à savoir.

J'avais déjà un mauvais pressentiment au sujet de cet entretien. Néanmoins, je m'assis en face d'elle et je commençai à lui poser quelques questions. Il apparut rapidement toutefois qu'Abby Finch était venue pas tant pour répondre à mes questions que pour me faire part de ses exigences.

— Je ne cuisinerai pas avec du sucre blanc raffiné ; je n'utiliserai que de la stévia ou du miel – ou du sucre de canne complet à la rigueur, bio, attention... et je n'utiliserai que du beurre bio dans mes préparations culinaires... de plus, je pense que toute crème épaisse devrait être remplacée par du lait écrémé évaporé...

Je hochai la tête en l'écoutant et en me mordant la langue.

Finalement, lorsqu'elle s'arrêta pour respirer, je dis en douceur :

— Je ne suis pas sûre que nous soyons compatibles, Miss Finch. J'ai peur que mes placards ne soient trop corrompus pour vous et je ne voudrais pas que vous... euh... souffriez de stress émotionnel en travaillant ici. Mais merci beaucoup d'être venue.

Elle m'adressa un signe de tête et se leva, puis quitta la cuisine d'un pas raide. Je l'accompagnai jusqu'à la porte et poussai un soupir de soulagement en la refermant derrière elle. Cassie me jeta un regard interrogateur et je dus me retenir de dire ce que j'avais sur le bout de la langue, car j'étais consciente que des clients étaient encore présents dans le salon de thé. Avant que je n'aie eu le temps de lui faire plus qu'une grimace, la candidate suivante était arrivée et je me retrouvai dans la cuisine, cette fois face à une femme élégamment vêtue, à la chevelure glamour, qui débordait d'enthousiasme.

— Oh, c'est tout simplement merveilleux ! Merveilleux ! Il y a tellement de potentiel ici – nous pourrions ajouter un comptoir en résine stratifiée près de la fenêtre avec des tabourets en acier inoxydable – apporter un peu de ce chic industriel qui fait fureur en ce moment – et quelques lampes géométriques suspendues, très scandinaves, et bien sûr, le menu doit être revu – on ne peut pas avoir tous ces vieux gâteaux, ces pains et ces choses...

— Mais nous sommes un salon de thé anglais traditionnel... C'est le genre de choses que les gens s'attendent à manger quand ils viennent ici, protestai-je.

— C'est absurde ! s'écria-t-elle. Les gastro-pubs sont très à la mode en ce moment ! Et ils proposent aux clients des produits innovants – on ne veut pas de ces vieux sandwiches au concombre avec du beurre et du pain blanc ! On veut des rubans de courgettes et du beurre à la truffe dans une brioche française ou du melon miel avec du mascarpone sur du pain au soja avec des graines de lin !

Je repensai à la réaction outrée des vieilles chouettes à mes sandwiches au concombre *légèrement* « différents ». J'avais le sentiment que cette femme ne comprenait pas à quel point les gens aimaient « les vieux plats ennuyeux ».

— Je suis désolée, je pense que vous avez mal lu mon annonce, dis-

je. Je suis à la recherche d'un chef pâtissier anglais traditionnel – quelqu'un qui puisse recréer fidèlement les plats britanniques à l'ancienne. Bien sûr, nous ne voulons pas de pâtisseries indigestes, mais nous voulons préserver les qualités traditionnelles qui ont fait la renommée de ces gâteaux, puddings et brioches depuis des siècles. Et les touristes qui viennent ici veulent savoir qu'ils dégustent de vraies pâtisseries anglaises à l'ancienne, et non une concoction moderne.

Elle fit un geste méprisant de la main.

— Ils ne savent pas ce qu'ils ratent. Une fois qu'ils auront goûté à mes alternatives modernes, ils ne voudront plus jamais revenir en arrière.

Son attitude présomptueuse commençait à m'agacer.

— Eh bien, c'est très intéressant d'entendre votre avis sur le sujet et je vais garder cela à l'esprit. Cependant, pour l'instant, je suis satisfaite de l'identité du salon de thé et de ce que nous servons. En fait, nos scones anglais traditionnels commencent à faire parler d'eux. Des gens viennent de loin juste pour y goûter. Je n'ai pas envie que ça change.

— Oh, ne vous inquiétez pas – une fois que j'aurai fait les changements qui s'imposent, tout le monde oubliera les recettes d'avant. Quand je serai cheffe, je m'occuperai de tout pour vous.

Dans tes rêves, pensai-je. À voix haute, je dis avec un sourire agréable :

— Merci d'être venue, Miss Reynolds.

— Alors, quand est-ce que je commence ? demanda-t-elle. Je suis libre en ce moment, donc si vous êtes occupée, je peux commencer ce week-end si vous voulez.

— Je n'ai pas encore pris de décision – j'ai plusieurs autres candidats à voir, dis-je rapidement. Je vous ferai bientôt savoir si votre candidature a été acceptée.

Elle me regarda fixement, la bouche entrouverte. Il ne lui était visiblement pas venu à l'esprit qu'elle pourrait ne pas obtenir le poste.

— Oh. Oh, bien sûr...

Elle se leva à contrecœur. En jetant un coup d'œil à la cuisine rustique et chaleureuse, elle déclara :

— Vous devriez vraiment moderniser cette pièce aussi. Mais je suis certaine que nous pourrons en discuter la semaine prochaine.

Je suis certaine que non, pensai-je sinistrement, mais je gardai le sourire et l'escortai jusqu'à la porte.

— Alors ? s'enquit Cassie dès que je revins au comptoir.

Je secouai la tête en soupirant.

— Jusqu'à présent, entre la nazie du gluten et la maniaque de la déco contemporaine qui veut transformer notre salon de thé en gastro-pub, je ne sais pas laquelle des deux est le plus mauvais choix.

— Ne t'inquiète pas, il y aura d'autres candidats. En fait, je crois que quelqu'un d'autre arrive justement...

Je jetai un coup d'œil par les fenêtres et mon moral remonta. Une femme ronde, à l'air jovial et aux joues roses comme des pommes, s'approchait du salon. Elle ressemblait en tout point à l'image que l'on se fait d'une cheffe pâtissière. Un moment plus tard, elle entra dans le salon de thé et je m'avançai vers elle, impatiente de la rencontrer.

— Vous êtes ici pour le poste de chef ? demandai-je.

Elle hocha la tête et renifla de manière appréciative.

— Oui, je m'appelle Emily Tucker. Mon Dieu, quelle est cette merveilleuse odeur ?

Je la conduisis dans la cuisine et, alors que nous passions devant la dernière fournée de scones que ma mère avait préparés, je la vis regarder le plateau avec avidité.

— Aimeriez-vous en goûter un ? lui demandai-je, me disant que c'était probablement une bonne idée de laisser ma future cheffe goûter ce qu'elle devrait reproduire.

— Avec plaisir !

Sans attendre que je lui propose, elle prit une assiette sur le buffet et se servit deux scones, en ajoutant une grosse cuillerée de *clotted cream* et de la confiture maison. Je fus légèrement surprise, mais je me dis que c'était bien qu'elle se sente déjà comme chez elle.

C'était un euphémisme. Au cours de la demi-heure suivante, alors que j'essayais de lui poser mes questions, Emily Tucker se sentit tellement à l'aise qu'elle réussit à engloutir six tartes à la confiture, une assiette de crumble à la rhubarbe, deux mini-muffins, une part de

tarte au citron meringuée et un *sticky toffee pudding*, le tout sous mon regard alarmé. La politesse et l'étonnement devant son audace m'avaient empêchée de l'arrêter.

Je la regardai en me disant : *Peu importe qu'elle soit douée – si je l'engageais, elle me mangerait probablement tout !* Le salon de thé devrait doubler sa facture de nourriture, juste pour satisfaire son appétit !

— Oh, et je n'aime pas trop travailler le week-end, alors je prépare généralement une journée supplémentaire à l'avance le vendredi, dit-elle la bouche pleine.

Elle avala sa dernière bouchée et jeta un œil à la cuisine.

— Vous auriez du café et du gâteau aux noix ? J'ai vu ça sur le menu et ça avait l'air fabuleux.

— Oui, mais c'est pour les clients, dis-je d'un air entendu.

J'étais agacée. Ma pauvre mère était venue tôt ce matin-là pour faire des pâtisseries supplémentaires afin que nous ayons des stocks en son absence, et cette femme en avait consommé à elle seule un quart.

— Je crains que la prochaine candidate n'arrive bientôt, mentis-je en me levant et en espérant qu'elle comprenne l'allusion. Merci d'être venue. Je vous recontacterai bientôt.

Elle se leva à contrecœur et partit, non sans avoir demandé si elle pouvait prendre un *Chelsea bun* à emporter. Je refermai la porte derrière elle et je m'affaissai.

— Toujours pas trouvé, hein ? dit Cassie, souriant derrière le comptoir.

Je secouai la tête, désespérée.

— On ne trouvera jamais un autre chef !

— Tu viens juste de commencer à chercher, me consola Cassie. Je suis sûre que c'est comme n'importe quel emploi – tu dois probablement faire des entretiens avec un certain nombre de candidats avant de trouver le bon. Ne t'inquiète pas, je suis sûre que tu trouveras la personne parfaite.

Je soupirai, espérant qu'elle avait raison. Il était un peu plus de 16 h 30, mais le salon de thé était déjà vide, ce qui était assez inhabituel. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Le jour le plus court de l'année était passé depuis longtemps, mais il commençait à faire

nuit en milieu d'après-midi. C'était déprimant et j'avais eu beaucoup de mal à m'y faire au cours des semaines précédentes. Revenir en Angleterre avait semblé excitant et romantique après huit ans de soleil continu à Sydney, mais à présent que j'étais rentrée depuis quelques mois et que nous étions coincés dans l'obscurité lugubre de l'hiver, ce côté nouveauté s'était vite dissipé. Je marchai jusqu'aux fenêtres du salon de thé et regardai dehors. Le ciel était d'un gris noir sinistre et le brouillard épais s'installait à nouveau. Je n'étais pas surprise qu'il n'y ait pas beaucoup de gens et de touristes.

— Tu crois qu'on va avoir d'autres clients ? me demanda Cassie en me rejoignant devant les fenêtres et en regardant dehors d'un air dubitatif. Peut-être qu'on pourrait fermer un peu plus tôt aujourd'hui.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge sur le mur.

— Seth devrait bientôt pouvoir quitter le poste de police. J'espérais passer à la maison et me changer avant d'aller le chercher.

La porte du salon de thé s'ouvrit et nous nous détournâmes des fenêtres. Une femme d'âge moyen jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Vous servez toujours ? demanda-t-elle, hésitante.

— Vas-y, dis-je à voix basse à Cassie. Je vais m'occuper d'elle et fermer ensuite. Je te retrouve au poste de police.

Puis, me tournant vers la femme, je lui adressai un sourire et lui dis :

— Oui, bien sûr, voulez-vous une table près de la fenêtre ?

Je l'installai et lui apportai rapidement sa commande : une théière d'English breakfast avec des scones, de la confiture et de la *clotted cream*. Elle prit son temps, sirotant son thé et regardant par la fenêtre, comme perdue dans ses pensées, et je fus légèrement irritée par ce contretemps. Lorsqu'elle se leva enfin et s'approcha du comptoir pour régler, je poussai un soupir de soulagement et traitai sa note avec empressement.

— C'est un établissement charmant, dit-elle. Et vos scones étaient délicieux.

Je souris. Les éloges sur mon salon de thé me faisaient toujours chaud au cœur.

— Je suis contente que ça vous ait plu. Vous êtes du coin ou de

passage ?

— Je vis à Reading, en fait, bien que je connaisse Oxford et les Cotswolds. Mais je n'avais jamais entendu parler de ce salon de thé avant. En fait, je suis venue parce qu'on me l'a recommandé.

Je n'écoutais qu'à moitié alors que je prenais sa carte de crédit et commençais à la passer dans la machine. Puis je me figeai en voyant le nom imprimé sur la carte. *Joan Barrow*.

Je levai les yeux vers elle.

— Vous êtes la sœur du professeur Barrow !

CHAPITRE 9

La femme me regarda, légèrement surprise.

— En effet... Vous connaissiez mon frère ?

— *Hum...* eh bien, pas personnellement. C'est juste que... j'ai entendu parler du meurtre, dis-je maladroitement. Je suis vraiment désolée.

Elle hocha la tête, mais je ne discernai pas de signes particuliers de chagrin sur son visage.

— Oui, ça a été un sacré choc, dit-elle d'une voix sans émotion.

Je la regardai, surprise. Elle aurait pu tout aussi bien discuter de la météo. Mais peut-être était-ce juste sa façon de réagir. Je savais que tout le monde ne pleurait pas, ne sanglotait pas et n'exprimait pas ouvertement son chagrin ; certains se renfermaient sur eux-mêmes, devenaient distants et pleuraient en privé. Peut-être appartenait-elle à cette catégorie de personnes.

Je la regardai avec un intérêt renouvelé. Ses traits étaient simples et étrangement incolores, comme sa voix. Ses vêtements étaient la combinaison typique d'un cardigan Marks & Spencer et d'un pantalon beige fuselé, ses yeux étaient d'un bleu larmoyant et son visage portait quelques traces de maquillage. Elle ressemblait aux femmes au foyer de la banlieue britannique que vous croiseriez probablement dans un centre commercial ou un supermarché sans y prêter attention.

— C'est la raison de ma présence à Oxford, expliqua-t-elle. La police voulait me voir ; je reviens tout juste du poste. C'est l'inspecteur qui m'a interrogée – l'inspecteur O'Connor – qui m'a conseillé de venir ici. Il a dit que vous faisiez les meilleurs scones de l'Oxfordshire.

Je sentis ma poitrine se réchauffer, en dépit de moi-même et de ma récente colère contre Devlin, et je fus légèrement apaisée. C'était gentil de sa part de recommander mon salon de thé et de m'envoyer des clients.

— La mort de votre frère doit être une grande perte pour l'université, dis-je. J'ai cru comprendre que c'était un expert reconnu dans son domaine.

— Oui, un grand homme, dit-elle, mais quelque chose dans sa voix me fit dresser l'oreille.

Un filet d'émotion avait fini par s'immiscer dans son ton incolore et, si je ne me trompais pas, c'était de l'amertume. Je ne pus cacher ma surprise.

J'hésitai, puis faisant fi de toute prudence, je demandai :

— Vous étiez proche de votre frère ?

— Non, répondit-elle laconiquement.

J'attendis, sachant que parfois le silence était plus puissant que n'importe quelle question. C'était dans la nature humaine de se sentir obligé d'expliquer, de justifier, surtout quand on faisait la chose socialement inappropriée d'exprimer son aversion pour son propre frère ou sa sœur.

Je fus récompensée de ma patience. Joan Barrow détourna les yeux, puis me regarda à nouveau et dit :

— Mon frère, Quentin, était peut-être le meilleur dans son domaine et respecté à Oxford, mais c'était aussi un snob pompeux, autoritaire et élitiste qui pensait savoir ce qui était le mieux pour tout le monde, y compris pour moi. Il n'aimait pas le fait que j'aie « épousé une personne qui n'était pas de mon rang », comme il disait. En fait, Steve et moi, nous ne sommes même pas mariés, nous vivons juste ensemble – ce qui rendait la situation encore pire aux yeux de Quentin. Il a dit que c'était du gâchis, que je vivais dans le péché, alors que j'aurais dû épouser un homme honnête et respectable d'Oxbridge. Et même si Quentin savait que nous avions besoin d'argent et qu'il en avait les moyens, il n'a pas voulu nous aider quand nous en avons eu désespérément besoin.

L'amertume de sa voix était épaisse à présent, et la couleur lui montait aux joues.

— Je suis désolée, murmurai-je.

Mais elle continua comme si elle ne m'avait pas entendue :

— Mon partenaire, Steve, est malade. Il souffre d'anxiété, de

nervosité et d'une terrible sorte de léthargie. Quentin pensait qu'il jouait juste l'invalidé, mais ce n'est pas vrai ! Vous ne savez pas à quel point le pauvre Steve souffre. Et il peut être soigné – je sais qu'il existe des traitements spéciaux qui pourraient l'aider –, mais ils sont chers. Il faut aller aux États-Unis... mais ça n'aurait pas été grand-chose pour Quentin ! Il était riche ! Et il n'avait pas de famille à lui. Il aurait tout de même pu dépenser un peu d'argent pour aider sa sœur !

Sa bouche se tordit. Ses yeux bleu pâle frémissaient de colère.

— Mais il a refusé. Nous devons donc économiser dans l'espoir de pouvoir nous offrir ce traitement un jour...

— Avez-vous d'autres frères et sœurs qui peuvent vous aider ? demandai-je, espérant qu'elle mentionnerait Richard Barrow.

Son expression s'adoucit.

— Oui, j'ai un frère cadet, Richard. Il est très différent de Quentin. Il comprend à quel point c'est difficile pour Steve et il est toujours si généreux ! Non pas qu'il ait beaucoup à donner, malheureusement. Bien sûr, il ne peut pas s'empêcher de s'attirer quelques ennuis de temps en temps. Il a eu une série de malchance. Il a été invité à participer à plusieurs projets qui ont mal tourné et il a fini par devoir de l'argent à des gens ou par perdre tout ce qu'il avait investi.

Elle soupira en secouant la tête.

— Il a trop bon fond, Richard. Il fait confiance aux gens trop facilement. Quentin disait toujours que Richard n'était qu'un parieur qui ne voulait pas travailler, mais il n'a jamais compris que Richard était un rêveur, avec de grandes idées – bien plus grandes que les recherches stupides de Quentin dans le monde fermé d'Oxford.

— Avez-vous parlé à Richard de la mort du professeur Barrow ?

Son expression se ferma soudain.

— Non, dit-elle. Je n'ai pas parlé à Richard récemment. Il voyage beaucoup et je ne sais pas exactement où il se trouve actuellement. Il n'est pas très doué pour garder le contact.

Elle récupéra sa carte de crédit, la glissa dans son portefeuille, puis mit son sac à main sur son épaule.

— Je dois me dépêcher maintenant ou je vais rater le train pour Reading. Il y a un bus qui va d'ici au centre-ville d'Oxford, n'est-ce

pas ?

— Oui, vous pouvez le prendre à l'arrêt devant l'école du village, répondis-je.

Elle hocha la tête et me remercia, puis quitta le salon de thé. J'observai sa silhouette robuste à travers les fenêtres, disparaissant au loin, et je repensai à ce qu'elle m'avait dit. Il y avait certainement peu d'amour entre elle et son défunt frère. Cette amertume et cette colère auraient-elles pu se traduire par quelque chose de plus ? Avec la mort de Barrow, Joan devait hériter d'une grosse somme d'argent, plus qu'assez pour que son précieux partenaire puisse se faire soigner en Amérique. Reading n'était qu'à une trentaine de minutes d'Oxford en train et les trajets étaient fréquents, le dernier s'effectuant bien après minuit.

Et qu'en était-il de son frère, Richard ? Avait-elle dit la vérité en prétendant ne pas avoir eu de ses nouvelles ? Il avait l'air d'avoir besoin d'une belle rentrée d'argent, lui aussi. Était-il possible que le frère et la sœur aient planifié ce meurtre ensemble ?

Je soupirai et commençai ma routine de fin de journée. Il y avait trop de questions sans réponses. Puis je pensai à Seth. Il pourrait m'en apporter certaines. Je m'empressai de fermer, impatiente de retourner à Oxford et de le voir.

*
**

Seth avait une mine affreuse quand il sortit du poste de police. Il n'était pas rasé, ses vêtements étaient débraillés et ses yeux légèrement injectés de sang derrière ses lunettes. Mais je fus surtout touchée par son regard de désespoir hagard.

— Seth !

Cassie et moi allâmes à sa rencontre. Elle me devança, se précipitant vers lui comme si elle allait se jeter à son cou, mais au moment où elle l'atteignit, elle parut hésiter. Soudain mal à l'aise, comme si elle essayait finalement de ne pas le toucher, elle tourna

rapidement la tête pour que ses lèvres effleurent sa joue à la place. Seth rougit et parut très embarrassé. Il remonta ses lunettes sur son nez et se tourna précipitamment vers moi, me gratifiant d'une accolade, tandis que Cassie reculait et tripotait ses cheveux. Je la fixai, surprise, mais elle refusa de croiser mon regard.

— Merci d'être venues. Vous n'avez pas idée à quel point je suis content de vous voir, dit Seth. J'ai fait des cauchemars où j'imaginai que mes parents étaient là et où je me demandais comment j'allais leur expliquer la situation...

Je m'étais moi-même questionnée sur les parents de Seth – je m'étais dit que l'avocat de la famille avait dû les contacter.

— Où *sont* tes parents ?

— En croisière, dit Seth avec un certain soulagement. C'est leur anniversaire de mariage et ils sont censés être absents pendant deux semaines. J'ai demandé à Mr Sexton de ne pas les informer de ce qui s'est passé. Mon père a eu une crise cardiaque il y a quelques mois et les médecins l'ont mis en garde contre toute forme de stress. La dernière chose que je veux, c'est qu'ils s'inquiètent pour moi et qu'ils écourtent leur voyage pour revenir.

Il inspira profondément.

— J'espère toujours que la police trouvera le vrai tueur et abandonnera les charges contre moi avant leur retour.

— Seth, que s'est-il passé vendredi soir ? Comment tu t'es retrouvé mêlé à tout ça ? demanda Cassie.

Il jeta un regard au poste de police derrière lui et courba les épaules.

— Ne parlons pas ici. Je meurs d'envie de rentrer prendre une douche chaude – pour me débarrasser de la sensation que laisse cet endroit.

— Tu as mangé ? lui demandai-je.

— Pas depuis l'heure du déjeuner. Et pour être honnête, je n'ai pas mangé avec beaucoup d'appétit.

— On va te déposer à Gloucester College et on te laissera prendre une douche pendant qu'on ira chercher des plats à emporter, ça te va ?

Seth m'adressa un sourire fatigué.

— Formidable.

Lorsque nous rejoignîmes Seth, il avait retrouvé son apparence habituelle. Il s'était douché et rasé, et avait repris un peu de couleur. Nous nous fîmes passer le curry indien et le riz basmati, puis nous nous assîmes en tailleur autour de la table basse dans sa spacieuse chambre universitaire et nous commençâmes à manger.

Pendant un instant, je fus transportée à l'époque où Seth, Cassie et moi étions tous étudiants ici à Oxford. Nous passions souvent des soirées à partager un curry à emporter tout en discutant des derniers potins du collège ou en nous plaignant d'un essai à rendre sous peu. Bon, d'accord, pas Seth. Il n'était pas du genre à avoir du retard sur un essai – il était bien trop organisé et consciencieux pour ça –, mais Cassie – et ça m'arrivait aussi à l'occasion – passait son trimestre à se lamenter au sujet d'essais à rendre.

Oxford était l'une des rares universités à suivre encore l'ancien système de *tutorials*, ce qui signifiait qu'au lieu d'un enseignement en classe, d'examens et d'évaluations, les étudiants suivaient des sessions privées de deux ou trois personnes dispensées par des *tutors* ou tuteurs qui leur assignaient un essai hebdomadaire. Ils devaient effectuer des recherches approfondies, puis rédiger un résumé bien pensé des idées sur le sujet, en présentant les arguments pour et contre, et en les analysant de manière critique. L'idée était que l'on apprenait mieux quand on ne se contentait pas d'absorber les informations qu'on nous donnait, mais qu'on devait apprendre à penser par soi-même et à se questionner.

C'était un bon moyen de forcer les étudiants à utiliser leur cerveau. Bien sûr, c'était aussi un excellent moyen de les encourager à procrastiner. Lorsque j'étais étudiante, j'avais passé de nombreuses nuits à veiller jusqu'à l'aube, à gribouiller frénétiquement, pour essayer de terminer mon essai à temps avant le *tutorial* du lendemain matin. Pourtant, se plaindre de ses essais à rédiger faisait partie de la vie étudiante à Oxford et, d'une certaine manière, ça me manquait presque.

Puis j'entendis Cassie questionner Seth sur la soirée de vendredi, et

je fus brutalement ramenée au présent. Je n'étais plus une simple étudiante insoucieuse qui n'avait que faire du monde – j'étais assise avec mon ami qui avait été accusé de meurtre.

— Seth, tu dois tout nous dire ! insistait Cassie.

— Oui, dis-je. Pourquoi t'es-tu disputé avec le professeur Barrow à la *High Table* ? Et c'est quoi cette histoire de projet Domus Trust ? Et qu'est-ce que c'est que cette note que j'ai retirée du casier de Barr... Oooh !

Je regardai Seth, surprise. Il m'avait violemment frappée sous la table.

— Quelle note ? dit Cassie. De quoi tu parles ?

Je réalisai soudain que je n'avais jamais parlé du mot à Cassie. D'une manière ou d'une autre, dans toute l'agitation du samedi matin avec l'avocat et les vieilles chouettes et les plans de voyage soudains de ma mère et le dîner avec Devlin... puis Lincoln et les entretiens de la matinée, ça m'était totalement sorti de l'esprit. Ce qui était visiblement une bonne chose puisqu'il était évident que Seth ne voulait pas que Cassie le sache.

— Quelle note ? répéta Cassie en nous regardant tour à tour Seth et moi d'un air suspicieux. Qu'est-ce que vous me cachez ?

— Ce n'était rien, s'empressa de dire Seth. Juste une stupide... euh... blague.

— Si c'était juste une blague, pourquoi tu ne me le dis pas ?

Seth avait l'air déchiré. Finalement, il baissa les yeux en rougissant et dit :

— Je... j'ai fait quelque chose d'un peu stupide.

— *Quoi ?* demanda Cassie d'un ton impérieux.

Seth déglutit.

— Vous savez, après une dispute, vous pensez toujours à toutes les choses que vous auriez aimé dire ? Eh bien, quand je suis rentré dans ma chambre vendredi soir, j'étais encore très énervé. J'ai continué à penser à toutes les choses que je n'avais pas dites à Barrow et j'aurais voulu avoir le dernier mot. Je suppose que j'aurais dû attendre le lendemain matin et laisser les choses se tasser... mais j'étais trop énervé. J'ai donc décidé de lui écrire un mot avec ce que je voulais lui

dire et d'aller le déposer dans son casier. J'avais prévu d'y retourner pour chercher mon téléphone de toute façon, donc c'était faire d'une pierre deux coups.

Il grimaça en réalisant son choix de proverbe.

— Sans mauvais jeu de mots.

— J'ai lu le mot, dis-je.

Seth grimaça à nouveau et dit précipitamment, jetant un coup d'œil à Cassie :

— Tu vois, c'étaient juste des trucs idiots, pas vrai, Gemma ? Rien de grave, vraiment.

En fait, c'était plus proche d'une menace de mort, mais je réalisai soudain que Seth ne voulait pas que Cassie soit au courant du contenu de la note. Je soupçonnais depuis longtemps que Seth avait un faible pour Cassie et il était évident qu'il était gêné qu'elle le voie sous un mauvais jour. Il me lança un regard pressant et je compris le message.

— Euh... ouais, c'était un peu enfantin, vraiment. Je l'ai jeté, dis-je au grand soulagement de Seth.

Pendant, Cassie n'était pas idiote. Elle fronça les sourcils.

— Si c'était si bête et sans importance, pourquoi avoir appelé Gemma au beau milieu de la nuit pour qu'elle aille chercher ce mot ?

— Je... je ne voulais pas que la police le trouve et en tire des conclusions hâtives, dit Seth. Tu sais comment ils peuvent être. Bref, oublie la note – ce n'est pas important.

Cassie n'avait pas l'air convaincue, mais Seth s'empressa de poursuivre avant qu'elle ne puisse dire autre chose :

— Je ne sais même pas par où commencer pour vous raconter ce qui s'est passé. Tout semble tellement surréaliste. J'avais l'impression d'être là à regarder tout ce qui m'arrivait de loin, vous voyez ? Je veux dire, on ne s'attend pas à être un jour arrêté pour meurtre !

— Que s'est-il passé entre Barrow et toi ? demandai-je. Pourquoi la police pense-t-elle que tu as un mobile ?

Seth crispa la mâchoire.

— Barrow et moi n'étions pas d'accord sur le projet de logement Domus Trust. Cet homme était un crétin ! Il n'avait aucune pitié pour les sans-abri et était vraiment opposé à ce que le collège fasse don du

terrain au Domus Trust pour construire des logements abordables. C'était l'un de ces misogynes pompeux et élitistes qui pensent qu'Oxford devrait rester un club d'hommes exclusif où les femmes ne sont pas admises et où seuls les fils de certaines familles peuvent être acceptés ! Bon sang, dans quel siècle croyait-il vivre ?

Il secoua la tête avec dégoût.

— Il m'a quand même dit que s'engager en faveur d'associations caritatives était une perte de temps ! Vous imaginez ? Que c'était juste un gaspillage d'argent et de ressources et que cela poussait les gens à mendier ou à dépendre des aides sociales...

— C'est pour ça que vous vous disputiez à la *High Table* ?

Seth poussa un soupir irrité et acquiesça.

— J'ai été invité à dîner à Wadsworth par Ron Bertram – c'est le responsable des inscriptions là-bas ; on joue au squash ensemble et on va souvent dans le collège de l'autre où on dîne ensuite – et je me suis retrouvé assis en face de Barrow à la *High Table*. Il était vraiment odieux et je ne pouvais plus me taire. On s'est disputés et je crois que ça a fait effet boule de neige. Il n'était pas prêt à faire machine arrière, et moi non plus.

Il nous adressa un regard penaud.

— Je suppose qu'on avait tous les deux un peu trop bu... J'ai probablement dit des choses que je n'aurais pas dû. Mais Barrow était un tel crétin ! Je veux dire, il a quand même dit que les sans-abri étaient tous des drogués paresseux et des criminels, qui méritaient d'être à la rue ! Ça m'a rendu furieux. Je lui ai jeté mon verre de vin au visage, juste pour effacer son sourire narquois, et je suppose que j'ai dû tendre la main vers lui sans réfléchir...

— Devlin m'a expliqué que l'intendant vous a séparés, dis-je.

— Oui. Mais je l'ai revu dans la SCR après le dîner, et on a remis ça. J'ai essayé de rester civilisé cette fois – avoir un débat académique sur le sujet –, mais c'était comme essayer de raisonner avec un cochon ! En fait, traiter Barrow de cochon serait une insulte aux porcs ! On s'est retrouvés devant la SCR, à se crier dessus, et puis ce concierge en chef – Clyde Peters – est arrivé et nous a séparés.

— Quelle heure était-il ?

Seth haussa les épaules.

— Je ne sais pas... vers 23 h 40 ? Peut-être minuit moins le quart ?

— Et tu es retourné à Gloucester après ça ?

— Oui... Je suis retourné dans ma chambre, mais j'étais encore énervé... et puis j'ai réalisé que je n'avais pas mon téléphone portable. Je me suis dit que j'avais dû le laisser tomber quand Barrow et moi avons eu cette dernière dispute devant la SCR, alors j'y suis retourné... Bien sûr, je venais à peine d'entrer dans le cloître que suis tombé sur le corps de Barrow.

Il passa une main sur son visage à ce souvenir.

— Il était encore vivant ? demanda Cassie, les yeux ronds.

Seth fit une grimace.

— Non. Mais il était encore chaud. Et je n'avais pas réalisé qu'il était mort. Je ne voyais presque rien – ces vieilles lampes du cloître éclairent mal – et je ne me suis même pas rendu compte que c'était Barrow. Je pensais que c'était quelqu'un qui s'était évanoui ou quelque chose comme ça ; je veux dire, on ne s'attend pas à tomber sur un cadavre ! J'ai tâtonné, puis j'ai senti le manche d'un couteau et je l'ai sorti sans réfléchir... et l'instant d'après, j'avais une lumière en pleine face et le concierge, Peters, me regardait fixement comme s'il avait vu un fantôme. J'ai baissé les yeux et j'ai vu tout ce sang sur moi et Barrow étendu sur le sol... et puis Peters m'a dit quelque chose, mais je n'arrivais pas à réfléchir... je fixais la dague et le sang sur mes mains... et puis... et puis j'ai commencé à crier sur Peters, lui disant d'appeler une ambulance...

Seth respirait en tremblant.

— Je suppose que je n'arrivais pas à croire que Barrow soit mort.

Il s'adossa au canapé, l'air épuisé par son récit.

— Ce n'est que plus tard – quand la police est arrivée et a commencé à me poser des questions, puis a dit qu'elle m'emmenait au poste – que j'ai réalisé à quoi ça pouvait ressembler, et que j'étais arrêté pour meurtre...

CHAPITRE 10

Je réfléchis à ce que Seth nous avait raconté jusqu'à présent. Il avait dit quelque chose qui m'avait semblé étrange, mais je n'avais pas réussi à mettre le doigt dessus, et l'impression était partie, comme de la fumée se dispersant dans l'air.

— Et l'arme du crime ? demanda Cassie. Gemma m'a dit qu'elle appartenait à une femme de Wadsworth.

— Oui, le docteur Gaber – Leila. Elle est professeure associée au département d'ethnoarchéologie et c'était une collègue de Barrow. En fait, une ennemie de Barrow serait une meilleure description.

Je haussai les sourcils.

— Une ennemie ?

Seth laissa échapper un petit rire.

— Eh bien, c'est peut-être un mot trop fort, mais elle lui en veut depuis qu'elle est arrivée à Oxford. Elle a essayé de le faire démissionner de la tête du département d'ethnoarchéologie.

— Pour prendre sa place ? demandai-je.

— Eh bien, elle ne l'a jamais explicitement mentionné... mais maintenant que tu le dis, je ne serais pas surpris, répondit Seth. Elle serait tellement mieux que lui. C'est une vraie pile électrique et je pense que c'est exactement ce dont le département a besoin. Histoire de rendre les choses plus vivantes, de se projeter... Pas comme Barrow, qui est l'un de ces types attachés à ses privilèges, qui veulent la gloire d'être à la tête de quelque chose sans vraiment se bouger pour faire quoi que ce soit, dit Seth avec dégoût.

— Alors Leila Gaber essayait de discréditer Barrow ? demandai-je.

— Eh bien, je ne sais pas si elle avait monté une campagne publique contre lui ou quoi que ce soit ; je pense que c'était plutôt qu'elle rassemblait des preuves pour monter un dossier. C'est comme ça que j'ai appris à la connaître, en fait – elle a demandé à me parler

parce que j'avais eu affaire à Barrow. Je pense qu'elle avait l'intention de porter l'affaire devant les autorités de l'université pour leur montrer que Barrow était inapte au poste.

— Et elle avait réussi à monter un dossier contre lui ?

Seth haussa les épaules.

— Eh bien, si tout ce qu'elle avait à prouver était que Barrow était un abruti fini, il n'y aurait eu aucun problème. Beaucoup de gens auraient été ravis de la soutenir. Mais je pense qu'elle voulait quelque chose de plus concret.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Il y avait beaucoup de rumeurs selon lesquelles Barrow était alcoolique.

Cassie gloussa.

— On pourrait probablement dire ça de beaucoup d'universitaires, vu tout ce qu'ils boivent !

Seth rit à son tour.

— Oui, je sais. Mais je ne parle pas d'un verre de sherry avant le dîner ou d'un porto dans la SCR après ça – je pense que dans le cas de Barrow, c'était devenu hors de contrôle. Mon ami, Ron, m'a raconté que Barrow s'était déjà présenté ivre à des *tutorials* et s'était même retrouvé mêlé à des bagarres d'ivrognes dans quelques pubs de la ville.

Cassie émit un bruit désapprobateur.

— Donc, si Leila Gaber pouvait prouver que le problème d'alcool de Barrow empiétait sur son travail et son jugement, elle aurait pu le forcer à démissionner de son poste de chef de département.

— Une femme ambitieuse, je suppose, dis-je.

Seth éclata de rire.

— Tu n'as pas idée. En fait, je suis content de ne pas être dans son département, je ne voudrais pas me retrouver dans ses mauvais papiers.

— Eh bien, maintenant que Barrow est mort, elle n'aura plus à se soucier de rassembler un dossier contre lui, n'est-ce pas ? fit Cassie. Comment la police peut-elle l'écarter des suspects ? Après tout, l'arme du crime lui *appartenait* !

— Devlin a dit qu'il l'avait interrogée à ce sujet et elle a prétendu que tu avais emprunté le coupe-papier... ?

Je lançai un regard interrogateur à Seth.

— Oui, je le lui ai emprunté. Je donnais un *tutorial* sur la géométrie moléculaire en forme de T vendredi et j'ai vu par hasard le coupe-papier en forme de poignard sur son bureau et j'ai pensé – avec sa forme particulière – que c'était le moyen idéal d'illustrer la géométrie en forme de T et sa relation avec la géométrie moléculaire bipyramidale trigonale pour les molécules AX_5 à trois ligands équatoriaux et deux axiaux. Et figure-toi que les chercheurs estiment que l'anion trifluoroacétate est peut-être le premier exemple d'une molécule AX_3E_3 , ce qui est vraiment excitant puisque...

— Seth... ! l'interrompis-je.

Il se tut et m'adressa un sourire penaud.

— Désolé. Je me suis laissé emporter... Oui, à propos de la dague... J'ai terminé le *tutorial* et je l'ai remise dans le casier de Leila, comme nous l'avions convenu, et c'est la dernière fois que je l'ai vue.

— Si elle était dans son casier, n'importe qui aurait pu la prendre, fit remarquer Cassie.

— C'est ce que j'ai dit à Devlin, soulignai-je. Leila pourrait tout aussi bien l'avoir récupérée et elle aurait simplement menti en disant qu'elle ne l'avait pas fait.

— Est-ce qu'elle a un alibi pour l'heure du meurtre ? demanda Seth. J'ai essayé de me renseigner auprès de la police, mais ils n'ont rien voulu me dire.

— Elle était censée être à la bibliothèque du collège, dis-je. Près du cloître... Je sais que l'entrée principale de la bibliothèque donne sur le jardin clos – est-ce qu'il y aurait une porte de l'autre côté de la bibliothèque, qui donnerait sur le cloître ?

Seth fronça les sourcils.

— Il se trouve que oui, il y en a une. Ce n'est pas une porte publique, mais une sorte d'entrée de service à l'arrière, qui mène de la salle de stockage de la bibliothèque au cloître. Ron m'en a parlé une fois. Elle est plutôt destinée aux bibliothécaires qui veulent apporter ou sortir quelque chose de la salle de stockage et ne veulent pas avoir

à le trimballer par l'avant de la bibliothèque.

— Apparemment, Leila a obtenu une dispense spéciale et un jeu de clés de la bibliothèque, pour pouvoir y travailler après l'heure de fermeture officielle. Peut-être que les bibliothécaires lui ont fait visiter et lui ont montré la porte de derrière.

Cassie se redressa soudain.

— Peut-être qu'elle t'a piégé, Seth ! Elle savait que Barrow et toi étiez à couteaux tirés – peut-être qu'elle cherchait un moyen de se débarrasser de lui et qu'elle a vu une opportunité se présenter à elle quand tu as demandé à emprunter la dague –, elle savait que l'arme du crime pourrait être liée à toi.

— Je suppose... dit Seth, l'air un peu mal à l'aise.

Je compris qu'il n'était pas prêt à considérer Leila comme une suspecte sérieuse. Il l'appréciait. Pas romantiquement, mais en tant que personne et amie. Je fus soudain curieuse de rencontrer cette femme qui possédait tellement de charme que les autres étaient prêts à fermer les yeux sur sa possible impitoyabilité.

— Peut-être que ce n'est pas quelqu'un du collège, suggéra Seth. Le concierge en chef n'arrête pas de parler de la sécurité du collège et des types suspects qui rôdent. C'est une vraie commère, mais il pourrait bien avoir raison. Et Kent College a été cambriolé la semaine dernière, pas vrai ? J'ai entendu dire qu'on avait volé des choses dans l'une des chambres étudiantes. Peut-être que c'était une tentative de vol ou une agression qui a mal tourné.

— Le cloître d'un collège d'Oxford est un drôle d'endroit pour se tapir et attendre quelqu'un, dis-je sèchement. Il n'y a pas vraiment beaucoup de passage. À part les étudiants qui se rendent à la chapelle du collège. Mais Devlin m'a dit que les images de la vidéosurveillance devant le collège avaient détecté un homme étrange rôdant dans la rue en face de la porte d'entrée.

— Ils ne m'ont pas dit ça ! dit Seth en se redressant. Est-ce qu'ils l'ont identifié ?

— Ils pensent que ça pourrait être un SDF.

Je décrisis la silhouette filmée par la caméra.

— *Hmm...* grand... cheveux roux... ça ressemble à Jim... dit Seth.

— Jim ? demandai-je, étonnée.

— Oui, il vit dans la rue. En fait, je l'ai rencontré par l'intermédiaire du Domus Trust ; il agit comme une sorte de... eh bien, de « consultant », je suppose, auprès des architectes et des concepteurs. Il fait aussi la liaison entre l'organisation caritative et la communauté des sans-abri de la ville – en sollicitant l'opinion des SDF sur le projet. Il n'est arrivé à Oxford que récemment et l'association caritative est ravie de l'avoir parce qu'il sait lire et écrire, et qu'il est plus instruit que beaucoup d'autres sans-abri ; il a probablement eu un emploi de bureau à un moment donné, le pauvre, et l'a perdu.

— Donc si ce projet de logement était approuvé, Jim aurait la chance d'avoir un toit sur la tête ? demandai-je.

Seth acquiesça.

— Il serait prioritaire, surtout vu son implication dans le projet.

Ce ne serait pas rien pour quelqu'un comme lui – avoir une chance de sortir enfin de la rue. Et Barrow comptait bloquer le projet... Je regardai Seth.

— Jim a des antécédents de comportements violents ? Des arrestations ?

Seth haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop. Ce n'est pas le genre de chose qui se demande facilement, pas vrai ? Je dois admettre que Jim ne fait pas beaucoup d'efforts pour être agréable et je l'ai vu devenir assez revêche, surtout avec les représentants de l'autorité. Il a du caractère. Mais c'est assez compréhensible. Beaucoup de sans-abri ont vécu des choses terribles – violences domestiques, maladies mentales, tragédies terribles... Je connais une fille qui était utilisée par son beau-père comme prostituée pour ses amis et un jeune homme qui a perdu tout ce qu'il possédait dans un incendie. Jim a perdu sa famille dans un accident, je crois, et ensuite son emploi, comme un autre SDF de Carfax qui a porté le chapeau pour son patron pour fraude et a perdu son emploi et sa cote de crédit aussi... C'est terrible ce que certains de ces sans-abri ont subi. Ce n'est pas surprenant qu'ils finissent par entrer dans une spirale infernale. Et puis, avec tous les inconvénients et les frustrations qu'ils doivent affronter maintenant, en vivant à la

dure dans la rue, ce n'est pas surprenant qu'ils éprouvent du ressentiment !

— Tout de même, tu dois admettre que ça donne à Jim un vrai mobile, dis-je doucement.

— Oh oui, sautons tous sur le sans-abri ! Pourquoi pas ? cracha Seth. Parce que ce sont toujours des criminels de toute façon, non ? Parce que tous les sans-abri sont juste des ivrognes, des drogués et des losers !

Cassie me jeta un regard effarouché. Je levai les mains en l'air en signe d'apaisement.

— Je disais ça comme ça, Seth. Il faut envisager tous les suspects possibles dans une situation comme celle-ci...

Seth se passa une main sur le visage.

— Désolé... désolé, Gemma. Ça me met tellement en colère... Si tu avais parlé avec ces personnes comme moi et si tu avais entendu leurs histoires... Beaucoup n'ont pas eu de chance et ont été jetées dans le caniveau et maintenant elles font de leur mieux pour s'en sortir – mais elles ont du mal à cause du système et des préjugés des autres... C'est incroyablement injuste ! Et maintenant, avec tout ça, je vois bien la police s'intéresser au premier sans-abri venu du quartier.

— Eh bien, pour l'instant, ils s'intéressent à *toi*, dis-je sèchement. Et j'essaie juste de découvrir qui est le vrai meurtrier pour qu'on te laisse tranquille.

Seth parut honteux.

— Je sais. Désolé. Je ne voulais pas m'emporter. C'est juste que... les dernières quarante-huit heures ont été assez éprouvantes et ça commence à faire beaucoup.

— On va te laisser te reposer maintenant, dit Cassie en se levant. Allez, Gemma.

Je donnai une tape sur l'épaule de Seth, puis me retournai et suivis Cassie hors de la pièce. Nous nous dirigeâmes lentement vers l'entrée du collège, dégageant de petits nuages de buée dans l'air froid de la nuit.

— Je n'ai jamais vu Seth comme ça avant, et toi ? dit Cassie, rompant le silence.

Je me tournai vers elle.

— Comment ça ?

— Eh bien, il est habituellement si doux, si gentil et si patient, dit Cassie. Je ne l'ai jamais vu être aussi passionné ni même... *agressif* au sujet de quelque chose. Je veux dire, je pensais que son obsession pour la musique de chambre était terrible, mais là, c'est tout autre chose... Tu te souviens, poursuivit-elle, de cette fois au collège où il a trouvé une bande d'étudiants en train de taquiner l'un des première année qui bégayait ? Ils étaient assez cruels et se moquaient du pauvre nouveau. Seth a vraiment perdu la tête. Il a frappé l'un des étudiants. Ils ont dû appeler les concierges pour qu'ils viennent le calmer. Il ne supporte pas de voir des gens abuser des faibles et des défavorisés.

Elle me regarda.

— Et là, c'est la même chose. C'est comme si cette œuvre de charité défendait ses valeurs et qu'il le prenait personnellement.

Je marchais en silence, perdue dans mes pensées. Cassie avait raison. Cela m'avait dérangée, moi aussi. J'avais toujours pensé connaître Seth, mais ce soir-là, j'avais découvert une autre facette de sa personnalité. Je repensai à ce dîner avec Devlin et à la façon dont j'avais insisté sur le fait que je connaissais Seth et ce dont il était capable. Je sentis un certain malaise m'envahir. M'étais-je trompée ?

CHAPITRE 11

D'habitude, le lundi, je faisais la grasse matinée en pyjama – c'était le seul jour de fermeture du salon de thé –, mais ce lundi-là, je me levai et m'habillai tôt, car j'avais proposé de déposer ma mère et Helen Green à la gare routière pour le début de leur grande aventure. J'attendais patiemment dans le hall pendant que ma mère s'affairait avec ses bagages et me donnait des instructions de dernière minute.

— Et n'oublie pas d'arroser les pots d'herbes aromatiques sur la fenêtre de la cuisine... et le palmier dans le couloir a besoin d'un peu d'eau aussi... et n'oublie pas de sortir les poubelles mercredi... oh, et si ton père appelle, dis-lui que j'ai trouvé ses lunettes de lecture près du lavabo de la salle de bains – il est terriblement distrait –, il a dû oublier de les emporter...

Un cliquetis dans le salon nous fit nous retourner.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Oh, ce doit être encore cette petite chatte espiègle ! dit ma mère, exaspérée. Elle a développé une sorte de fixation pour l'une des bouches d'aération au sol dans le salon. Elle refuse de la laisser tranquille.

Je jetai un coup d'œil dans le salon. Dans le coin le plus éloigné, Muesli était recroquevillée sur la bouche d'aération au sol, qui était recouverte d'une grille en fonte victorienne. Sa tête était penchée sur le côté et elle se battait contre la grille, qui émettait un bruit à chaque fois qu'elle bougeait dans son cadre.

— Je me demande si elle sent quelque chose dans le vide sanitaire sous la maison et si elle veut descendre pour enquêter, dit ma mère en regardant par-dessus mon épaule.

Je m'approchai de la petite chatte et j'agitai la main.

— Laisse ça tranquille, Muesli... *Ouste !*

— *Miaouuu !* dit Muesli, l'air indignée.

Elle m'adressa un regard noir, puis se retourna et partit.

Je tapotai la grille du bout de mon orteil. Elle bougea légèrement dans son cadre. Elle était probablement un peu lâche, mais à part ça, tout semblait normal. Je demanderais à mon père d'y jeter un coup d'œil à son retour d'Afrique du Sud.

— Oh mon Dieu, c'est déjà l'heure ? s'exclama ma mère en regardant l'horloge dans le couloir. Je vais manquer le car de 10 heures, Gemma !

Nous nous entassâmes dans la voiture et, après avoir fait une pause juste le temps de récupérer Helen, je les conduisis jusqu'à Gloucester Green, où se trouvait la gare routière centrale d'Oxford. Il s'avéra impossible de stationner dans le coin et je dus me garer assez loin, puis aider ma mère et son amie avec leurs sacs. J'étais heureuse qu'elles aient renoncé à l'option sacs à dos, même si je n'étais pas convaincue par leur choix de bagage. Ils criaient haut et fort « touriste occidental riche et naïf ». En fait, la valise d'Helen ressemblait à un cousin de R2-D2, avec ses roulettes pivotantes à 180 degrés, son boîtier en polycarbonate résistant aux chocs et son cadre en aluminium.

— Oh, j'ai tellement peur d'avoir oublié quelque chose... J'ai mon billet et mon passeport, n'est-ce pas ? s'inquiéta Helen alors que nous nous tenions à côté du car express pour l'aéroport, attendant que les bagages soient chargés dans le ventre du véhicule.

Elle entreprit de fouiller dans son sac à main pour la vingtième fois.

— J'ai mon passeport ici, mais... où est le billet ? s'exclama-t-elle.

— Voyons, je te l'ai dit, tu te souviens ? On utilise des *billets électroniques* maintenant, dit ma mère d'un ton hautain. Tout est dans leurs ordinateurs. Il nous suffit de leur donner notre passeport et ils le scannent et trouvent le billet rattaché.

Je réprimai un sourire amusé. Pour quelqu'un qui n'avait fait son entrée dans le monde d'Internet que quatre mois plus tôt, ma mère se comportait comme une autorité en la matière.

— Eh bien, j'aimerais quand même qu'il y ait une sorte de billet, grommela Helen. J'ai l'impression d'être nue en voyageant comme ça.

— N'oublie pas de m'envoyer un SMS ou un e-mail quand vous

serez à Jakarta, dis-je à ma mère. Juste pour que je sache que vous êtes arrivées et que tout va bien.

— Oh, arrête de faire des histoires, chérie... Je suis sûre que tout ira bien, me dit ma mère en feuilletant une brochure sur *Les Trésors de Jakarta*. Oh, Helen, écoute ça ! Il y a un marché à Jakarta où l'on peut voir et toucher des *anguilles* vivantes !

— Mère, tu m'as entendue ? N'oublie pas ! Je vais m'inquiéter sinon... et n'oublie pas qu'il faut marchander en Asie. Ne te contente pas de payer le prix demandé – assure-toi de négocier. Ils s'attendent à ce que les Occidentaux soient des proies faciles et ils essaieront probablement de vous arnaquer, surtout dans les zones touristiques.

— Oui, oui, ma chérie, dit ma mère distraitement. Tout ira bien. Oh, ils sont en train de monter à bord ! Allez, Helen ! Krakatoa, nous voilà !

Elle me donna un baiser précipité sur la joue, puis rejoignit la file de personnes qui se pressaient sur les marches de la navette. Je restai les regarder jusqu'à ce que le car quitte la gare routière. C'était un peu étrange, comme une sorte d'inversion des rôles, de me tenir là, à regarder ma mère partir en voyage et à m'inquiéter pour elle. Je finis par tourner les talons, puis j'eus un instant d'hésitation. J'avais réglé le stationnement pour un moment encore, et mon estomac gargouillait. Je n'avais pas encore pris mon petit-déjeuner. Plutôt que de rentrer chez moi retrouver un ennuyeux bol de céréales, je décidai de me faire plaisir et de m'offrir un petit-déjeuner en ville.

De plus, après des jours de grisaille et de brouillard épais, la météo hivernale semblait avoir décidé de faire une pause bienvenue ce jour-là. Le ciel était d'un bleu aqueux et il y avait même un rayon de soleil derrière les nuages. C'était une lumière pâle et faible, mais il y avait quand même du soleil. Je me souris à moi-même, me sentant de meilleure humeur, et je décidai qu'une petite marche à l'air frais était exactement ce dont j'avais besoin.

Je déambulai de la zone du dépôt de bus jusqu'à la place principale de Gloucester Green. Malgré son nom, l'endroit ne ressemblait en rien à l'espace vert typique d'un village, avec son carré d'herbe et sa mare aux canards. On aurait plutôt dit une *piazza* italienne, avec une rangée

de grands et élégants immeubles d'habitation en briques rouges donnant sur deux côtés de la place, et des cafés et boutiques au rez-de-chaussée. L'autre côté de la place donnait sur George Street, qui était un peu la version d'Oxford du West End, avec ses cinémas, ses théâtres et ses restaurants.

Je contournai les restaurants de George Street en me dirigeant vers la jonction avec Cornmarket, la principale artère piétonne du centre-ville. Il y avait un McDonald's sur Cornmarket – je le fréquentais régulièrement pendant mes études – et je m'apprêtais à céder au plaisir coupable d'un Egg McMuffin. Je souris ironiquement en imaginant le visage d'Abby Finch – elle aurait probablement fait une crise d'apoplexie, comme on disait autrefois, si elle avait su que j'allais faire un repas riche en gluten, farine blanche, fructose et cholestérol.

Alors que je m'apprêtais à passer sous les arches dorées du *M* de l'enseigne, je croisai un homme grand et mince vêtu d'un vieil anorak et d'un pantalon de jogging délavé, avec une lanière autour du cou. Il tenait un tas de ce qui ressemblait à des magazines fins, et pas sur papier glacé, et je réalisai que c'était un vendeur de *Big Issue*. C'était devenu un spectacle courant dans les villes du Royaume-Uni : la vente de ce journal de la rue offrait aux sans-abri un moyen de gagner un revenu légitime et plus de chances de réintégrer la société.

Je lui souris et je m'apprêtais à chercher de la monnaie quand je vis que, comme beaucoup de sans-abri à Oxford, il était accompagné d'un chien : un petit Staffordshire Bull Terrier trapu, la gueule grande ouverte dans un sourire typique de « Staffie », et la queue remuant sauvagement. Il bondit quand je m'approchai d'eux et fourra sa truffe au niveau de mon entrejambe.

— *Waouh !* Désolé ! Ruby peut être un peu *enthousiaste*, dit son propriétaire avec un sourire.

Je lui rendis son sourire en grattant les oreilles du chien.

— Ne vous en faites pas. J'adore les chiens. Elle est magnifique ! Quel âge a-t-elle ?

— Presque 6 ans, je pense, répondit-il. Mais on ne le devinerait jamais à la façon dont elle se comporte. On dirait encore un chiot.

Je m'accroupis pour frotter le ventre de Ruby. Elle roula sur le dos,

fermant les yeux tandis qu'une de ses pattes arrière se contractait et que je caressais son ventre exposé. Je ris en voyant son expression de bonheur total.

— Elle a l'air d'être en forme, dis-je.

Il se redressa fièrement.

— Je la fais toujours passer en premier, c'est vrai. Je m'assure que Ruby est nourrie et qu'elle a un endroit chaud pour dormir. Et il y a des associations caritatives qui fournissent des soins vétérinaires gratuits aux chiens qui vivent dans la rue avec nous.

— Elle semble vraiment heureuse, dis-je en me redressant et en lui grattant à nouveau les oreilles.

J'eus une pensée pour tous les chiens appartenant à des familles aisées qui se languissaient, seuls et négligés, dans les maisons et les jardins toute la journée. Ce chien ne connaîtrait peut-être jamais le luxe d'un lit en fausse fourrure ou d'une alimentation biologique, mais il bénéficiait d'un amour et d'une compagnie constants, et je me demandai s'il n'était pas plus heureux que beaucoup d'animaux « choyés ».

— Je m'appelle Owen, dit l'homme en lui tendant la main avec un sourire. Puis-je vous proposer un exemplaire du dernier *Big Issue* ?

— Oh oui, bien sûr... j'allais vous en acheter un, en fait. J'ai été distraite par Ruby.

Je gloussai en lui tendant la monnaie. Je feuilletai le magazine, puis dis avec désinvolture :

— Je vois que le meurtre de Wadsworth College n'a pas été mentionné dans ce numéro.

Son visage s'assombrit.

— Sale affaire, ça, dit-il sinistrement. Les flics sont venus hier. Ils ont interrogé un tas de gens à la rue...

— Pourquoi ? C'est arrivé dans un collège, n'est-ce pas ? dis-je. Pourquoi la police penserait-elle que vous savez quelque chose à ce sujet ? Ils ne vont sûrement pas immédiatement supposer que les sans-abri sont impliqués ? dis-je avec une indignation exagérée.

Mon stratagème fonctionna. Je vis que je m'étais attiré sa sympathie. Et que j'avais réussi à délier sa langue.

— C'est toujours facile de blâmer les sans-abri, dit Owen en faisant la grimace. Mais pour être juste, dans le cas présent, il semble qu'ils aient une bonne raison de le faire. Un type filmé par la caméra à l'extérieur du collège – il ressemblait à un SDF –, alors ils nous ont montré une image et nous ont demandé si on le connaissait.

— Et c'est le cas ? demandai-je en essayant de dissimuler mon vif intérêt.

Il haussa à nouveau les épaules.

— Ça pourrait être le cas. C'est difficile à dire, c'était une image granuleuse. Mais je trouve qu'il ressemblait à Jim. Les mêmes cheveux roux et un très grand type.

— Vous pensez qu'il pourrait être impliqué ? Je veux dire, vous le connaissez bien ? A-t-il l'air du type qui pourrait... *hum...* vous savez, blesser quelqu'un ?

— Qui sait ? On ne peut jamais savoir, n'est-ce pas ? J'ai appris il y a longtemps à arrêter de questionner les gens sur leur passé. Certains d'entre nous ont eu la vie dure.

— Oui, j'imagine, dis-je avec une réelle compassion.

Je repensai aux paroles de Seth la nuit précédente.

— Je suppose qu'il est compréhensible qu'un SDF puisse réagir violemment...

— Je n'ai pas dit ça, dit Owen rapidement. La violence n'est jamais justifiable. Prenez Ruby ici, elle a été battue par son ancien propriétaire parce qu'il était furieux qu'elle ait mâchouillé ses chaussures. Rien ne justifie ça ! Peu importe combien vous êtes en colère.

J'observai cet homme mince et chauve, avec ses vêtements en lambeaux et son menton barbu, et qui pourtant avait plus d'intégrité et de dignité naturelle qu'un membre de la Chambre des Lords. Je sentis quelque chose se serrer au fond de ma gorge.

— Vous avez raison, dis-je en me penchant pour gratouiller à nouveau Ruby entre les oreilles. Mais malheureusement, je ne pense pas que beaucoup de gens partagent votre point de vue.

— Eh bien, tant pis pour eux, dit-il en souriant.

Je lui souris en retour.

— Au fait, connaissez-vous le Domus Trust ?

Son visage s'illumina.

— Oh, oui. C'est une formidable œuvre de charité. Elle est nouvelle, mais elle fait beaucoup pour nous. Ils ont ce projet de construire des logements abordables, pour que les sans-abri aient une chance de sortir de la rue. En fait, ce type, Jim, bossait avec eux, c'est comme ça que j'ai été amené à lui parler. Il est venu du nord il y a quelques semaines et je l'ai vu dans le coin, mais il n'est pas très amical, alors on n'a pas beaucoup parlé. Puis il est venu me demander si je voulais postuler pour un logement s'ils approuvaient le projet.

Je regardai Owen, surprise.

— Mais... tout le monde ne veut pas avoir une place ? Pourquoi demander ?

— Eh bien... Tout le monde ne veut pas sortir de la rue, vous savez. Certains d'entre nous sont habitués à la liberté de vivre à la dure.

Il baissa les yeux et tapota la tête de Ruby.

— Et il y a ceux d'entre nous qui ont des animaux de compagnie. Je veux dire, est-ce qu'ils laisseraient Ruby habiter avec moi ? Je n'irai nulle part sans elle. Je préfère dormir dans la rue plutôt qu'on me l'enlève et qu'on la mette dans un refuge.

— J'espère que ça pourra s'arranger, dis-je sincèrement. Écoutez, j'allais justement au McDonald's. Je peux vous prendre quelque chose ? Un hamburger et un café bien chaud ? Et je vais prendre quelque chose pour Ruby aussi.

Son visage se fendit d'un large sourire.

— C'est très gentil de votre part, miss. Une boisson chaude ne serait pas de refus par ce temps...

Il frotta ses mains gercées l'une contre l'autre.

— J'ai un faible pour le café. Et un hamburger serait vraiment formidable.

— Très bien, je reviens tout de suite.

J'avais raté de peu le menu petit-déjeuner, mais cela ne me dérangeait pas, car cela me permettait de prendre un repas plus copieux pour Owen. Je lui commandai un menu Big Mac avec tous les accompagnements, ainsi qu'un muffin au chocolat, une tarte aux

pommes et un café bien chaud. Et des nuggets au poulet pour Ruby. L'odeur des frites fines et croustillantes me mit l'eau à la bouche et je dus résister à l'envie d'en piquer quelques-unes en sortant.

— Ça alors ! Un vrai régal ! dit Owen en prenant le sac en papier que je lui tendais.

Ruby leva la tête avec espoir, agitant la truffe. Owen glissa la main dans le sac et en sortit un nugget de poulet, le tenant au-dessus du museau du chien.

— Regarde ça, ma Ruby ! Ça te tente des nuggets de poulet, hein ? Maintenant, montre tes manières à la gentille dame. *Assis*.

La chienne laissa tomber ses fesses sur le sol, se tortillant sur place, peinant à se contenir. Owen rit et lui donna le nugget. Il disparut en moins d'une seconde et la chienne se lécha les babines en levant la tête pour en redemander.

Je ris à mon tour.

— J'aurais peut-être dû lui en prendre deux boîtes. En tout cas, j'espère que vous vous régalez.

Je me penchai pour donner une dernière tape à Ruby, puis, alors que je me retournais pour partir, une idée me vint.

— Au fait, vous ne sauriez pas par hasard où je pourrais trouver Jim ?

J'espérais que ma question ne lui semblerait pas trop suspecte, mais heureusement Owen était occupé à manger son hamburger, trop distrait pour s'étonner de mes interrogations.

— Il aime le coin près du canal, dit-il la bouche pleine. Près de Jericho, je crois. Vous pourriez bien le trouver là-bas.

Il marqua un temps d'arrêt, puis me regarda.

— Mais je ferais attention, si j'étais vous. Jim n'aime pas trop les étrangers.

CHAPITRE 12

Le canal d'Oxford partait de Hythe Bridge Street, qui se trouvait au bas de George Street, près de Gloucester Green. Cela m'arrangeait, car ma montre m'indiquait que mon temps de stationnement était bientôt écoulé. Je pourrais passer à la station de bus, mettre de l'argent dans le parcmètre, et me diriger ensuite vers le canal.

Cela n'aurait dû représenter qu'un détour de cinq minutes, mais alors que je traversais la vaste *piazza*, j'entendis soudain un bruit épouvantable. Je réalisai que c'était quelqu'un qui chantait. Ou plutôt qui braillait. Je regardai autour de moi avec un mélange d'incrédulité et d'agacement, essayant d'identifier la source de ce terrible vacarme. Gloucester Green était populaire auprès des sans-abri et des musiciens de rue, et on pouvait généralement en trouver quelques-uns blottis contre les bâtiments de part et d'autre de la place, mais les musiciens de rue du coin étaient généralement assez bons. Cette chanteuse quant à elle avait une voix si atroce qu'on avait presque envie de la payer pour qu'elle se taise.

Je scannai les environs et me figeai en apercevant quatre petites silhouettes se balancer à côté du cinéma. Elles étaient vêtues d'une sorte de tenue hippie farfelue – avec des foulards façon *tie and dye* et de longues jupes à franges, qui s'accordaient mal avec les cardigans en laine M & S qu'elles avaient gardés pour se réchauffer –, mais je les aurais reconnues entre mille. Les vieilles chouettes.

Je m'avançai vers elles.

— Mabel ! Glenda ! Florence ! Ethel ! Mais que faites-vous là ?

Glenda, qui chantait – ou plutôt qui *essayait de* chanter – s'arrêta suffisamment longtemps pour m'adresser un grand sourire, puis reprit. Je grimaçai quand elle atteignit une note particulièrement stridente. À côté d'elle, Ethel et Florence secouaient des tambourins avec beaucoup d'enthousiasme, mais aucun rythme, tandis que Mabel sautillait d'un

pied sur l'autre dans une parodie grotesque de claquettes et poussait un chapeau sous le nez d'un malheureux passant, qui eut un mouvement de recul, fourra une pièce de monnaie dans le chapeau et prit ses jambes à son cou.

Mabel se retourna et poussa le chapeau vers moi.

— Une petite pièce, s'il te plaît.

Je laissai échapper un rire incrédule.

— Quoi ? Vous plaisantez ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Mabel décrivit péniblement une pirouette, puis avança le chapeau dans ma direction à nouveau.

— Donne-nous une livre et nous te le dirons.

Je grimaçai.

— Ne soyez pas ridicule.

Mabel renifla.

— Comme tu veux.

Et elle se détourna, tandis que Glenda commençait une nouvelle chanson.

— D'accord, d'accord... grommelai-je, fouillant dans ma poche et en sortant une pièce dorée d'une livre que je déposai dans le chapeau. Voilà. Maintenant, dites-moi ce que vous manigancez.

Mabel me fit signe de m'approcher et m'expliqua dans un chuchotement théâtral :

— Nous sommes sous couverture.

Je la regardai, abasourdie.

— Vous êtes quoi ?

— Sous couverture. Tu sais, comme déguisées, dit Florence, entre deux coups de tambourin.

Je regardai tour à tour Florence, Mabel, Ethel et Glenda.

— Mais... pourquoi ?

Ethel se pencha vers moi.

— Pour obtenir des informations, très chère. Pour pouvoir aider Seth... en identifiant le véritable meurtrier.

J'avais du mal à voir en quoi brailler dans la rue déguisées en hippies pouvait aider Seth.

— Mais... comment ?

Mabel poussa un soupir d'impatience, comme si j'étais stupide.

— Il nous fallait un moyen de nous fondre dans la masse, et nous avons trouvé cette solution... Cela nous permet de passer du temps dans la rue, de nous mêler aux sans-abri, de poser des questions sur ce SDF – tu sais, celui des images de vidéosurveillance. Apparemment, il s'appelle Jim.

— Comment diable êtes-vous au courant ? Peu importe, soupirai-je. Alors, avez-vous découvert quelque chose sur lui ?

— Pas encore, dit Mabel en jetant un coup d'œil à la place. Personne ne semble vouloir s'approcher de nous.

Je me demande bien pourquoi, pensai-je, grimaçant quand la voix criarde de Glenda s'éleva à nouveau.

— Comment *as-tu* appris pour Jim ? me demanda Mabel d'un air suspicieux. C'est l'inspecteur O'Connor qui te l'a dit ?

— Non, répondis-je laconiquement. Je veux dire, oui, Devlin l'a mentionné, mais j'ai découvert le reste moi-même en interrogeant un vendeur de *Big Issue*.

— Oooh, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je n'avais pas l'intention de leur révéler quoi que ce soit, mais elles me regardaient comme un groupe de chiots impatients et je n'eus pas le cœur de refuser. Je leur répétais ce qu'Owen m'avait dit.

— Le canal, hein ? dit Mabel. Très bien ! Nous venons avec toi.

— Non, non, dis-je, irritée. Je vais y aller seule et vous...

Nous fûmes interrompues par un homme portant un costume bon marché et visiblement au supplice qui sortait de l'agence de voyages de l'autre côté de la rue. Il se précipita vers nous.

— Écoutez, dit-il à Glenda, l'air désespéré. Si je vous donne de l'argent, vous pourriez *la fermer* ?

— Ne vous inquiétez pas, mon grand, nous sommes en train de remballer, dit Mabel en exhortant les autres à faire de même. Nous allons au canal.

— Non, vous ne venez pas... ! protestai-je, mais ma remarque tomba dans l'oreille d'un sourd.

J'envisageais de m'enfuir, mais je n'avais pas réalisé à quelle vitesse les vieilles chouettes pouvaient se déplacer quand elles le voulaient.

Moins de cinq minutes plus tard, elles m'emboîtaient le pas, avec leurs jupes à franges, leurs tambourins et tout le tralala. Je laissai échapper un soupir. Formidable. Moi qui voulais rester discrète pour ne pas effrayer Jim. Il aurait été difficile d'être plus voyante en pareille compagnie.

Nous traversâmes Hythe Bridge – un nom fort à propos puisque « hythe » signifiait quai ou lieu de débarquement en vieil anglais, et qu'un ancien quai marquait autrefois le début du canal d'Oxford à cet endroit. Un chemin de halage longeait le canal et nous commençâmes à descendre cet étroit chemin de terre, en prenant soin d'éviter les zones boueuses. Nous n'avions pas eu de neige à Oxford cet hiver, mais beaucoup de grésil et de pluie, et le sol était humide et glissant par endroits. Je me demandai comment les grands chevaux de trait avaient pu venir jusqu'ici, pour remorquer les bateaux du canal et les péniches le long de la voie navigable. Il était étonnant de se dire que le canal était autrefois le moyen le plus rapide de transférer le charbon, les pierres et le bois des Midlands à Londres. En regardant la surface lente et paisible de l'eau, il était difficile d'imaginer qu'il s'agissait du chemin le plus rapide vers quoi que ce soit.

Nous ne marchions pas depuis longtemps quand nous tombâmes sur une écluse – une « cavité » artificielle avec des portes aux deux extrémités, où le niveau de l'eau pouvait être élevé et abaissé, afin d'aider les bateaux à naviguer entre deux plans d'eau différents ou à franchir un obstacle terrestre. Cette écluse reliait le canal d'Oxford à un affluent de la Tamise et permettait aux bateaux du canal d'accéder à la plus grande voie navigable.

Les écluses étaient profondes et pouvaient être traîtresses – en fait, de nombreuses noyades survenaient chaque année. Un pas imprudent sur le côté d'une péniche pouvait vous faire plonger dans les eaux tourbillonnantes, et vous finissiez écrasé contre le flanc du bateau ou noyé.

Mais celle-ci semblait paisible et idyllique sous le soleil d'hiver. Elle était enjambée par un pont en fonte – l'Isis Bridge – et entourée du vert tendre des saules pleureurs. Le chemin de halage passait par le pont et continuait sur l'autre rive du canal. Au-delà du pont, l'eau se

frayait un chemin lent et paresseux vers North Oxford, bordée de part et d'autre par des aubépines, des saules fragiles, des érables champêtres, des sureaux et des frênes.

Une foule s'amassait autour du pont, qui était manifestement un endroit populaire, vu le nombre de personnes prenant des photos de famille et des selfies. Un jeune couple – le père aux prises avec un bambin turbulent et la mère poussant une poussette – descendit la rampe vers nous, suivi d'une femme qui promenait un Border Collie tirant avidement sur sa laisse.

— Bonjour !

— Bonjour !

Nous hochâmes la tête et échangeâmes des sourires avec les passants. Puis nous grimpâmes la rampe d'accès au pont. Trois jeunes hommes – des randonneurs visiblement, tous barbus et aux cheveux longs hirsutes – m'adressèrent un sourire jovial et s'écartèrent respectueusement pour laisser passer les vieilles chouettes sur le pont. Puis nous arrivâmes de l'autre côté et continuâmes le long du chemin de halage.

Je fus surprise par le nombre de personnes qui se promenaient le long du canal – peut-être que la rare journée de soleil hivernal avait incité de nombreux habitants à se joindre aux touristes le long de la voie navigable. Le trajet nous prit donc beaucoup plus de temps que prévu, car il fallait contourner les familles et les promeneurs de chiens. De plus, j'étais continuellement distraite par les vues magnifiques qu'offrait le canal – les saules pleureurs formant de gracieuses arches au-dessus de l'eau, les péniches aux couleurs vives amarrées le long de la rive et, alors que nous approchions de Jericho, la haute tour de style italien de la St Barnabas Church sur la rive opposée. Je dus presque me rappeler que j'étais là pour traquer un meurtrier et non pour faire une promenade dans la campagne de l'Oxfordshire !

Finalement, je m'arrêtai et regardai autour de moi, me demandant si je devais continuer. Nous marchions depuis près d'une demi-heure à présent et nous avons parcouru une bonne distance sur le chemin de halage. Si nous continuions, nous allions nous retrouver à

Port Meadow, l'immense zone d'anciens pâturages laissés à l'état sauvage pendant quatre mille ans et qui était un terrain libre sur lequel paissaient chevaux, poneys et bétail. À cette époque de l'hiver, il était probablement inondé, boueux et rempli d'oiseaux des marais, et je n'avais pas particulièrement envie d'y patauger.

Je regardai vers le bas du chemin de halage. Nous venions de passer un petit pont en dos-d'âne et à présent, au loin, j'apercevais un grand pont moderne en briques rouges, couvert par endroits d'affreux graffitis. Je fouillai dans ma mémoire. C'était le Frenchay Road Bridge, me rappelai-je, le dernier grand pont pendant un certain temps jusqu'à ce que le canal atteigne Wolvercote. *Je vais marcher jusque-là avant d'abandonner*, décidai-je.

Je me remis en marche, consciente que les vieilles chouettes soufflaient toujours le long du chemin de halage plusieurs centaines de mètres derrière moi. Puis, juste avant d'atteindre Frenchay Road, je le vis, recroquevillé dans l'ombre sous le pont, fumant une cigarette. On ne pouvait pas se tromper avec sa silhouette volumineuse et ses cheveux roux grisonnants, striés de gris. Il semblait avoir la quarantaine révolue, avec un long visage mobile et des yeux durs et méfiants.

— Jim ? demandai-je en m'approchant de lui avec un sourire.

Il leva les yeux. Son expression était loin d'être accueillante.

— Ouais, qu'est-ce que vous m'voulez ?

— Je... *hum*...

Pendant un moment, j'envisageai d'inventer une histoire, puis je décidai que pour une fois, je ferais mieux d'être franche.

— Vous avez probablement appris que le professeur Barrow a été assassiné.

Il grogna, mais ne dit rien.

— J'ai cru comprendre que vous vous trouviez devant Wadsworth College à ce moment-là ?

Il me regarda avec mépris.

— Oui, et... ? C'est un pays libre, à ce que je sache.

— Y avait-il une raison particulière pour que vous soyez dans les parages ? insistai-je.

— Ce ne sont pas vos affaires.

Je tentai une autre approche.

— J'ai aussi entendu dire que le professeur Barrow était opposé au projet de logement de Domus Trust ? Qu'il essayait de le bloquer ?

Le visage de Jim se tordit en une expression hideuse.

— C'était un foutu fils de...

— Vous ne l'aimiez pas, dis-je.

Ce n'était pas une question.

— Nan, je ne l'aimais pas... Et alors ? grogna-t-il. Ça ne veut pas dire que je l'ai tué !

— Je ne dis pas du tout que vous avez quelque chose à voir avec ce meurtre, dis-je de manière apaisante. Je me demandais juste... puisque vous étiez aux alentours du collège au moment du meurtre... si vous aviez vu quelque chose de suspect ?

— Non.

Je me mordis la lèvre. Bon sang, cet homme était coriace. J'étais à court d'idées. Derrière moi, j'entendis des respirations lourdes alors que les vieilles chouettes me rattrapaient enfin. Elles regardèrent Jim dans mon dos. Ce dernier leur adressa un regard noir.

— Qu'est-ce que vous regardez ? lança-t-il à Glenda, qui poussa un cri et fit un pas en arrière.

Mais Mabel ne parut pas intimidée. Elle écarta les autres et regarda Jim de haut en bas avec désapprobation.

— Jeune homme, vous auriez besoin d'une bonne douche. Et savez-vous que fumer est mauvais pour la santé ?

Je gémis intérieurement. Nous mettre Jim à dos n'allait pas le pousser à nous parler !

Le SDF se leva et nous écarta brutalement pour passer.

— Je refuse d'écouter ces m...

— Attendez ! S'il vous plaît ! l'implorai-je en lui attrapant le bras. Écoutez, mon ami, Seth Browning, a été arrêté pour le meurtre. J'essaie juste de l'aider.

Le visage du sans-abri s'adoucit légèrement.

— Ouais, je connais Seth. C'est un bon gars. Il fait beaucoup pour les sans-abri.

Il se retourna pour me faire face.

— Mais je ne peux pas vous aider. Pour être honnête avec vous, j'aimerais serrer la main de la personne qui a tué ce satané ivrogne !

— Mais avez-vous une idée de qui ça pourrait être ? insistai-je. Quelqu'un qui détestait suffisamment Barrow pour le tuer ?

— Si j'avais une idée, je la garderais pour moi ! Pourquoi devrais-je aider la police à attraper le type qui nous a rendu un fier service en nous débarrassant de ce bâtard ?

Il émit un bruit semblable à celui d'un cheval qui s'ébroue, puis il se retourna et s'éloigna en suivant le chemin de halage vers Wolvercote. Il marchait en boitant, remarquai-je, et il m'aurait été assez facile de le rattraper, mais je décidai de le laisser partir. Je ne pensais pas pouvoir tirer autre chose de lui de toute façon.

Mabel resta debout à le regarder, les bras croisés.

— Quel personnage désagréable ! Je ne serais pas surprise qu'il soit le meurtrier. Regardez-le ! Mal rasé, négligé, se cachant sous les ponts...

J'allais acquiescer, mais cela me rappela l'accusation de Seth la nuit précédente : les préjugés des gens à l'égard des sans-abri. Jim était peut-être hargneux et hostile – et il aurait certainement eu besoin d'un rasoir et d'une douche –, mais cela ne faisait pas nécessairement de lui un criminel.

De même que venir d'un milieu huppé d'Oxford ne fait pas nécessairement de vous un innocent, pensai-je. Barrow avait été professeur à Oxford. Le meurtre avait eu lieu dans un collège d'Oxford. D'une certaine manière, j'avais le sentiment que la clé de ce mystère ne se trouvait pas ici, au sein de la communauté des sans-abri, mais bien plus près de chez moi.

CHAPITRE 13

Les cloches des églises d'Oxford sonnaient l'office du soir lorsque Lincoln m'escorta jusqu'à la porte d'entrée de Wadsworth College. Nous traversâmes le quadrangle principal pour rejoindre la salle où devait avoir lieu le dîner de l'Oxford Society of Medicine. Nous étions légèrement en retard, Lincoln ayant été retenu par une urgence à l'hôpital, et lorsque nous pénétrâmes dans l'antichambre, elle était déjà bondée et bourdonnait du bruit des conversations.

C'était un événement typique d'Oxford, et tous les invités étaient sur leur trente-et-un. Les hommes étaient l'élégance incarnée avec leurs vestes de soirée, leurs chemises blanches et leurs nœuds papillon noirs, et les femmes portaient des robes de cocktail resplendissantes. Dès que j'entrai, je me livrai au rituel féminin habituel : une inspection anxieuse des femmes autour de moi pour m'assurer que je n'étais pas trop ou pas assez habillée. *Ouf*. Je semblais me fondre dans la masse. J'avais mis ma fidèle « petite robe noire » avec de longues manches transparentes et un ourlet évasé, et je remarquai que plusieurs femmes avaient fait de même. Un éclair de couleur de l'autre côté de la pièce attira mon regard – une touche de mousseline turquoise et l'éclat d'une broderie dorée. Je ne la distinguais pas bien de là où j'étais, mais j'applaudis en silence la femme qui avait osé se démarquer de la sorte.

Un serveur s'approcha avec un plateau de boissons. Lincoln choisit un sherry sec et je pris un verre de champagne, puis nous nous mêlâmes à la foule. Ou plutôt, devrais-je dire, *il* se mêla à la foule et je suivis, essayant de participer poliment aux conversations. Beaucoup d'invités étaient manifestement d'anciens collègues ou amis de Lincoln, et je vis plusieurs d'entre eux me regarder d'un air circonspect. Je gémis intérieurement. *Formidable*. J'espérais que ma présence à son bras ce soir-là n'alimenterait aucune rumeur. Je n'avais

pas envie d'apporter de l'eau au moulin de ma mère.

À un moment donné, je fus séparée de Lincoln et je me retrouvai à proximité d'un groupe engagé dans une bonne vieille discussion sur le meilleur collègue d'Oxford. Je ris intérieurement. J'avais l'impression d'être redevenue étudiante. Les humains – quel que soit leur mode de vie – adoraient appartenir à une « tribu » et se mesurer les uns aux autres ! La rivalité entre collèges était très répandue à Oxford et plusieurs d'entre eux connaissaient des querelles de longue date qui s'étendaient sur plusieurs générations. Et bien entendu, le ressentiment habituel envers les collèges plus grands et plus riches – comme Magdalen, St John et Christ Church – avait tendance à monopoliser l'attention.

— On pourrait penser que tout ce qu'il y a à Oxford, c'est Christ Church ! disait un des hommes avec dégoût alors que je rejoignais le groupe. Tous les films sont tournés là-bas et tous les gens à qui je parle qui ont déjà visité Oxford semblent ne parler que de Christ Church. L'autre jour, j'ai surpris une conversation à l'aéroport d'Heathrow, alors que je revenais d'une conférence – deux touristes... et l'une d'elles venait manifestement de visiter Oxford et en parlait à l'autre. Elle faisait toutes ces déclarations à l'emporte-pièce sur les « collèges d'Oxford » et j'avais envie de me pencher et de dire : « Ce que vous dites ne s'applique qu'à Christ Church ! Tous les collèges n'ont pas une cathédrale ou des gardiens avec des chapeaux melon ! »

Il secoua la tête.

La femme à côté de lui se hérissa.

— Il se trouve que Christ Church mérite sa renommée. C'est l'un des plus grands collèges d'Oxford et il compte parmi ses anciens élèves certaines des personnalités les plus célèbres de la littérature et de l'histoire. Les visiteurs adorent les histoires. Cet escalier dissimulé, par exemple, par lequel les enseignants montent dans le réfectoire pour s'asseoir à la *High Table* aurait inspiré Lewis Carroll pour le terrier du lapin blanc dans *Alice au pays des merveilles*.

— Oh, pas encore cette vieille histoire ! gémit l'homme. On dirait qu'aucun des autres collèges d'Oxford ne possède de passages secrets ou d'histoires et de légendes fascinantes. Et Exeter College, où Tolkien

a étudié ? Dans la bibliothèque, il y a un livre de grammaire finnoise, qui l'aurait poussé à inventer des langues, dont l'elfique pour *Le Seigneur des anneaux*. Personne ne parle jamais de ça !

— Eh bien, je pense quand même que...

Un éclat de rire provenant de l'autre côté de la pièce attira mon attention, et je tournai la tête. La foule s'écarta momentanément pour révéler une femme entourée de plusieurs hommes. Elle était vêtue d'une longue robe turquoise, avec des manches larges et des broderies exquises de style moyen-oriental au cou et aux poignets. C'était la femme que j'avais aperçue plus tôt, réalisai-je, et même sans sa superbe robe, elle aurait éclipsé toutes les autres femmes de la pièce. Elle n'était pas d'une beauté conventionnelle – on aurait plutôt dit qu'elle était « élégante ». Elle avait des traits marqués, un grand nez légèrement crochu, des sourcils foncés et de grands yeux avec des cils ridiculement épais. Sa bouche était large et généreuse, soulignée par un rouge à lèvres rouge vif, et elle avait une chevelure impressionnante avec *beaucoup* de volume : des boucles massives jaillissaient de son front et s'enroulaient autour de ses épaules, comme la crinière d'un lion. Je me demandai combien de litres de laque elle avait dû utiliser pour faire tenir sa coiffure.

Elle faisait rire tout le monde autour d'elle. Soudain, je sus que c'était Leila Gaber. Son charme était palpable, même de l'autre côté de la pièce. Il fallait que je trouve un moyen de lui parler.

En toute décontraction, je traversai la pièce et m'insérai dans son groupe. Les convives riaient toujours et il était facile de faire semblant de rire avec eux. C'était une astuce que j'avais apprise lors de nombreuses soirées de réseautage à Sydney – au moment où les gens arrêtaient de rire, ils vous avaient déjà accepté dans le groupe et pensaient que vous faisiez partie de la conversation. Je m'approchai de Leila et au premier blanc, je me tournai vers elle et je dégainai la phrase qui fonctionnait habituellement avec les universitaires :

— Docteur Gaber, je suis si heureuse de vous rencontrer enfin. J'ai tellement entendu parler de votre travail !

Ses beaux yeux sombres me regardèrent d'un air avisé et je réalisai trop tard que Leila Gaber n'était pas une universitaire gauche qui se

laissait facilement avoir par des flatteries creuses.

— Vous vous intéressez à l'ethnoarchéologie ? Quels sont les aspects de mon travail sur les analogies relationnelles que vous trouvez les plus intéressants ? demanda-t-elle, un sourire aux lèvres.

Oups.

— Je... *hum...* je n'ai pas de préférence... Vos... euh... vos recherches sont toutes si... intéressantes.

Je m'empressai de changer de sujet :

— J'adore votre robe, dis-je, cette fois avec une admiration sincère. Les broderies sont absolument magnifiques. Est-ce une tenue traditionnelle égyptienne ?

Leila Gaber sourit.

— Eh bien, ce n'est pas une tenue de l'Égypte ancienne. Il s'agit d'une *thobe*, une robe arabe traditionnelle pour les femmes. La plupart d'entre nous, Égyptiens modernes, descendent des Arabes, vous savez, plutôt que de Cléopâtre.

Elle parlait couramment l'anglais, mais avec un fort accent du Moyen-Orient, et l'effet global était charmant.

— C'est fascinant, dis-je. Vous vivez à Oxford depuis longtemps ?

— Assez longtemps, répondit-elle avec un autre de ses sourires à la Mona Lisa. Et vous ?

— J'ai étudié ici, répondis-je. Mais je suis partie – je travaillais en Australie – et je suis revenue il y a seulement quelques mois.

— Pour travailler pour l'université ?

Je ris et secouai la tête.

— Non, je tiens un salon de thé à Meadowford-on-Smythe. C'est un petit village des Cotswolds à la périphérie d'Oxford.

— Alors, vous avez étudié la médecine à Oxford ? dit-elle en désignant la pièce.

Je compris qu'elle se demandait pourquoi j'étais invitée à ce dîner.

— J'accompagne un ami médecin, expliquai-je. C'est l'orateur principal ce soir, en fait.

— Oh. Oui. Le docteur Lincoln Green.

Elle jeta un coup d'œil à Lincoln à travers la pièce, puis me regarda en souriant.

— Beaucoup de gens vous trouveraient très chanceuse.

Je rougis légèrement.

— Lincoln et moi sommes juste amis, dis-je précipitamment. Et vous ? Vous vous intéressez à la médecine ?

— Je suis aussi ici en tant qu'invitée, expliqua-t-elle. Le tuteur de médecine à Wadsworth, le docteur Al-Aker, est égyptien et c'est aussi un vieil ami. Et il sait que je mène actuellement des recherches sur la relation entre les pratiques mortuaires, la société et l'idéologie. Je m'intéresse particulièrement à l'utilisation accrue de l'hygiène, de la science et de la médecine comme organismes de contrôle social.

— Vous faites beaucoup de recherches sur le terrain ?

— Oui, bien qu'il y ait aussi une grande quantité de littérature à étudier. J'ai la chance, bien sûr, de travailler dans l'une des meilleures universités du monde, avec un accès à certains des livres et manuscrits les plus rares qui soient.

— Je suppose que vous devez passer beaucoup de temps à la bibliothèque, dis-je avec désinvolture.

— Oh, j'y reste très tard de nombreuses nuits, en effet.

J'ouvris de grands yeux, comme si je réalisais soudain quelque chose.

— Oh ! Vous étiez à la bibliothèque vendredi soir ? J'ai entendu dire qu'un professeur avait été assassiné ici à Wadsworth !

Elle m'adressa un regard perçant, mais je gardai une expression innocemment curieuse. Finalement, elle répondit :

— Oui, j'y étais. En fait, je pense que j'étais à la bibliothèque au moment même où le meurtre a été commis dans le cloître.

Je fis semblant de frissonner.

— Oh, c'est horrible ! Quand vous l'avez découvert, ça a dû être vraiment effrayant !

— Ce n'était pas très plaisant, convint Leila Gaber.

— Vous le connaissiez ?

Elle me regarda d'un air circonspect.

— Quentin Barrow ? Je ne le connaissais que trop bien.

Je n'ajoutai rien, espérant qu'elle s'expliquerait, mais Leila Gaber n'était pas Joan Barrow et l'astuce du silence n'allait pas fonctionner

avec elle. Elle m'adressa simplement son sourire mystérieux. Au bout d'un moment, je dis :

— Ils ont une idée de la façon dont il a été tué ?

— Il a été poignardé dans le cou. Avec un poignard qui m'appartenait, ajouta froidement Leila Gaber.

Je fus surprise par son franc-parler.

— Oh... mon Dieu, vraiment ? Mais... comment le meurtrier s'est-il emparé de votre poignard ?

— C'est un souvenir que j'ai rapporté d'Égypte. Je l'utilisais au bureau – pour ouvrir des lettres, ce genre de choses. Mais je ne l'avais pas en ma possession au moment du meurtre. Je l'avais prêté au jeune tuteur de chimie de Gloucester College. En fait, c'est lui qui a découvert le corps.

J'eus un autre frisson exagéré et je dis :

— Vous n'avez pas peur à l'idée qu'un meurtrier se promène en liberté dans le collège ?

— Non, fit Leila Gaber, l'air amusée. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un meurtre commis au hasard. Je crois que c'était – comme les anciens Babyloniens disaient – œil pour œil, dent pour dent.

— Une vengeance ? Vous voulez dire qu'il avait des ennemis ?

— Nous avons tous des ennemis, répondit-elle avec ce même sourire narquois. Mais dans le cas présent, je pense que le professeur Barrow s'est montré négligent envers les autres à bien des reprises. À force d'être maltraité, un chien finit par vous mordre.

Elle détourna le regard, puis me regarda à nouveau.

— C'est mal, je sais, de dire de telles choses, mais à bien des égards, il est préférable que Quentin Barrow soit mort.

Je la dévisageai, troublée par la désinvolture avec laquelle elle avait exprimé un sentiment aussi impitoyable dans un cadre aussi élégant et raffiné. Elle m'adressa à nouveau ce sourire de Mona Lisa, sachant qu'elle m'avait choquée, puis se retourna et adressa un commentaire aux messieurs qui nous entouraient et qui se tenaient respectueusement à proximité. Instantanément, ils lui accordèrent toute leur attention, et bientôt tout le monde rit à nouveau d'un de ses bons mots.

Je me laissai reléguer à l'arrière du groupe et j'observai la façon dont ils se regroupaient autour d'elle. Leila Gaber était très habile en société et si charmante qu'ils ne se rendaient même pas compte qu'elle les manipulait. Elle était impitoyable, ambitieuse et capable de tout. La question était de savoir si commettre un meurtre faisait partie de son arsenal de tours.

CHAPITRE 14

Le tintement d'une fourchette contre un verre indiqua qu'il était temps de prendre place à table. Le reste de la soirée fut relativement plaisant. J'étais assise avec Lincoln et plusieurs autres chirurgiens, et je m'étais demandé si j'allais avoir le droit à une nuit de détails gores sur des procédures médicales insoutenables et des maladies terrifiantes. Les médecins ne semblaient pas pouvoir s'arrêter de parler travail lorsqu'ils se réunissaient. Mais ce soir-là, ils parurent faire un effort pour bien se comporter et je n'eus droit qu'à la description du coude cassé d'un fils en jouant au rugby à l'école.

Le dîner se composait de quatre plats, à commencer par une soupe aux brocolis et au fromage de Stilton, puis des cailles farcies à l'ail rôti, suivies d'un carré d'agneau sur un écrasé de petits pois à la menthe et une purée de pommes de terre crémeuse, et enfin le dessert : une tarte aux trois chocolats avec une compote d'orange. Le tout arrosé de vin rouge et blanc. Les serveurs du collège ne cessaient de remplir les verres des convives.

Cela faisait un moment que je n'avais pas assisté à un repas aussi formel et l'ensemble des couteaux, fourchettes et cuillères disposés autour de mon assiette était légèrement intimidant. Je me souvenais de la règle de base, bien entendu – de l'extérieur vers l'intérieur, et bien sûr ne jamais mettre la cuillère à soupe entièrement dans la bouche –, mais cela me faisait toujours un peu étrange de manger dans un cadre aussi formel. La vie en Australie était tellement plus décontractée, sans l'étiquette britannique pointilleuse, et je m'étais habituée à des manières plus simples. Bien entendu, le reste du Royaume-Uni n'était pas comme ça – Oxford était l'exemple même du côté britannique pompeux. Seuls Cambridge et Buckingham Palace pouvaient probablement rivaliser.

Après avoir débarrassé les assiettes, les serveurs nous apportèrent

du thé et du café, du fromage et des crackers, et du porto vintage pour ceux qui n'avaient pas encore assez bu. Je n'étais pas une grosse buveuse, mais j'aimais tout ce qui était sucré et le porto était tout à fait dans mes goûts. Wadsworth College avait sa propre cave et il s'agissait de bouteilles spécialement décantées. Je sirotai le savoureux vin sucré en écoutant Lincoln faire son discours.

Pour être honnête, la plupart des choses m'échappèrent et mes pensées se mirent à vagabonder. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser au meurtre. Une chose que j'avais entendue plus tôt durant l'apéritif me tracassait. J'avais le sentiment que c'était important, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. C'était frustrant. Je me rendis compte que je fixais Leila Gaber à l'autre bout de la table. De temps à autre, elle levait la tête et nos regards se croisaient, et elle m'adressait ce sourire secret. Pour être honnête, je le trouvais un peu effrayant.

Je fus ravie quand le dîner fut enfin officiellement terminé et que nous sortîmes tous dans la cour principale. Alors que nous nous dirigions vers la porte d'entrée, je me tournai impulsivement vers Lincoln et lui demandai :

— Lincoln, tu pourrais m'aider à faire quelque chose ?

— Bien sûr, dit-il en me regardant d'un air interrogateur.

— J'aimerais essayer de recréer la nuit du meurtre, expliquai-je en baissant la voix pour que les invités ne puissent pas m'entendre. Je voudrais voir combien de temps il faut pour courir depuis le cloître, en passant par le tunnel, le jardin clos et les deux quadrangles, pour arriver à la porte d'entrée. Le professeur Barrow a été vu vivant pour la dernière fois vers 0 h 10 et son corps a été découvert par Seth vers 0 h 30, il y a donc un intervalle de vingt minutes pendant lequel le meurtrier a pu le tuer et prendre la fuite.

— D'accord... dit Lincoln, l'air légèrement déconcerté. Comment puis-je t'aider ?

Je regardai ses vêtements de soirée d'un air dubitatif.

— Eh bien, si ça ne te dérange pas de courir en costume... tu pourrais faire un essai pour moi ? C'est juste que... tu vois, j'ai ce suspect en tête : un SDF qui a été vu sur les caméras devant le collègue

à l'heure du meurtre. Il est *possible* qu'il se soit simplement trouvé là par hasard et que ce ne soit qu'une coïncidence, mais je me pose la question... Et c'est un grand gabarit – il est même plus grand que toi –, donc ce serait plus réaliste si c'était toi qui courais. Vous devez avoir des foulées similaires. Sinon, je l'aurais fait moi-même.

Lincoln avait toujours l'air un peu perplexe, mais il m'adressa un sourire jovial et me dit :

— C'est d'accord. Ce sera un moyen d'éliminer ce dîner.

Nous marchâmes ensemble dans le collège sombre. En ce lundi soir, le collège était relativement calme – pas de fêtes et la plupart des étudiants étaient soit dans leurs chambres pour étudier, soit dehors à des réunions de clubs universitaires. Le réfectoire se trouvait à l'opposé du cloître et nous devions traverser le quadrangle principal, le Yardley Quad plus petit, faire le tour du jardin clos, et enfin passer par le tunnel derrière le bâtiment de la bibliothèque pour atteindre notre destination.

Je tournai à droite dès que nous pénétrâmes dans le cloître et je fis quelques pas le long de l'arcade couverte, puis marquai une pause, pour prendre mes repères. En me basant sur ce que Seth avait dit – et sur les vestiges d'activité policière dans cette zone –, je devinai que c'était là que le corps avait été retrouvé.

— Ici, dis-je à Lincoln. Je pense que le meurtrier a dû commencer à fuir à partir de là.

— D'accord, dit Lincoln en ôtant sa veste de smoking et en me la tendant. Je m'arrêterai devant la porte d'entrée et je regarderai combien de temps ça m'a pris – puis je reviendrai.

— Merci, Lincoln, dis-je avec gratitude.

Puis j'attrapai son bras alors qu'il se retournait.

— Oh, attends ! Je viens de penser à quelque chose... le SDF... Jim... il boitait.

— Tu veux que je fasse semblant de boiter aussi ? demanda Lincoln avec un sourire.

J'éclatai de rire.

— Non, non... mais ne cours pas à fond, peut-être. Ralentis un peu exprès, pour en tenir compte.

Il hochait la tête et partit en petites foulées. Je le vis disparaître à l'angle, dans le passage, puis je m'installai pour l'attendre. C'était une nuit claire, sans nuages et très froide, surtout dans l'obscurité du cloître. Mon souffle formait devant moi des formes fantomatiques pâles. J'aurais dû avoir un vrai manteau, mais la vanité m'avait poussée à ne porter qu'un joli pashmina par-dessus ma fine robe noire et mes pieds, dans des talons aiguilles de huit centimètres de haut, étaient à l'étroit et gelés. Je frissonnai, puis je me souvins que je tenais la veste de dîner de Lincoln et la drapai avec reconnaissance autour de mes épaules.

Je me dirigeai vers le côté de l'arcade qui donnait sur la cour centrale ouverte du cloître et je me blottis contre l'une des colonnes en pierre sculptée, resserrant la veste autour de moi pour me réchauffer. Je regardai autour de moi, le plafond de pierre voûté au-dessus de ma tête, orné de gravures complexes, et les rangées d'arcs et de piliers s'éloignant dans les deux directions.

Je frissonnai de nouveau, mais cette fois pas tant à cause du froid. Certes, je ne croyais pas aux fantômes, mais quand vous vous retrouviez seule dans les recoins sombres d'une structure monastique médiévale... Je connaissais les cloîtres ; plusieurs collèges d'Oxford en avaient, y compris le mien. Mais je les avais toujours trouvés quelque peu effrayants. Il y avait quelque chose dans l'architecture gothique, les gargouilles sinistres et la façon dont la lumière filtrait à travers les colonnes et était avalée par les ombres de l'arcade, qui évoquait les églises médiévales et les moines secrets, et peut-être même les vampires et les démons. Et un meurtre avait été commis à cet endroit précis...

Je ris de moi-même et chassai mes pensées. J'avais une imagination débordante. En m'éloignant de la colonne de pierre, je commençai à marcher en cercle, en partie pour me réchauffer et en partie pour apaiser mon esprit agité. Je repensai une fois de plus au meurtre et au mystère de l'assassin qui avait pu passer à l'acte sans être vu. Il n'y avait pas beaucoup de pièces menant au cloître : hormis l'entrée de la chapelle du collège, une poignée de portes devaient mener aux bureaux de l'administration, et de l'autre côté se trouvait l'arrière de

la bibliothèque du collège.

Il était peu probable que le meurtrier se soit caché dans l'une des pièces. D'une part, il n'aurait pas eu les clés et d'autre part, même si le tueur *avait* réussi à se cacher dans l'une des pièces, la police les avait toutes inspectées et n'y avait trouvé personne. La chapelle était également à éliminer... il ne restait donc que la bibliothèque.

La bibliothèque. Oui, Seth avait mentionné qu'il y avait une porte dérobée dans la réserve de la bibliothèque menant au cloître. Elle aurait normalement dû être fermée à clé – mais Leila Gaber était dans la bibliothèque cette nuit-là et elle avait les clés... Il lui aurait été facile de s'éclipser, de commettre le meurtre, puis de retourner à la bibliothèque. Nous n'avions que sa parole qu'elle était à la bibliothèque pendant tout ce temps et qu'elle n'avait rien su du meurtre qui se déroulait juste à côté.

Mais *aurait-elle* pu le commettre ? Sachant pertinemment qu'on pouvait la localiser près de la scène du crime et qu'elle n'avait pas de véritable alibi, personne pour se porter garant... D'une certaine manière, cela semblait trop audacieux, même pour elle.

Pourtant, le « double bluff » existait bien. Peut-être Leila savait-elle que personne ne la croirait aussi imprudente – et donc, d'une certaine manière, cela rendait les choses moins risquées pour elle, car les gens n'envisageraient pas cette possibilité sérieusement ?

Argh. J'avais la tête qui tournait.

Si ce n'était pas Leila Gaber, alors qui était-ce ? Qui d'autre avait des raisons de vouloir la mort de Barrow ? Jim ? Le SDF aurait pu vouloir écarter Barrow du chemin. Sans les objections du professeur, le projet de logement Domus Trust avait toutes les chances de voir le jour et Jim aurait enfin eu une chance de quitter la rue. Mais quelqu'un aurait-il été prêt à tuer pour ça ? Et comment le tueur avait-il su que Barrow serait dans le cloître à ce moment-là ? Je laissai échapper un soupir. Je ne pouvais pas me défaire du sentiment de culpabilité que je ressentais : faire une fixation sur Jim était la réponse « facile », mais Seth avait raison : il était plus facile d'imaginer un sans-abri être un criminel qu'un respectable universitaire d'Oxford...

... Ou même une femme au foyer de banlieue.

Mes pensées se tournèrent à nouveau vers Joan Barrow. Elle *avait* de bonnes raisons de vouloir la mort de Barrow. Je réalisai soudain que le test de Lincoln prouverait non seulement que Jim aurait pu s'échapper à temps avant l'arrivée de la police, mais également que *n'importe qui d'autre* en dehors du collègue aurait pu le faire. Joan Barrow vivait à Reading, mais il y avait un train régulier d'Oxford à Reading et vice versa. Le trajet ne durait que trente minutes. Et je savais que les trains circulaient tard. Le dernier train d'Oxford à Reading passait bien après minuit.

Je me demandai si Joan Barrow avait un alibi pour la nuit de vendredi. Son partenaire invalide n'était pas un témoin fiable. Dans tous les cas, il aurait pu se coucher tôt et elle aurait pu quitter la maison tranquillement, venir à Oxford, tuer Barrow, puis prendre le dernier train retour, et personne n'en aurait jamais rien su. Je devais admettre que j'avais du mal à imaginer cette femme insipide que j'avais rencontrée dans mon salon de thé en meurtrière violente – mais qui savait ce dont les gens étaient capables ? Et il était évident qu'elle était passionnément dévouée à son partenaire et qu'elle en voulait amèrement à son frère de ne pas les aider. Elle avait dit qu'elle connaissait bien Oxford. Et elle aurait pu connaître les habitudes de son frère... Ce n'était pas une très grande femme, mais Barrow était probablement ivre, ses sens émoussés, ses pieds instables. Seth n'avait-il pas dit qu'ils avaient tous les deux trop bu cette nuit-là ? Il aurait été facile de guetter Barrow dans l'ombre du cloître et de lui sauter dessus pour le poignarder avant qu'il ne puisse réagir.

Le bruit de pas résonnant sur les dalles me tira de mes pensées. Lincoln était de retour. Une minute plus tard, sa grande silhouette sortait du tunnel et entraînait dans le cloître. Il était légèrement essoufflé, les yeux brillants.

— J'avais oublié à quel point il peut être vivifiant de courir, surtout dans le froid, déclara-t-il avec un sourire. Je devrais peut-être me remettre au jogging.

— Alors, combien de temps ? demandai-je avidement.

— Douze minutes, plus ou moins. Bien entendu, je ne sais pas à quel point la claudication du sans-abri est prononcée – mais bien

quand même, je pense qu'il aurait pu le faire.

Je ressentis un élan d'excitation.

— Oui, et pas seulement lui, mais peut-être même une femme avec des jambes plus courtes ! J'ai réfléchi, Lincoln : Barrow avait une sœur qui – *argghh* !

Ma phrase fut interrompue par un cri de douleur. Dans mon excitation, je n'avais pas regardé où j'allais et un de mes talons hauts s'était enfoncé dans un espace entre les dalles. Je trébuchai, sentis mes jambes se tordre sous moi, puis une douleur aiguë me transperça le pied gauche. Lincoln me rattrapa avant que je ne tombe et je l'agrippai avec reconnaissance, retrouvant mon équilibre.

— Gemma ? Est-ce que ça va ?

Je grimaçai de douleur et baissai les yeux, l'air penaude.

— Oui. Je crois que je me suis blessée avec mon talon...

Nous baissâmes les yeux. J'avais raison : lorsque j'avais trébuché, mon pied droit s'était tordu et mon talon aiguille avait entaillé la chair exposée de mon pied gauche. Je pouvais voir une entaille profonde et du sang qui suintait librement.

Lincoln s'accroupit et retira la chaussure, puis il tourna mon pied pour essayer d'analyser l'étendue des dégâts. Je boitillai sur une jambe à côté de lui, gênée. Lincoln toucha mon pied d'une main douce et je poussai un cri de douleur, les larmes me montant aux yeux.

— Tu as une vilaine coupure, dit-il d'un ton sinistre. Je ne vois pas bien avec cette faible lumière, mais si c'est profond, tu pourrais avoir besoin de points de suture. Quoi qu'il en soit, la première étape est de nettoyer la plaie et ensuite nous pourrons y jeter un nouveau coup d'œil. J'ai besoin de l'examiner correctement.

La voix de Lincoln avait changé, elle était devenue calme et autoritaire – le médecin prenait le dessus –, et je me retrouvai à le suivre docilement alors qu'il exerçait une pression sur la blessure pour arrêter le saignement, puis utilisait son mouchoir pour faire un bandage grossier. Il me demanda ensuite de passer un bras autour de ses épaules pour me soutenir le long du tunnel. Je sautillai faiblement à côté de lui, soulagée qu'il n'y ait pas grand monde dans le collège pour assister à la scène. J'avais l'impression d'être une idiote

maladroite.

Nous entrâmes finalement en titubant dans la *Porter's Lodge* et je vis un homme d'âge moyen portant un costume sombre marron, avec une calvitie naissante, sortir précipitamment de derrière le comptoir.

— Mon Dieu... fit-il d'un air désapprobateur. Qu'avons-nous là ?

— Miss Rose a eu un accident, dit Lincoln d'un ton sec. Je suis médecin. Vous avez une trousse de premiers soins ?

— Certainement, certainement...

Le concierge s'empressa de retourner derrière le comptoir et revint quelques instants plus tard avec une grande boîte en plastique portant une croix rouge. Je serrai les dents tandis que Lincoln nettoyait soigneusement la plaie, puis appliquait une crème antiseptique et un bandage propre.

— Ça a l'air bon, annonça-t-il en levant les yeux vers moi avec un sourire. Pas besoin d'aller aux urgences.

— Où est-ce que ça s'est passé ? demanda le concierge en s'approchant de nous.

— Dans le cloître.

Il regarda attentivement Lincoln.

— Dans le cloître... ? *Hum...* excusez-moi, sir, mais ne vous ai-je pas vu courir par ici il y a quelques instants ? Vous êtes sorti par la porte et puis vous êtes revenu...

— C'est vrai, répondit Lincoln d'un ton neutre. Je voulais rattraper l'un des invités pour lui demander quelque chose. Mais quand je suis sorti, j'ai vu qu'il était déjà parti, alors je suis revenu.

Le concierge nous regarda tour à tour, Lincoln et moi.

— Puis-je vous demander ce que vous faisiez dans le cloître, sir ? J'ai cru comprendre que vous étiez à la fête de l'Oxford Society of Medicine – le dîner avait lieu de l'autre côté du collège.

— Nous avions envie de prendre l'air après le repas et nous nous sommes dit que nous allions faire un tour au collège.

— Oh, je vois... fit-il, l'air toujours dubitatif. Puis-je vous appeler un taxi ?

— C'est possible de faire venir un taxi jusqu'ici ?

— Certainement, sir. En fait, nous avons un chauffeur de taxi

particulier qui est en quelque sorte « d'astreinte » pour le collègue – nous l'appelons toujours en priorité et il arrive normalement en quelques minutes, s'il n'effectue pas une autre course.

Je regardai le concierge, surprise.

— Vraiment ? Les choses ont dû changer depuis mes études à Oxford – je ne me souviens pas d'avoir beaucoup utilisé de taxi. La plupart des gens se déplaçaient à vélo ou prenaient les transports en commun, s'ils n'avaient pas de voiture. Mon Dieu, vous devez vraiment choyer vos enseignants à Wadsworth s'ils commandent des taxis assez souvent pour avoir un chauffeur d'astreinte, dis-je en riant.

— Oh, eh bien, c'est un enseignant en particulier qui recourait souvent aux services de taxis – le professeur Barrow. Suite à un grave accident il y a des années, il ne pouvait plus conduire, et comme il était très à cheval sur la ponctualité, il n'aimait pas avoir à attendre un taxi dans la rue. C'était un gentleman de la vieille école. Il attachait beaucoup d'importance au respect de l'étiquette et au port d'une tenue vestimentaire appropriée... et les retardataires en cours étaient l'une de ses bêtes noires... Bon sang, je me souviens d'une fois où j'ai dû parcourir tout le collège à la recherche d'une première année qui...

Il ne semblait plus vouloir s'arrêter. Lincoln et moi échangeâmes un sourire. Mon Dieu, je n'avais jamais entendu un homme parler autant. On aurait dit une vieille commère !

Soudain, une idée me vint. Étais-je en train de parler à Clyde Peters ? Je me souvenais de la description faite par Seth du concierge en chef bavard. J'étais certaine qu'il s'agissait de lui. Peut-être pouvais-je tourner les choses à mon avantage. J'étais prête à tenter le coup.

— En fait, c'est moi qui voulais aller dans le cloître, dis-je en lui adressant un sourire timide. J'ai entendu parler du meurtre de vendredi soir et je suppose que j'ai voulu faire ma curieuse. Vous étiez là quand c'est arrivé ?

L'homme se redressa et gonfla la poitrine pour se donner de l'importance.

— En effet, miss. C'est moi qui ai trouvé le tueur penché sur le

corps.

Je feignis le choc.

— Oh, mon Dieu ! Vraiment ? Avez-vous dû le maîtriser ?

— Non, dit Clyde Peters, avec un air presque désolé. C'était ce jeune enseignant de chimie de Gloucester. Je pense qu'il était sous le choc. Il est resté planté là, tenant le couteau et regardant le corps. Mais il avait l'air coupable, c'est vrai.

Je lançai au concierge en chef un regard d'admiration exagérée.

— Si vous n'aviez pas été là, il aurait pu s'enfuir ! Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé là ?

— Oh, eh bien... fit Clyde Peters en détournant les yeux, je suppose que c'était juste un coup de chance, miss. Je faisais ma ronde dans le collège, et je suis passé par le cloître. Bien... dit-il en frappant ses mains l'une contre l'autre d'un coup sec. Je vais vous appeler un taxi.

Lincoln le remercia, et dix minutes plus tard, nous étions à l'arrière d'un taxi, en route pour la maison de mes parents à North Oxford. Mon pied me faisait encore mal, mais je n'y prêtais guère attention. Mon esprit était encore dans la loge du concierge de Wadsworth College.

Que faisait *réellement* le concierge en chef dans le cloître ? Je savais qu'il prétendait avoir fait le tour du collège, mais cela me paraissait étrange. Les concierges n'avaient pas pour habitude de faire des « rondes » dans les collèges la nuit, à moins qu'on ne leur signale une fête particulièrement bruyante qui se prolongeait au-delà du couvre-feu. Il y avait *bien* eu des fêtes au collège vendredi soir, j'avais moi-même vu certains fêtards que le concierge aurait pu disperser. Mais dans ce cas, que faisait-il dans le cloître ? Toutes les chambres étudiantes se trouvaient de l'autre côté du collège ; il n'aurait eu aucune raison de « passer par hasard » devant le cloître, comme il l'avait dit.

Il avait donc menti. Je repensai à sa façon d'éviter mon regard. Clyde Peters cachait quelque chose. La question était : quoi ?

CHAPITRE 15

J'eus du mal à me concentrer sur mon travail le lendemain matin. Mes pensées revenaient sans cesse à la nuit précédente et aux différents aspects de l'affaire.

— Gemma, ce n'était pas censé être posté la semaine dernière ? me demanda Cassie en se relevant de sous le comptoir et en montrant une grande enveloppe cachetée.

Elle fronça les sourcils.

— La facture est à régler avant ce week-end.

J'eus un hoquet de stupeur et je me frappai le front.

— J'ai complètement oublié ! Désolée.

Je jetai un coup d'œil au salon de thé, qui était encore assez vide, et dis :

— Écoute, ça te dérange de tenir la boutique pendant que je file à la poste ?

— Pas de problème, répondit Cassie. En fait, tu pourrais me rendre service et acheter quelques paquets de chewing-gum pour moi tant que tu y es ?

Je pris l'enveloppe, j'enfilai mon *duffel-coat* et j'enroulai à la hâte mon écharpe autour de mon cou, puis je sortis dans le froid. Je mis mes mains dans mes poches et remontai d'un bon pas la rue principale. Comme de nombreux villages des Cotswolds, Meadowford-on-Smythe était axé autour d'une rue principale qui s'étendait sur toute sa longueur, bordée de part et d'autre de vieux bâtiments Tudor branlants avec leur colombage noir et blanc caractéristique ou de cottages en pierre avec de lourds toits de chaume et de minuscules fenêtres à meneaux. Je passai devant différentes boutiques : Meadowford Antiques, la Starling Gallery, Cotswolds Olde Crafts et le Meadowford Cobbler. J'aperçus enfin la poste du village, avec son signe distinctif Royal Mail et la boîte aux lettres rouge vif qui se

trouvait devant la porte.

Relique de l'époque où les centres commerciaux clinquants et les gigantesques chaînes de magasins ne dominaient pas encore le centre d'Oxford, le bureau de poste du village était resté l'endroit où l'on se retrouvait pour échanger les derniers potins. En m'approchant, je compris pourquoi c'était l'un des bâtiments les plus photographiés du village. Il y avait toujours quelques touristes qui posaient devant. Même par cette froide journée d'hiver, l'édifice était magnifique, avec ses cadres de fenêtre en ébène brillant accentués par la douce couleur miel des murs en pierre et un rosier à l'ancienne grimpant au-dessus de la porte.

De l'extérieur, on s'attendait à trouver un vieux propriétaire à lunettes pesant encore la farine sur une balance en laiton. Au lieu de cela, je pénétrai dans un petit espace rempli de produits et de commodités modernes. Comme de nombreux magasins de village de l'époque, le bureau de poste était polyvalent. En plus de gérer le courrier, de vendre de jolies cartes postales de la région des Cotswolds et de verser aux personnes âgées leur pension hebdomadaire, il vendait des billets de loterie nationale, assurait un service de nettoyage à sec, proposait un présentoir avec les derniers journaux et magazines, ainsi qu'une table regorgeant de produits locaux frais : œufs, pain, lait, tartes, fromages, légumes et fruits provenant des fermes locales. Une rangée d'étagères sur le mur adjacent fournissait tous les produits nécessaires à la vie moderne – du dentifrice aux adaptateurs USB, des couches aux cigarettes. Un panneau au-dessus du comptoir informait les clients que le bureau de poste pouvait commander des devises étrangères sur demande. Je n'aurais pas été surprise qu'ils proposent également des services de dressage de chiens et de conception de sites web !

Je rejoignis la file d'attente devant le comptoir pour attendre mon tour. À cette heure de la matinée, la boutique était bondée et des dames étaient rassemblées près du comptoir, comme si elles se concentraient. Pendant un moment, en voyant ces cheveux blancs bouffants, ces mocassins, ces sacs à main à boucle lavande et ces cardigans Marks & Spencer, je pensai aux vieilles chouettes – puis je

réalisai qu'il s'agissait d'autres retraitées du village. Alors que la file avançait et que je me retrouvais à leur niveau, je ne pus m'empêcher d'entendre leur conversation.

— ... et j'ai entendu dire que le professeur assassiné était un espion. C'est probablement pour ça qu'il a été tué ! Vous savez que les services secrets recrutent dans les universités d'Oxford...

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu ! Je sais de source sûre qu'il faisait partie d'un club de buveurs clandestins à l'université. C'est un autre enseignant d'Oxford qui a été arrêté pour le meurtre, n'est-ce pas ? Ils étaient probablement impliqués dans un rituel initiatique ou...

— C'est absurde ! Vous avez tort, toutes les deux ! lança une troisième femme. Mon petit-fils travaille dans le centre d'Oxford et il dit qu'on a parlé d'un sans-abri vu en train de rôder devant le collège la nuit du meurtre. Croyez-moi, c'est lui. Des ivrognes et des drogués sales et méchants – ces sans-abri sont tous les mêmes !

— PERSONNE SUIVANTE, S'IL VOUS PLAÎT !

Je me retournai en sursaut en réalisant que Mrs Sutton, la guichetière, m'avait appelée à plusieurs reprises. Il n'y avait plus personne devant moi et la queue s'allongeait derrière moi. Je me précipitai pour lui remettre mon enveloppe.

— Désolée.

Elle sourit.

— Ce n'est rien. Tous les clients me font la même chose ce matin. On dirait que le village entier ne parle que de ça ! Tout le monde y va de sa théorie...

Elle se pencha vers moi et me regarda avec curiosité.

— Toi qui as fréquenté l'université, Gemma, saurais-tu quelque chose sur Wadsworth College et ce professeur ?

Je secouai la tête, répondant en toute honnêteté :

— Wadsworth n'était pas mon collège et je ne le connais pas si bien que ça.

La guichetière eut un frisson exagéré.

— C'est horrible d'y penser... Ce pauvre homme poignardé dans le cou comme ça et laissé pour mort dans le cloître !

— Je dirais *bon débarras*, murmura une voix de l'autre côté du comptoir.

Elle appartenait à une femme occupée à examiner un panier de savons. Elle se retourna légèrement et je réalisai que c'était Dora Kempton. Elle portait le même manteau en tweed que le jour où elle était entrée dans mon salon de thé et son visage était encore plus maussade. Elle avait l'air d'avoir besoin d'un bon repas. Ses fines épaules s'affaissaient sous le poids de son manteau.

— Qu'avez-vous dit, Mrs Kempton ? demanda la guichetière d'un ton affable. Connaissiez-vous le professeur assassiné ?

— Je le connaissais bien assez à mon goût, répondit Dora Kempton, la bouche pincée.

— Comment le connaissiez-vous ? laissai-je échapper.

Elle hésita, puis dit :

— J'ai été *scout* à Wadsworth College pendant plus de trente ans. J'ai pris ma retraite récemment.

Les *scouts* ou « domestiques » étaient une autre de ces particularités de l'université d'Oxford, partagée seulement par Cambridge (où ils étaient connus sous le nom de *bedders*). Chaque étudiant se voyait assigner un *scout* qui nettoyait sa chambre une fois par semaine et gardait un œil sur lui. C'était probablement une relique de l'époque où seuls les hommes étaient acceptés à Oxford et où ils avaient besoin d'un valet de chambre pour répondre à leurs besoins. Au début du XX^e siècle, les *scouts* étaient devenus plus proches des domestiques, s'occupant de nettoyer les feux de charbon et d'apporter l'eau pour la lessive. Aujourd'hui, ils se contentaient de passer l'aspirateur dans les chambres, de vider les poubelles et de nettoyer les salles de bains des étudiants, mais si vous aviez de la chance, vous pouviez tomber sur une personne très attentionnée qui allait jusqu'à ranger votre chambre, plier vos vêtements et faire votre vaisselle et votre lessive !

Beaucoup d'étudiants devenaient très proches de leurs *scouts*. Je me souvenais encore très bien de la mienne : une charmante dame nommée Jean qui venait nettoyer tranquillement ma chambre, et qui avait été la première à me trouver le matin où je m'étais réveillée tremblante de fièvre dans mon lit. J'avais la grippe et elle avait appelé

le médecin du collège pour moi. J'avais la chance que ma propre famille vive à proximité, mais pour beaucoup d'étudiants dont la famille se trouvait à des kilomètres ou même à l'étranger, la présence d'un soutien à l'université contribuait à atténuer le sentiment d'être perdu et seul dans une nouvelle ville étrangère. Je jetai un nouveau coup d'œil à Dora et je me demandai quel genre de *scout* elle avait été. Je ne pensais pas qu'elle était du genre doux et maternel, mais peut-être avais-je tort. Peut-être existait-il un cœur tendre sous cet extérieur âpre.

— L'un d'entre eux vous intéresse ? demanda la guichetière en désignant le pain de savon que Dora tenait.

Dora Kempton hésita, puis dit d'un ton bourru :

— Je ne suis pas sûre d'avoir assez de monnaie sur moi...

— Oh... J'en ai tellement en ce moment que j'ai du mal à écouler les stocks, dit précipitamment Mrs Sutton. Pourquoi ne pas en prendre un pour l'essayer gratuitement et, si vous aimez, vous pourrez revenir en chercher ?

Dora se raidit, remettant le savon dans le panier.

— Je paierai mes achats comme tout le monde.

Elle hocha brièvement la tête.

— Je verrai s'il en reste quand je viendrai chercher mes allocations cette semaine.

Il y eut un silence embarrassé lorsque Dora se retourna et quitta le magasin.

— Pour l'amour du ciel... ! s'exclama l'une des retraitées près du comptoir dès que Dora fut partie.

Une autre roula des yeux.

— Cette femme est trop fière. Ça la perdra.

Son amie hocha la tête.

— J'ai essayé de lui offrir des épinards de mon potager l'autre jour, mais elle a failli m'arracher la tête.

— C'est normal de partager entre voisins de temps en temps, pas vrai ? ajouta une vieille dame, et les autres hochèrent vigoureusement la tête.

— Trop fière, dit la guichetière en secouant la tête. J'ai déjà

rencontré des personnes comme ça avant. Elles préfèrent mourir de faim et de froid plutôt que d'admettre qu'elles ont besoin d'aide ou d'accepter une faveur de qui que ce soit.

Elle fit claquer sa langue d'un air désapprouvateur.

— Et ce n'est pas comme si les allocations de l'État étaient élevées, la pauvre...

— Elle vient d'arriver au village ? demandai-je.

Mrs Sutton secoua la tête.

— Ça fait presque un an déjà, mais elle n'a jamais fait beaucoup d'efforts pour nouer des relations. Elle n'invite jamais personne. Elle est probablement trop gênée de vivre si modestement.

— J'ai entendu dire qu'elle avait dû prendre une retraite anticipée, déclara l'une des retraitées. Et on sait que les *scouts* sont mal payés, même en activité.

— Oui, elle a dû subir une arthroplastie de la hanche. Elle a eu un arrêt de travail de six mois, puis ils n'ont pas voulu qu'elle revienne.

— Elle ne pourrait pas retrouver du travail au village ? demandai-je.

— Ce serait une possibilité, répondit la guichetière. Mais pour ça, il faudrait qu'elle demande. Bon nombre d'habitants seraient ravis de lui trouver quelque chose à faire et de la payer – mais les quelques fois où j'ai essayé de lui proposer, Dora a pris la mouche. On ne peut pas forcer les gens à accepter notre aide, fit-elle en haussant les épaules.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge murale derrière elle et réalisai soudain l'heure qu'il était. J'étais restée bavarder trop longtemps.

— Oh mon Dieu, je dois retourner au salon de thé.

— Comment ça se passe, au fait ? me demanda Mrs Sutton en m'adressant un sourire chaleureux. Je dois dire, Gemma, que nous étions tous très heureux que tu reviennes au village et que tu reprennes le salon de thé. Je me souviens de toi, petite fille. Tu dépassais à peine du comptoir, gloussa-t-elle. Tu venais toujours avec ta mère, tu montrais du doigt un des bocaux de bonbons sur l'étagère et tu demandais si tu pouvais en avoir. Tu aimais particulièrement les...

— Bouteilles de cola qui piquent ! dis-je, les souvenirs me revenant

tout à coup. C'est vrai ! ajoutai-je en éclatant de rire. J'avais totalement oublié. Je suppose que vous n'en vendez plus ? demandai-je en regardant derrière son dos.

— En fait, si, répondit-elle avec un sourire. Tu serais surprise du nombre de personnes qui les aiment encore, et les touristes en raffolent. Ce sont d'excellents souvenirs : petits, bon marché et légers, ils correspondent à l'image de l'« Angleterre vintage ». Je ne compte plus les touristes qui sont entrés pour acheter une carte postale et sont repartis avec un sac en papier rempli de bonbons bouillis ou de sorbets.

Cinq minutes plus tard, je quittais la poste avec mon propre sac en papier. En plus des chewing-gums que Cassie m'avait commandés, j'avais acheté de grosses poignées de sorbets citron, des bonbons Fizz Whizz qui crépitaient, des pièces d'or en chocolat, des pâtes de fruits, des mini-cœurs d'amour et, bien sûr, des bouteilles de cola qui piquaient – des bonbons géants au goût de cola, recouverts de sucre.

Je souris en retournant au salon de thé. J'avais le sentiment que j'allais me rendre malade – mais j'en apprécierai chaque bouchée.

CHAPITRE 16

En arrivant au Little Stables Tearoom, je constatai que les vieilles chouettes donnaient un coup de main en salle. Cassie était introuvable. Elle devait être en cuisine. Nous avions déjà écoulé une bonne partie des stocks de ma mère, et devions préparer nous-mêmes de nouvelles fournées. Une légère odeur de pâtisserie s'échappait de la cuisine et j'avais hâte de voir les préparations de Cassie.

Je glissai le sac de bonbons sous le comptoir, j'enfilai mon tablier et je m'empressai de rejoindre Mabel et ses amies pour servir les clients. J'étais en train d'expliquer la différence entre une tarte Bakewell et un pudding Bakewell à un groupe de touristes allemands quand une forte détonation dans la cuisine nous fit tourner la tête. Puis j'entendis Cassie pousser un gémississement.

Oh, oh. J'avais un mauvais pressentiment.

Je me précipitai dans la cuisine. Un véritable carnage m'attendait. Cassie se tenait au milieu de la pièce, couverte de la tête aux pieds de farine blanche. Je dus lutter pour garder un visage impassible.

— Ne te moque pas de moi ! cracha Cassie. Ce n'est pas drôle !

— Que s'est-il passé ? demandai-je en me précipitant pour l'aider à nettoyer le désordre.

— J'essayais de faire des *Chelsea buns*, m'expliqua Cassie. J'ai suivi les instructions que ta mère a laissées, sauf que j'ai voulu utiliser un mixeur. C'est tellement pénible de mélanger à la main dans un bol. J'ai mis la farine, le sucre, le zeste de citron, la cannelle et les épices dans le mixeur et soudain, tout a explosé ! Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal. Honnêtement, Gemma, je n'avais jamais réalisé que la pâtisserie était si compliquée.

Il nous fallut encore vingt bonnes minutes pour nettoyer le désordre – la farine et le sucre s'étaient répandus *partout* dans la cuisine. Une odeur de brûlé arracha alors un cri à Cassie qui courut vers le four.

Sous mon regard consterné, elle sortit un plateau de scones, avec une croûte noire et carbonisée sur le dessus.

— Oh mon Dieu, j'avais oublié que je les avais mis au four ! s'écria Cassie.

Elle les regarda avec espoir.

— Bon, ils ne sont brûlés que sur le dessus. Peut-être que si on découpe la partie supérieure, on pourra les servir quand même ?

— Je ne peux pas servir ça aux clients ! m'exclamai-je, horrifiée. On va devoir en refaire et jeter cette fournée.

— C'est un terrible gaspillage, grimaça Cassie. Ils doivent être très bons, à part le dessus qui est un peu brûlé...

J'acquiesçai en silence. Je détestais l'idée de gaspiller toute cette nourriture. Je repensai soudain au visage joyeux d'Owen et à Ruby remuant la queue, tous deux dans ce coin de rue glacial, et je grimaçai.

— On peut peut-être en faire don, dis-je soudain. Je demanderai à Seth s'il connaît des refuges pour sans-abri qui pourraient en avoir besoin. Je suis certaine que les SDF ne verront pas d'inconvénient à manger des scones dont le sommet a été découpé et qui sont un peu plus petits que d'habitude. Ils sont toujours aussi bons.

— Bonne idée. Je vais me débarrasser des morceaux brûlés et les mettre au réfrigérateur en attendant, dit Cassie en soupirant. Désolée de te demander ça, Gemma, mais tu as pris une décision au sujet des entretiens de samedi ?

Je lui adressai un regard désespéré.

— Cassie, tu as bien vu comment elles étaient ! Je ne peux en embaucher aucune !

— Nous avons besoin d'un vrai chef pâtissier, rétorqua Cassie. Je suis sûre que je peux m'améliorer avec la pratique, mais...

Sa voix se brisa.

Je laissai échapper un soupir. Elle avait raison. Certains pensaient que la pâtisserie, c'était juste mélanger des ingrédients dans un bol et les mettre au four, mais j'étais convaincue que c'était plus que cela. Sinon, cela reviendrait à dire que l'art consistait simplement à tremper son pinceau dans un pot de peinture et à l'appliquer sur une toile. Un

grand chef pâtissier avait autant de talent qu'un grand artiste. Il y avait quelque chose – une certaine magie – qui se produisait au-delà de la simple combinaison des ingrédients. Et ni Cassie ni moi ne l'avions. Oh, nous aurions probablement pu produire des pâtisseries passables avec beaucoup d'entraînement, mais pour réussir, mon petit salon de thé devait produire des pâtisseries *incroyables*.

Et cela n'arriverait pas avec Cassie en cuisine. En fait, à en juger par ses progrès jusque-là, nous aurions de la chance d'avoir quelque chose de *comestible* avec Cassie en cuisine.

— J'ai laissé l'annonce. J'espère qu'on aura d'autres candidats... Et ma mère revient dimanche prochain, tu te souviens ? dis-je d'un ton enjoué. Tu dois seulement tenir jusque-là.

— Ça fait encore cinq jours entiers, gémit Cassie. Tu auras de la chance si je ne fais pas exploser la cuisine d'ici là !



Le reste de la journée se déroula sans incident, même si la production peinait à suivre. Nous étions déjà en retard sur les préparations, et Cassie devait sans cesse jeter les fournées ratées et recommencer. Notre stock diminuait donc d'heure en heure. Pour la première fois depuis l'ouverture du salon de thé, je me retrouvai à devoir dire aux clients que certains articles du menu n'étaient pas disponibles. Je grimaçai chaque fois devant leur déception et leur agacement, en espérant que cela ne les empêcherait pas de revenir ou de me recommander à leurs amis.

Quelque chose d'autre me dérangeait. Je n'arrêtais pas de regarder l'horloge murale et de calculer le décalage horaire... Ma mère ne devrait-elle pas déjà être arrivée à Jakarta ? Je consultai mon téléphone pour la dixième fois, mais il n'y avait pas de message ou d'e-mail de sa part. Un coup d'œil sur le site de la compagnie aérienne m'apprit que son vol était bel et bien arrivé. Alors pourquoi n'avais-je pas de nouvelles d'elle ?

Lorsque mon téléphone sonna enfin, je décrochai en imaginant toutes sortes d'horreurs, de l'hôpital qui appelait pour dire que ma mère avait succombé à une forme rare d'Ebola à l'ambassade britannique qui m'informait qu'elle avait été enlevée par des terroristes (certes, j'avais peut-être une imagination un brin débordante). J'étais tellement convaincue qu'il s'agissait d'un appel de l'étranger que, pendant un moment, je fus déconcertée par la voix masculine grave qui sortit de l'appareil. L'espace d'un instant, je fus incapable de l'identifier.

— Gemma ? Tu es là ?

— Devlin ! dis-je. Désolée, je pensais que tu étais... Je suis confuse...

— Tu peux parler ?

Je fus surprise par son ton inhabituellement brusque. Puis j'entendis la colère réprimée dans sa voix et je réalisai que Devlin était furieux. Après avoir jeté un rapide coup d'œil au salon de thé, j'entrai dans la petite boutique et je fermai la porte vitrée derrière moi.

— Oui, dis-je d'un ton prudent. Quelque chose ne va pas ?

— Tu aimerais peut-être me dire pourquoi Seth t'a appelée vendredi soir.

Oh, bon sang. Mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine.
Comment l'avait-il découvert ?

— Pour rien, marmonnai-je. Il avait juste besoin du soutien d'une amie. Il venait juste de trouver un collègue mort et ensuite il a été arrêté pour un meurtre qu'il n'a pas commis... Bref, comment sais-tu qu'il m'a appelée ? demandai-je, sur la défensive. Je pensais qu'on avait le droit à un peu d'intimité en passant des coups de fil depuis le poste de police.

— C'est le cas – mais on attend aussi de l'honnêteté. Seth a dit au sergent de garde qu'il téléphonait à son avocat pour obtenir des conseils juridiques. Il n'a pas dit qu'il appelait son amie pour trafiquer les preuves.

Je ne répondis rien. Mon cœur battait la chamade.

— Que t'a-t-il demandé de faire, Gemma ?

— Rien ! Je te l'ai dit, il avait juste besoin d'une oreille amicale.

— Ne me mens pas, dit Devlin sévèrement. Je sais qu'il t'a demandé d'aller chercher quelque chose à Wadsworth.

Je déglutis.

— C... Comment le sais-tu ?

— Cassie me l'a dit. Oh, elle n'en avait pas l'intention, mais ça lui a échappé. Elle est venue me voir hier soir, pour me supplier d'aider Seth, et elle a mentionné sans le vouloir qu'il t'avait appelée. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle m'a sorti une explication bancale à propos d'une blague. Mais je ne suis pas stupide, Gemma. Seth ne t'aurait jamais appelée à cette heure-là, et du poste en plus, si ça n'avait pas été urgent et en rapport avec le meurtre, fit Devlin d'une voix froide et dure. Alors, tu comptes me le dire, ou je vais devoir ramener Seth au poste pour l'interroger ? Et cette fois, il ne sera pas libéré sous caution. En fait, je pourrais même ajouter « tentative d'obstruction à une enquête de police » à la liste des charges retenues contre lui.

Je serrai les dents, ressentant un mélange de fureur et de trahison. Devlin était censé être de *mon* côté ! Il était censé nous aider, pas être l'ennemi ! À présent, j'avais l'impression que c'était *lui* qui en avait après Seth.

— Ce n'était vraiment pas grand-chose, dis-je d'un ton crispé. Seth était encore furieux quand il est rentré à Gloucester, alors il a écrit une note à Quentin Barrow pour en quelque sorte... avoir le dernier mot, je suppose. Tu sais ce que c'est ! Et il l'a mise dans le casier du vieil enseignant quand il est retourné à Wadsworth – il est d'abord passé par la *Porter's Lodge*, avant d'aller au cloître pour chercher son téléphone.

— Si ce n'était pas grave, pourquoi a-t-il eu besoin de te réveiller au milieu de la nuit pour aller le chercher ?

Je remuai, mal à l'aise.

— Eh bien, ce n'était pas un mot très courtois...

— Tu veux dire qu'il a menacé Barrow.

— Il avait un peu trop bu, dis-je précipitamment. On dit toutes sortes de choses qu'on ne pense pas dans le feu de l'action. Ne me dis pas que ça ne t'es jamais arrivé.

— Si, mais je n'ai tué personne après.

— Seth non plus ! m'énervai-je. C'est exactement pour ça qu'il voulait que je m'en débarrasse – parce qu'il savait ce que la police penserait. Il était déjà en mauvaise posture. Il savait que même une note anodine pouvait être incriminante.

— S'il était innocent, alors il n'y aurait rien eu d'incriminant, déclara Devlin d'un ton égal. Tu as toujours le mot ?

— Non, je l'ai détruit.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, mais je pouvais sentir la colère et la frustration de Devlin. Je cherchai quelque chose pour me rattraper et je pensai soudain à ma rencontre au canal et aux événements à Wadsworth la nuit précédente.

— Devlin, il y a quelque chose d'autre que je dois te dire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Ce SDF qui était devant Wadsworth College la nuit du meurtre – j'ai posé des questions à son sujet dans toute la ville... Il s'appelle Jim... et... et il a un sale caractère. Je ne serais pas surprise qu'il soit le genre d'homme à être rancunier.

— Comment le sais-tu ?

— Eh bien, je l'ai rencontré, admis-je. J'ai parlé à l'un des vendeurs de *Big Issue* en ville et j'ai obtenu quelques informations... Et puis je l'ai retrouvé près du canal.

— Gemma, tu joues encore les détectives amateurs ? dit Devlin avec irritation.

— Je ne joue à rien du tout ! m'énervai-je. J'essaie d'aider à trouver le vrai meurtrier.

— Tu nous aiderais davantage en restant en dehors de l'enquête.

— Eh bien, c'est trop tard pour ça, rétorquai-je. Et tu devrais m'écouter ! La nuit dernière, j'ai fait une reconstitution du meurtre avec Lincoln. Je lui ai demandé de courir du cloître à la porte principale de Wadsworth et de chronométrer le temps qu'il mettait. Même en tenant compte du fait que Jim boitait, je pense qu'il aurait eu bien assez de temps pour...

— Tu étais à Wadsworth avec Lincoln ? intervint Devlin.

Était-ce le fruit de mon imagination, ou y avait-il une note de

jalousie dans sa voix ?

— Oui, Lincoln m’a invitée au dîner de l’Oxford Society of Medicine, qui se trouvait être à Wadsworth ce trimestre, dis-je avec impatience. Bref, je pense que Jim pourrait être suspect. Il n’avait aucune raison valable de rôder devant le collège à cette heure de la nuit ; il détestait Barrow et avait un motif pour vouloir l’éliminer ; il...

— Gemma, intervint Devlin. Il est peu probable que Jim soit le meurtrier.

— Pourquoi ?

— Parce qu’on a eu de nouvelles informations sur la chronologie des faits. Le téléphone de Barrow a été endommagé pendant la lutte, mais le service informatique a finalement réussi à récupérer quelques données. Barrow a envoyé un SMS à 00 h 17, donc il était encore en vie à ce moment-là.

— Comment vous savez que c’était lui ? demandai-je précipitamment. Je veux dire, n’importe qui aurait pu utiliser son téléphone pour envoyer un message et brouiller les pistes.

— C’est vrai, concéda Devlin. Mais le message faisait partie d’une conversation. Il semble que Barrow ait échangé des SMS avec un collègue de Harvard peu après minuit. Ils discutaient d’un projet de recherche commun, et ils ont échangé plusieurs messages. Le dernier venait de Barrow, et il contenait trop de détails pour avoir été écrit par le meurtrier.

— Alors, qu’est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que Barrow a dû être tué entre 0 h 17 et 0 h 30, heure où Seth a trouvé le corps. Mais Jim a été vu sur les caméras de surveillance devant le collège à 00 h 23 – ce qui ne laisse qu’un intervalle de six minutes pendant lequel il aurait pu commettre le meurtre et s’échapper. Il aurait dû tuer Barrow, puis courir dans le tunnel, contourner le jardin clos, passer par les deux quadrangles avant de sortir par la porte principale. Ça fait un sacré bout de chemin. Il n’aurait pas pu faire ça en six minutes.

Devlin avait raison. Même en douze minutes, Lincoln avait dit que cela n’aurait pas été évident pour un homme qui boitait. Avec un laps de temps désormais réduit de moitié, il n’y avait aucun moyen pour

Jim de tuer Barrow et de sortir du collège à temps pour être vu par la caméra de l'autre côté de la rue.

— Écoute, reste en dehors de ça, d'accord, Gemma ? Laisse la police faire son travail, dit Devlin. Tu n'as aucune idée de ce que tu fais.

Je fus vexée par son ton condescendant.

— Eh bien, je n'aurais pas à m'impliquer moi-même si tu avais accepté d'aider à prouver l'innocence de Seth ! m'énervai-je.

Il y eut un silence de plomb à l'autre bout du fil et je compris soudain que j'étais allée trop loin. J'entendis Devlin prendre une profonde inspiration et expirer lentement, puis il dit d'une voix plus froide et furieuse que jamais :

— Je n'arrive pas à croire que tu aies le culot de me demander de compromettre mon éthique professionnelle alors que tu m'as menti et que tu as dissimulé des preuves à la police !

Je grimaçai. Dit comme ça, ça semblait assez culotté en effet. Mais que voulait-il que je fasse ? Je sentis mon propre esprit s'échauffer. Devlin était un représentant de la loi, mais dans le cas présent, nous étions de part et d'autre d'une barrière, la liberté de Seth suspendue entre nous.

— Devlin, je...

— Non. Je ne veux pas entendre tes excuses, me coupa-t-il d'une voix glaciale. Je vais raccrocher maintenant avant de dire quelque chose que je pourrais regretter. Au revoir, Gemma.

Je regardai avec incrédulité le téléphone dans ma main. Il m'avait raccroché au nez ! Comment osait-il ? Quel sale type arrogant, hautain, moralisateur, odieux... *Ooooooh !*

J'ignorai la petite voix à l'arrière de ma tête qui me murmurait que Devlin avait des raisons d'être en colère et avait en fait été plutôt modéré et indulgent avec moi. Au lieu de cela, je me concentrai sur ma propre colère et mon indignation. C'était décidé : je n'adresserai plus la parole à Devlin jusqu'à ce qu'il rampe pour s'excuser !

CHAPITRE 17

Les derniers mots de Devlin me laissèrent dans un état de rage total pour le reste de l'après-midi et je fus soulagée en faisant basculer la pancarte du salon de thé sur « FERMÉ ». Il avait été difficile de maintenir une façade joyeuse devant les clients. Cassie était déjà partie. Je fis donc le tour de la salle toute seule, tirant les rideaux, remettant les dernières chaises en place, éteignant les lumières. Alors que j'enfourchais mon vélo pour regagner le centre-ville d'Oxford, je décidai de passer voir Seth avant de rentrer chez moi. Je ne l'avais pas vu depuis ce dimanche-là, quand nous l'avions récupéré au poste, mais je savais que Cassie était passée le voir la veille au soir. J'espérais qu'il gardait le moral.

Je trouvai Seth dans sa chambre universitaire. À en juger par les papiers éparpillés sur son bureau, il semblait avoir essayé de travailler, mais à l'expression de son visage, je ne pensais pas que les réactions chimiques moléculaires étaient au premier plan de ses préoccupations.

— Salut, Gemma, dit-il d'une voix apathique en me faisant entrer.

— Je me suis dit que j'allais passer voir comment tu allais... dis-je.

Il haussa les épaules.

— Je vais bien, je suppose. J'essaie de penser à autre chose – mais c'est un peu difficile quand je sais que je pourrais être jugé pour un meurtre brutal que je n'ai pas commis !

Je lui serrai le bras pour le rassurer.

— Ne t'inquiète pas, Seth. Tu n'iras pas au tribunal. Je suis sûre qu'on trouvera le vrai tueur et que la police abandonnera les charges contre toi, dis-je d'un ton confiant – même si j'étais loin d'en être aussi certaine.

— Tu as eu des nouvelles de l'affaire ? demanda-t-il désespérément. Mes parents rentrent la semaine prochaine. Je ne veux pas que ce soit

la première chose que mon père apprenne en descendant du bateau.

Je ne savais pas quoi dire.

— La police y travaille, dis-je. Je... j'ai parlé à Devlin cet après-midi et il suit quelques pistes.

Je choisis de passer sous silence le fait que l'un de mes principaux suspects s'était avéré être une impasse. Puis je me souvins de la raison initiale de l'appel de Devlin et dis :

— Au fait, Devlin est au courant pour la note dans le pigeonnier de Barrow.

— Quoi ? fit Seth en me regardant d'un air abasourdi. Tu n'as pas...

— Cassie lui a dit. Par erreur, ajoutai-je précipitamment. Elle est allée lui parler et tu sais comment est Devlin. Il est incroyablement perspicace et rusé. Et puis il m'a appelée cet après-midi et me l'a carrément demandé...

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Je le regardai d'un air penaud.

— Je devais lui dire la vérité, Seth. Mais je n'ai pas donné de détails. Je lui ai juste dit que tu avais écrit certaines choses dans le feu de l'action, après ta dispute avec Barrow, et que tu l'avais regretté par la suite. Mais étant donné les circonstances... tu ne tenais pas à ce que la police voie la note.

— Maintenant Devlin va certainement penser que je suis coupable, gémit Seth. Pourquoi m'inquiéter que la note soit découverte si elle n'était pas compromettante ?

C'était à peu près ce que Devlin avait dit, mais je ne voulais pas que mon ami se sente plus mal. Nous restâmes assis dans un silence morose pendant un moment, puis je dis d'un ton léger :

— Tu aurais dû voir le désastre que nous avons eu en cuisine cet après-midi.

Seth fit un vaillant effort pour suivre mon exemple.

— Que s'est-il passé ?

— Cassie a essayé de cuisiner...

Je n'eus pas besoin d'en dire plus : Seth éclata de rire. Je lui jetai un regard de reproche.

— Je ne pense pas qu'elle apprécierait ta réaction.

— Désolé... haleta-t-il. Mais je l'ai déjà vue essayer de cuisiner. C'est une vraie catastrophe !

Mes lèvres tressaillirent.

— Eh bien, tu n'aurais pas voulu être là aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi, mais son mixeur a explosé. Il y avait de la farine et du sucre partout. Ça nous a pris des lustres pour nettoyer la cuisine et je pense qu'elle n'arrivera jamais à la faire partir totalement de ses cheveux.

Cela déclencha de nouveaux éclats de rire chez Seth et je me joignis à lui. C'était agréable de le voir enfin se détendre un peu.

— Merci, Gemma, dit-il avec un sourire reconnaissant alors qu'il se calmait enfin.

Il enleva ses lunettes et les essuya.

— Mon Dieu, j'avais bien besoin de rire un peu.

— Ne dis pas à Cassie que tu as trouvé ça drôle, dis-je avec un sourire. Et en attendant, on a une fournée de scones brûlés dont on ne sait pas quoi faire... D'ailleurs, je voulais te demander : tu connaîtrais des refuges qui pourraient être intéressés ? Les scones sont très bons ; on a découpé les morceaux brûlés – ils ont juste l'air un peu bizarres, mais ils ont bon goût.

— Le Domus Trust pourrait être intéressé, répondit Seth. Tiens, je vais te donner leur carte et tu pourras parler au coordinateur des dons de nourriture...

Il se leva et fouilla parmi les papiers de son bureau.

— Ils organisent régulièrement des soupes populaires pour la communauté des sans-abri d'Oxford et collectent des dons alimentaires auprès d'entreprises en ville. Beaucoup de cafés et de restaurants ont des surplus de nourriture, et c'est toujours bon à prendre.

— C'est une idée formidable ! dis-je. Je pourrais faire la même chose ! Comme la réputation du salon de thé repose sur la fraîcheur des pâtisseries, je ne peux pas servir des produits qui ont plus d'un jour, même s'ils sont encore parfaitement bons. Cassie et moi, on essaie d'en manger autant qu'on peut (je regardai mon tour de taille avec regret), mais on doit souvent finir par en jeter. Ça me fait toujours mal au cœur. Je peux peut-être m'arranger avec le

Domus Trust pour leur envoyer tous les « restes ».

— Je suis sûr qu'ils apprécieraient.

— Très bien, je ferais mieux d'y aller, dis-je. Muesli va probablement me tuer à mon retour. Elle risque d'être affamée.

— Gratte-lui le dos pour moi, dit Seth avec un sourire en m'accompagnant jusqu'à la porte.

Je fus heureuse de voir qu'il avait l'air beaucoup plus enjoué. Avec un dernier signe de la main, je quittai sa chambre et commençai à descendre l'escalier en spirale du collège.



Il était tard quand je rentrai et Muesli n'était pas la seule à être affamée. Je la nourris et j'eus le plaisir de découvrir des restes de soupe aux pois cassés dans le réfrigérateur. En la sortant et en la mettant dans une casserole pour la réchauffer, je réfléchis à nouveau à l'affaire. Si Jim n'était pas dans le coup, qui restait-il comme suspect possible ? Leila Gaber ? Joan Barrow ? Et qu'en était-il de Clyde Peters lui-même ? Je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment tenace que le concierge en savait plus qu'il ne le laissait entendre.

En attendant que la soupe chauffe, je consultai à nouveau mon téléphone pour voir s'il y avait un message de ma mère. Rien. Je fronçai les sourcils. J'avais essayé de l'appeler plusieurs fois, mais j'étais tombée directement sur sa messagerie. *Elle a probablement juste oublié de rallumer son téléphone après être descendue de l'avion, pensai-je. Ou elle a oublié d'enlever le mode avion.* Je me demandai brièvement si je devais appeler mon père en Afrique du Sud, puis je décidai de ne pas le faire. Je ne voulais pas l'inquiéter. J'attendrais jusqu'au lendemain, au moins. Si je n'avais pas de nouvelles de ma mère d'ici là, je commencerais à m'inquiéter...

Je versais la soupe chaude de la casserole dans un bol quand j'entendis un bruit étrange. Le son était sporadique, parfois plus doux, parfois plus fort, et ressemblait à du métal grattant contre quelque

chose...

Je sortis de la cuisine pour essayer d'identifier la source du son. Je parcourus le couloir... Me rendis dans le salon... Et je m'arrêtai net.

Muesli était recroquevillée dans le coin près des rideaux, jouant avec quelque chose par terre. En m'approchant, je réalisai que c'était le conduit d'aération, celui sur lequel elle faisait une fixation. Je me souvins que ma mère s'en plaignait juste avant de partir. La petite chatte tigrée pressait son minois contre les barreaux de la grille décorative, reniflant avec entrain. Je me demandai ce qu'il y avait dans le vide sanitaire sous la maison pour susciter un tel intérêt, puis je décidai avec un frisson que je ne voulais pas réellement le savoir. Je n'étais jamais descendue dans la cavité sous la maison – c'était une caractéristique architecturale typique de beaucoup de vieilles maisons victoriennes pour faciliter la ventilation –, et j'imaginais qu'elle était pleine d'insectes et de rats morts et Dieu savait quoi d'autre.

Muesli, quant à elle, ne partageait clairement pas ma répulsion. Elle appuyait son museau contre la grille et la frappait régulièrement d'une patte impatiente, faisant cliqueter le couvercle métallique dans son cadre.

— Muesli, arrête ça... commençai-je à dire quand elle administra un nouveau coup de patte à la grille qui finit par sortir de son cadre.

Instantanément, Muesli mit son nez dans le trou et poussa la grille sur le côté. Puis, avant que je ne réalise ce qu'elle faisait, elle enfonça sa tête et ses épaules dans l'espace qui s'élargissait et commença à essayer de s'y faufiler.

— Hé ! m'écriai-je, traversant la pièce en courant. Muesli !

Je parvins à l'attraper juste avant qu'elle ne se glisse à l'intérieur. Mon Dieu, je n'avais pas réalisé à quel point elle était petite.

— *Miaouu* ! geignit-elle d'un air boudeur alors que je la soulevais et la déposais sur un fauteuil.

Elle me regarda d'un air de reproche, mais je l'ignorai. Je remis la grille sur la bouche d'aération, l'insérant correctement dans son cadre. Je la fis bouger légèrement pour tester. Elle se déplaça imperceptiblement dans un cliquetis. Le plancher avait dû se déformer avec le temps, de sorte que le cadre de la bouche d'aération n'abritait

plus parfaitement la grille.

Je regardai autour de moi, puis j'aperçus le panier à tricoter de ma mère tout près. Je le ramassai et le plaçai sur la grille, de façon qu'il couvre le conduit. *Voilà qui devrait faire l'affaire.* Quand mes parents reviendraient, je leur demanderais de trouver une solution permanente.

Je me redressai en m'époussetant, lançant à Muesli un regard de triomphe. Elle se détourna avec un air de dédain et commença à faire sa toilette, comme si la grille d'aération ne l'avait jamais réellement intéressée.

Je levai les yeux au ciel. *Les chats.* La laissant poursuivre son nettoyage dans le salon, je retournai à la cuisine où m'attendait ma soupe qui refroidissait rapidement.

CHAPITRE 18

— Nous partons un peu plus tôt aujourd'hui, Gemma, dit Mabel en boutonnant son manteau et en enroulant une écharpe autour de son cou.

— Oh, vous allez voir un film ? demandai-je en souriant aux vieilles chouettes.

Je savais qu'elles assistaient souvent aux séances à tarif réduit pour les seniors au cinéma d'Oxford.

Elles se regardèrent, me faisant penser à de vilains garnements qui préparaient quelque chose.

— Non... Nous avons d'autres obligations, dit formellement Florence. Nous devons nous préparer.

Et avec un air mystérieux, elles partirent toutes les quatre. Je regardai leurs silhouettes s'éloigner en titubant dans la rue principale du village. *Que mijotent-elles ?* Je n'avais pas le temps d'y réfléchir. C'était la fin de l'*afternoon tea*, et le salon de thé était encore bondé. Je m'affairais en tous sens, apportant des plateaux de thé et de gâteaux, débarrassant les tasses et les assiettes, prenant de nouvelles commandes... Finalement, le dernier client partit avec un sourire satisfait et je fermai la porte du salon de thé, puis basculai la pancarte sur « FERMÉ » avec un soupir las. Je m'appuyai contre la porte et fermai les yeux un instant. C'était formidable que les affaires marchent si bien, mais certains jours, c'était épuisant. Mes pieds me faisaient souffrir. Peut-être pourrais-je prendre un bon bain chaud en rentrant à la maison.

Puis je me souvins. Ce soir-là, nous devons honorer notre première commande en tant que traiteur. Je devais livrer nos préparations avant de pouvoir rentrer chez moi. Ce n'était qu'une petite commande, mais j'étais enthousiaste. C'était une nouvelle étape dans la vie de mon entreprise. Je savais que mon Little Stables Tearoom commençait

à faire parler de lui et que les gens se mettaient à recommander nos fabuleuses pâtisseries. Si nous pouvions être présents lors d'événements comme ceux de l'université d'Oxford, nous pourrions véritablement nous faire un nom. Cette première mission était donc, je l'espérais, le début d'une longue aventure.

Ce soir-là, je devais livrer une petite galerie qui venait d'ouvrir dans le village et qui organisait sa soirée d'ouverture. Les galeristes voulaient soutenir les entreprises locales et m'avaient donc commandé des pâtisseries pour l'événement. Rien d'extraordinaire, juste les bons vieux classiques britanniques : gâteaux et brioches, entre autres. Cassie s'était affairée en cuisine tout l'après-midi et, à en juger par l'odeur des pâtisseries qui se dégageait de la pièce (et l'absence d'explosions ou de cris), j'avais bon espoir que tout serait bientôt prêt.

Hmm... J'essayai de me souvenir de la disposition de la galerie pour savoir s'ils avaient une table assez grande pour disposer tous les plateaux. Sinon, nous pourrions prendre notre propre table à tréteaux. Je me demandai pendant un moment si je devais appeler pour vérifier, puis je décidai d'y aller en personne. J'avais besoin d'un peu d'air frais après avoir été enfermée dans le salon toute la journée.

Je m'emmitouflai rapidement dans mon manteau et me mis à remonter d'un bon pas la rue principale du village, pensant à cette commande. Je savais qu'Eleanor Shaw, la propriétaire de la galerie, était très active au sein de l'église locale et des groupes communautaires. Une recommandation de sa part pourrait m'apporter des clients de tout l'Oxfordshire. Je souris, mes pensées se transformant en une agréable rêverie. Nous pourrions devenir une véritable institution et apposer le nom « Little Stables » sur toutes nos pâtisseries. Peut-être pourrais-je lancer ma propre ligne de gâteaux et de brioches, avec le logo « Little Stables Tearoom » dessus. Et nous pourrions même avoir des serviettes assorties et peut-être même...

Je fus tirée de mes pensées en manquant de percuter une femme appuyée contre la clôture de l'école.

— Oh ! Désolée, je ne vous avais pas...

Je m'interrompis en réalisant que c'était Dora Kempton. Elle avait le teint blême et semblait s'accrocher de toutes ses forces à la

rambarde.

— Dora ! Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que ça va ?

Je lui tendis la main pour la soutenir.

— Je vais... bien... marmonna-t-elle en tentant de se redresser. C'est juste... un étourdissement, c'est tout...

Je l'observai attentivement. Son visage était hagard à la lumière du crépuscule, ses yeux ternes et fatigués. Sa main accrochée à la barrière tremblait légèrement. Sous le tissu élimé de son manteau, son corps était mince et frêle. Elle tremblait de froid et je compris soudain qu'elle devait être affamée. Je n'en étais pas sûre, mais j'étais prête à parier qu'elle s'était sentie mal à cause de la faim.

— Venez avec moi au salon de thé, lui dis-je en mettant une main sous son coude.

— Non... protesta faiblement Dora. Je... Je n'ai pas mon sac à main avec moi. Je l'ai laissé à la maison...

— Peu importe, dis-je vivement, et je l'aidai à traverser la route.

Elle était trop faible pour résister, et en quelques instants, je la ramenai au salon de thé, lui fis traverser la salle et la conduisis dans la cuisine. Cassie leva les yeux, surprise, quand nous entrâmes. Elle se tenait debout devant la grande table en bois au centre de la pièce, de la farine jusqu'aux coudes, avec des taches blanches sur le nez et le front. Ses cheveux étaient ébouriffés, et elle avait l'air totalement épuisée.

— À quand remonte votre dernier repas, Dora ? demandai-je en l'aidant à s'asseoir sur une chaise près de la table.

Elle rougit et détourna le regard.

— Je... je n'ai pas eu le temps de prendre de petit-déjeuner ce matin.

Elle se laissa tomber avec reconnaissance sur la chaise en marmonnant :

— Merci. Ça ira mieux dans un moment... J'avais juste besoin de me reposer un peu, c'est tout.

Je l'ignorai et me dirigeai vers le buffet, où je coupai une grosse part de cheese-cake au citron meringué qui se trouvait sur un plateau. Je la transférai dans une assiette pendant que je mettais la bouilloire

en marche et rapidement, elle se mit à siffler joyeusement. Je remplis une théière avec des feuilles de thé fraîches et j'ajoutai de l'eau chaude, puis je laissai infuser le tout pendant quelques minutes avant de lui verser une tasse de cette riche infusion rouge. J'apportai la tasse et l'assiette à Dora, les posant devant elle.

— Voudriez-vous du lait avec votre thé ?

— Je...

Sa voix s'éteignit tandis qu'elle fixait l'assiette. Puis elle redressa les épaules et s'assit résolument, la bouche comprimée en une ligne fine.

— Je n'ai pas besoin de votre charité.

— Ce n'est pas de la charité ! dis-je avec impatience. C'est pour ne pas gaspiller. Le salon de thé est fermé, et je ne peux pas resservir ces pâtisseries demain, je devrai les jeter.

Je rapprochai la part de gâteau et me radoucis :

— Allez-y, mangez.

Elle hésita, puis finalement, comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher, elle prit la fourchette et coupa un morceau de gâteau. Je la regardai porter la fourchette à sa bouche et avaler avec avidité. Puis elle prit la tasse de thé et but une gorgée de breuvage chaud, inhalant la vapeur parfumée avec un soupir de plaisir. Sans un mot, je remplis une autre assiette avec les restes de nos sandwiches et un *Chelsea bun* (très légèrement brûlé), et je la posai devant elle.

Dora hésita à nouveau, puis dit doucement « Merci » et commença à manger.

Je détournai poliment les yeux et me dirigeai vers Cassie, qui semblait paniquée.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé ! dit-elle. Je suis certaine d'avoir suivi la recette à la lettre !

Elle fixait avec consternation le *Victoria sponge cake* devant elle – ou ce qui aurait dû être un *sponge cake* moelleux, sauf que le milieu du gâteau s'était en quelque sorte effondré. Cela ressemblait à un cratère volcanique marron avec une croûte.

— On ne peut pas servir ça, dis-je avec consternation.

— Peut-être que si on ajoute du glaçage sur le dessus, personne ne le remarquera ? demanda Cassie avec espoir.

Je la regardai, exaspérée.

— Cassie ! Même un aveugle remarquerait ce cratère au milieu du gâteau !

— Qu'est-ce qu'on va faire ? se lamenta Cassie, se prenant la tête entre les mains. C'est pour la fête de la galerie ce soir.

Je poussai un hoquet de surprise.

— *Quoi ?* Je pensais que tu avais déjà fait le gâteau pour ce soir !

Cassie parut légèrement honteuse.

— Je l'avais fait... Mais quand je l'ai goûté, j'ai réalisé que j'avais dû utiliser du sel au lieu du sucre, dit-elle d'un air penaud. Alors je me suis dit que j'allais en faire un autre très vite. Après tout, il ne met pas si longtemps à cuire et j'ai augmenté la température du four – je pensais qu'il cuirait plus vite comme ça – et j'ai vérifié régulièrement... et c'est là que c'est arrivé !

J'avais envie de lever les yeux au ciel, mais je savais que je n'étais pas en position de me plaindre. C'était exactement le genre de choses que j'aurais pu faire.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? dis-je, commençant à paniquer. Ils attendent la nourriture d'une minute à l'autre. On n'a pas le temps de faire un autre gâteau. Et le *Victoria sponge* était censé être la pièce maîtresse de la soirée !

— Vous pourriez simplement découper le milieu du gâteau, déclara une voix calme de l'autre côté de la table.

Nous levâmes les yeux, surprises. Dora Kempton nous regardait d'un air affable. J'avais complètement oublié sa présence.

— Vous pourriez en faire un gâteau en forme d'anneau, suggéra-t-elle.

— Un quoi ? lui demanda Cassie bouche bée, complètement perdue.

— Vous avez un couteau bien aiguisé ?

J'en pris un dans le bloc de couteaux à côté de l'évier.

— Est-ce que ça ferait l'affaire ?

Dora hocha la tête.

— Il suffit de découper un cercle au milieu et d'enlever les parties brunes sèches avec des croûtes. Ensuite, vous glacez le tout, et vous pouvez le servir. Les gens n'y verront que du feu. En fait, vous

pourriez même remplir le trou du milieu avec des fruits frais et de la crème fouettée sur le dessus. Le gâteau semblera à la fois très attrayant et novateur.

Je souris.

— C'est une idée formidable ! Oh, et on a des Blenheim Orange provenant d'une ferme locale, ajoutai-je. On pourrait couper les pommes, les disposer en tourbillon au centre et les recouvrir de miel. Ça s'accorderait parfaitement avec le thème de l'exposition, qui célèbre les produits locaux des Cotswolds.

Cassie semblait déjà plus optimiste.

— Oui ! Et on pourrait aussi ajouter quelques...

Elle s'arrêta et renifla.

— Attendez... ça ne sentirait pas le brûlé ?

Elle sursauta et courut jusqu'au four, ouvrant la porte d'un coup sec. De la fumée s'en échappa.

— Noooooon ! hurla Cassie en agitant ses bras dans tous les sens.

Je courus prendre un gant de cuisine. Quelques minutes plus tard, nous fixions avec une profonde consternation la plaque de cuisson pleine à craquer sur la table en bois.

— *Hum...* Qu'est-ce que tu essayais de faire, Cassie ? demandai-je.

— Un cake glacé au citron, dit Cassie d'un air triste. Ça avait l'air si facile d'après la recette. Et des cupcakes au chocolat. C'est pour la fête à la galerie et j'étais en retard, alors j'ai pensé que je pourrais les mettre à cuire tous ensemble pour gagner du temps. Mais j'ignore pourquoi ils sont tout durs et fissurés...

Dora expliqua depuis l'autre côté de la table :

— Ça arrive souvent si le four est surchargé et qu'il devient trop chaud.

J'aurais voulu réprimander ma meilleure amie, mais je voyais bien que Cassie était déjà assez bouleversée. Elle luttait contre les larmes qui menaçaient. Je ne l'avais jamais vue aussi abattue.

— Oh mon Dieu... regardez-moi cette bosse hideuse ! murmura-t-elle en fixant le gâteau au citron, qui arborait une bosse semblable à une énorme pustule en son centre, recouvert d'une affreuse croûte brune craquelée.

Dora se leva et s'approcha de nous. Elle examina le cake de ses doigts experts.

— À part ça, tout va bien. Il suffit de découper cette bosse, puis de retourner le tout et d'ajouter du sucre glace. Ça devrait quand même avoir bon goût et personne ne le remarquera.

— Et pour ça ? demandai-je en regardant, horrifiée, les cupcakes ratés. Ils sont censés être tendres et moelleux... Mais ils sont secs et craquelés, et les bords sont brûlés.

Dora Kempton retroussa ses manches.

— Trouvez-moi une planche à découper et un couteau, dit-elle. Et de la crème fouettée, de la glace, et plusieurs grands verres. Et auriez-vous des fruits rouges ?

— Je n'ai pas de fruits rouges frais, mais j'ai de la compote de fruits d'une ferme locale, répondis-je.

— Ça fera l'affaire. Apportez-moi tout ça.

Cassie et moi, nous nous empressâmes d'obtempérer. Ensuite, nous regardâmes avec fascination Dora découper les cupcakes de ses mains expertes. Elle élimina les parties brûlées, puis découpa le reste en petits morceaux. Elle les plaça dans de grands verres, alternant avec compote de fruits rouges, crème fouettée et glace maison pour créer des *trifles* – semblables à des bagatelles – qui mettaient l'eau à la bouche. Enfin, elle prit des copeaux de chocolat et les saupoudra sur le dessus. Le résultat était épatant.

— *Waouh...* m'extasiai-je, l'eau à la bouche. Ils sont incroyables, Dora. Je peux goûter ?

— Tenez, dit Dora en préparant un dernier verre avec les restes de cupcake au chocolat et une cuillerée des autres ingrédients.

Elle nous le tendit à Cassie et moi, et nous goûtâmes tour à tour le dessert à la petite cuillère pendant qu'elle mettait les autres verres au réfrigérateur.

— Ooh, c'est délicieux !

Cassie émit un bruit appréciateur.

C'était vrai. Je n'aurais jamais cru qu'un tel désastre culinaire pourrait se transformer en quelque chose d'aussi divin.

— Vous êtes sûre que vous étiez *scout* ? demandai-je sur le ton de la

plaisanterie. On dirait le travail d'une pâtissière professionnelle !

Le visage d'ordinaire sévère de Dora se fendit d'un sourire.

— Ma mère adorait la pâtisserie, dit-elle. Je l'aidais beaucoup quand j'étais petite, et j'ai continué à faire des gâteaux en grandissant. Je trouve ça relaxant.

— Relaxant...

Cassie manqua de s'étouffer avec le *trifle* au chocolat et aux fruits rouges.

Dora eut un petit rire. C'était un son agréable. Quand elle souriait comme ça, ses yeux se réchauffaient, et elle avait l'air d'une tout autre personne.

— Je ne sais pas comment vous remercier, Dora. Vous nous avez sauvées ! Vos idées vont faire un tabac à la soirée !

— Ce n'est rien, dit-elle d'un ton bourru.

Elle désigna l'assiette et la tasse de thé vides à l'autre bout de la table.

— C'est le moins que je puisse faire...

J'hésitai, puis je dis nerveusement :

— Puis-je vous dédommager pour votre temps ?

— Certainement pas ! lâcha Dora. Ça m'a fait plaisir de vous aider.

— D'accord, d'accord, dis-je en faisant précipitamment machine arrière. Mais vous ne voudriez pas emporter d'autres restes de la journée ? Juste pour ne pas gaspiller, ajoutai-je précipitamment. Et vous pourriez nous dire comment nous améliorer.

Dora accepta et partit avec un grand sac en papier rempli de brioches et de muffins. Dès qu'elle eut passé la porte, Cassie me prit par les épaules et me dit :

— On a trouvé notre cheffe, Gemma ! Tu devrais l'engager ! Dès demain !

Je souris.

— Tu crois que je peux la convaincre sans qu'elle pense que c'est par charité ?

— Bon sang, à ce stade, c'est elle qui ferait preuve de charité en acceptant ! dit Cassie en s'effondrant sur une chaise. Je suis absolument vannée ! La pâtisserie est la chose la plus stressante qui

soit. Je ne veux plus jamais revivre un après-midi comme celui-là.

Je ris, puis serraï son bras avec sympathie.

— Je suis désolée, Cass. Ce n'était pas juste de faire peser tout ça sur toi.

Elle fit un signe de la main.

— Bah, je me suis portée volontaire. Ça avait l'air beaucoup plus facile que ça ne l'est en réalité. Avec ta mère on aurait dit que c'était simple... Au fait, tu as eu des nouvelles ?

Je lui adressai un sourire soulagé.

— Oui, *enfin* ! J'ai reçu un texto ce matin. Apparemment, elle m'avait *bien* écrit dès leur arrivée à Jakarta, mais elle s'est ensuite aperçue qu'elle avait seulement tapé le message, mais qu'elle avait oublié d'appuyer sur « Envoyer ».

Je levai les yeux au ciel.

— Au moins, elle est saine et sauve, dit Cassie.

Elle jeta un coup d'œil à la cuisine.

— Et peut-être que le temps qu'elle revienne, on aura un nouveau chef au salon ! dit-elle en me souriant. Je pense que c'est préférable que je m'en tienne à mes pinceaux.

— Eh bien, toi, tu donnes l'impression que *l'art* est beaucoup plus facile que ça ne l'est en réalité, dis-je en souriant. Tu es capable de produire un magnifique paysage là où n'importe qui aurait juste le temps de gribouiller un bonhomme en bâtons.

— Je suppose qu'on a tous nos talents, convint Cassie en me souriant. Le tien, c'est de fourrer ton nez dans les affaires des autres.

— C'est faux ! m'exclamai-je, horrifiée. On dirait que tu essaies de me faire passer pour les vieilles chouettes !

— Non, non, tu n'es pas comme elles, me rassura Cassie. Je voulais dire, dans le bon sens. Enfin... Je pense que tu as un don pour résoudre les mystères, Gemma.

— Ça n'a pas l'air d'aider beaucoup Seth pour le moment.

À la mention de Seth, le visage de Cassie se décomposa. Je m'en voulus d'avoir ruiné l'ambiance.

— Gemma, tu ne penses pas qu'il va finir par être inculpé pour le meurtre ? demanda Cassie, le visage inquiet.

— Je ne sais pas, répondis-je avec tristesse. Pour le moment, les choses se présentent mal.

— Pourquoi ne pas le retrouver ce soir, après avoir livré la galerie, pour passer à nouveau l'affaire en revue ? suggéra Cassie. Peut-être qu'on pourrait trouver un nouvel angle.

Je rougis légèrement.

— Je... En fait, j'ai un rendez-vous ce soir.

Cassie haussa les sourcils.

— Je pensais que tu n'avais pas pardonné à Devlin ce qu'il avait dit hier ? Tu as dit que tu ne lui parlerais plus jusqu'à ce qu'il s'excuse.

— C'est... ce n'est pas avec Devlin, en fait. Je sors avec Lincoln. Il m'a appelée ce matin et m'a demandé si je voulais dîner avec lui ce soir.

Cassie ne dit rien, mais me jeta un regard.

— Hé, je suis toujours libre, aux dernières nouvelles. Je peux sortir dîner si on m'invite, dis-je sur la défensive. Et Lincoln est de bonne compagnie.

Ma meilleure amie se pencha vers moi.

— Est-ce que tu *aimes* Lincoln, Gemma ? Je veux dire, sérieusement ?

J'hésitai.

— Je... je pourrais, je pense. Je veux dire... ce n'est pas Devlin, mais... j'aime être avec lui. Nous ne sommes pas toujours en train de nous battre et de nous disputer tout le temps, et nous n'avons pas ce passé douloureux entre nous – c'est juste... agréable. Et Lincoln est si calme, si solide et si fiable... Il ne me rend pas furieuse tout le temps... soupirai-je. Oh, Cassie, je ne sais pas. Je suis si confuse !

Le visage de Cassie s'adoucit.

— Eh bien, je suppose que ça ne ferait pas de mal d'apprendre à mieux le connaître – avant de décider lequel choisir.

— Cassie ! m'exclamai-je. Ce n'est pas comme si je décidais quoi commander sur un menu !

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle avec un sourire malicieux.

Je levai les yeux au ciel, puis dis d'un ton désespéré :

— Je ne veux pas faire de mal à qui que ce soit...

— Quelqu'un finit toujours par être blessé en amour. Tu ne dois pas penser comme ça. Tu dois écouter ton cœur et être fidèle à toi-même. Même si ça te fait peur. Même si ce n'est pas la voie la plus facile. Ce ne serait juste pour aucun d'eux sinon.

— Depuis quand es-tu devenue Miss Gourou de l'amour ?

Cassie m'adressa un sourire suffisant.

— Je suis une experte en relations. Je vois les choses.

Eh bien pourtant, tu ne vois pas tes propres sentiments à l'égard du garçon qui t'a toujours adulée et qui est juste sous ton nez, pensai-je. Mais je gardai mes pensées pour moi. Les choses étaient déjà assez gênantes avec Seth sans que j'aggrave la situation en abordant le sujet avec Cassie. Je commençai à sortir les gâteaux de la cuisine.

— Tu sais que j'attendrai un rapport complet demain, me dit Cassie. Surtout sur la façon dont Lincoln embrasse.

— *Cassie !*

Son rire taquin me suivit hors de la pièce.

CHAPITRE 19

Par le passé, chaque fois que j'étais sortie avec Lincoln, j'avais toujours pris soin d'insister sur le fait que ce n'était pas un rendez-vous galant, que nous sortions simplement entre amis. Et je m'étais habillée en conséquence, en optant pour un look décontracté, afin que Lincoln ne pense pas que je faisais un effort particulier pour lui. Ce soir, j'hésitai devant mon armoire. Si je voulais laisser une chance à Lincoln, je devais agir comme si c'était un rendez-vous, au lieu de m'efforcer de ne pas le voir de façon romantique. Peut-être que Cassie avait raison : j'avais besoin de me donner à fond pour connaître mes véritables sentiments.

Il était si facile, à présent que j'étais de retour à Oxford, que je retrouvais mes anciens repaires, que je revivais mes journées d'étudiante, de retomber dans mes vieux schémas. Devlin était tout pour moi à l'époque et je l'avais aimé avec la passion dévorante d'un premier amour. Mais je ne savais pas si ce que je ressentais pour lui était simplement un écho de ces sentiments ou quelque chose de réel qui avait résisté à l'épreuve du temps. Peut-être que si je me laissais séduire par un autre homme, sans doutes ni réserves, je saurais enfin quels étaient mes véritables sentiments.

Qu'importait si mon cœur ne battait pas la chamade quand je voyais Lincoln. Fallait-il que ce soit nécessairement intense pour être considéré comme le « véritable amour » ? Ne pouvait-on pas aimer quelqu'un tout autant si le sentiment naissait du respect et de la sympathie au lieu d'une attirance instantanée et d'une passion intense ?

J'aurais aimé connaître la réponse à cette question.

Lorsque Lincoln vint me chercher, je vis dans son regard qu'il était agréablement surpris. J'avais choisi une robe en soie marine fluide avec une taille empire et j'avais placé une barrette dans mes cheveux

courts. Je me sentis très adulte et élégante lorsqu'il m'aida à enfiler mon manteau et m'escorta jusqu'à la porte d'entrée.

Dieu merci, ma mère était absente. C'était déjà assez difficile d'affronter ses manigances d'entremetteuse quand je gardais une attitude désinvolte. Cela aurait été tout bonnement impossible si elle avait vu que je faisais un effort avec Lincoln.

— Tu es magnifique, dit Lincoln en m'ouvrant la portière de sa voiture.

— Merci, dis-je d'un ton léger. Où allons-nous ?

— J'ai réservé une table chez Gees.

— Oh ! Je n'y suis pas retournée depuis que j'ai quitté l'Angleterre, m'exclamai-je avec enthousiasme.

Gees était l'un des meilleurs restaurants d'Oxford, ce qui n'était pas peu dire. Dans une ville dotée d'une architecture aussi spectaculaire qu'Oxford, vous aviez l'embarras du choix pour trouver un endroit pittoresque où dîner, qu'il s'agisse d'un ancien complexe pénitentiaire ou d'un bâtiment médiéval classé, d'un hangar à bateaux folklorique ou d'une chapelle reconvertie en église... Gees était un établissement chic mêlant les styles moderne et historique. Il était installé dans un gigantesque jardin d'hiver victorien, avec un intérieur spacieux rempli d'arbres en pot et de tables en marbre, réparties sur le sol en damier. On s'y rendait pour les occasions spéciales – dîner d'anniversaire de mariage ou célébration de remise des diplômes avec ses parents.

Un serveur discret nous conduisit jusqu'à notre table, dans un coin. Je regardai autour de moi avec intérêt : le restaurant avait été rénové depuis mes années d'études à Oxford et certaines choses avaient changé – les lustres emblématiques, par exemple, avaient été remplacés par des éclairages modernes –, mais dans l'ensemble, l'établissement dégageait la même atmosphère élégante combinée à une sorte de charme rustique discret.

Pendant que nous parcourions le menu, commandions, puis attendions que les plats arrivent, Lincoln discutait de son travail et de l'hôpital. J'appréciai la soirée bien plus que je ne l'avais prévu et plus je passais de temps avec Lincoln, plus je me délectais de sa compagnie. Je le regardai subrepticement pendant que nous goûtions

le plat principal. Ses doux yeux bruns pétillaient lorsqu'il racontait une histoire drôle sur l'hôpital et ses mains aux longs doigts – des mains de médecin – s'agitaient pour illustrer ses propos. Je repensai au commentaire taquin de Cassie et je me demandai soudain quel effet cela me ferait de sentir ses lèvres sur les miennes. Son baiser ferait-il battre mon cœur aussi fort que Devlin ? Serais-je emportée par une vague de sentiments si intenses qu'elle me ferait oublier tout le reste ? Ne me devais-je pas de le découvrir ?

— Gemma ?

Je sursautai et me rendis compte que j'avais décroché.

— Désolée, mon esprit a vagabondé pendant une minute...

Je rougis et baissai les yeux, coupant à la hâte un artichaut.

— Que penses-tu du nouveau menu ? demanda Lincoln en prenant une fourchette de fettucine au ragoût de chevreuil.

— C'est délicieux jusqu'ici... mais j'attends avec impatience de voir les desserts.

— Oui, je me disais bien qu'en tant que propriétaire de salon de thé, ce serait le sucré qui t'intéresserait le plus. Histoire de comparer leurs desserts aux tiens.

J'éclatai de rire.

— Je peux difficilement me comparer à une institution comme Gees !

— Oh, je ne sais pas... dit Lincoln avec un sourire. Ton Little Stables Tearoom commence à avoir une certaine réputation. J'ai entendu pas mal de gens parler de toi à l'hôpital.

— Vraiment ? dis-je, ravie.

Il hocha la tête.

— Les gens recommandent d'y aller ou racontent qu'ils y ont emmené des proches et que tout le monde a adoré. Tu t'es vraiment bien débrouillée, Gemma, et en peu de temps ! Quand as-tu ouvert ?

— Il y a un peu plus de quatre mois, répondis-je, surprise maintenant que j'y pensais.

D'une certaine manière, j'avais l'impression qu'une vie entière s'était écoulée depuis mon retour en Angleterre.

— Eh bien, je trouve que tu fais un travail fantastique.

Je ressentis une certaine chaleur m'envahir.

— Merci.

— Au fait, comment va Seth ? Comment se présente l'enquête ?

Je redescendis immédiatement sur terre.

— Pas très bien. Je pense que ça déprime un peu Seth.

— La police n'a pas d'autres suspects ? Et ce sans-abri qui t'intéressait la dernière fois ? Cette reconstitution devait bien permettre de confirmer qu'il aurait pu le faire ?

— Oui, mais j'ai appris depuis que le professeur Barrow a envoyé un SMS à 00 h 17 – ce qui signifie qu'il était encore en vie à ce moment-là. Et puisque Jim a été vu devant le collège à 00 h 23, ça ne laisse qu'un écart d'environ six minutes, ce qui...

— ... n'est pas suffisant, surtout pour quelqu'un qui boite, termina Lincoln pour moi.

— Voilà, acquiesçai-je en jouant avec ma fourchette. Le problème, c'est qu'il y a d'autres suspects, mais aucun ne semble aussi coupable que Seth. Il y a déjà le docteur Leila Gaber, une collègue de Barrow qui le détestait. Sans compter la propre sœur de Barrow qui va hériter de beaucoup d'argent à sa mort – et ça ne semblait pas être le grand amour entre eux. Et puis il y a ce concierge en chef que nous avons rencontré – Clyde Peters – qui se trouvait comme par hasard dans le cloître la nuit du meurtre. Je suis sûre qu'il cache quelque chose, bien qu'à première vue, il ne semblait pas avoir de mobile ou d'intérêt à tuer Barrow...

Lincoln secoua la tête en signe de compassion.

— C'est vraiment terrible. Je suis désolé...

Il marqua une pause, puis réfléchit à voix haute :

— Le docteur Leila Gaber... Ce nom me dit quelque chose...

— Elle était au dîner de l'Oxford Society of Medicine.

— Non, ce n'est pas ça... Je crois avoir entendu des ragots sur elle à l'hôpital.

Je me penchai vers lui.

— Vraiment ? Qu'est-ce que tu as entendu dire ?

Il m'adressa un petit sourire.

— Je dois avouer que je ne prête pas beaucoup attention aux bruits

de couloir de l'hôpital. C'est juste que son nom était assez inhabituel, alors ça m'a marqué.

Il fronça les sourcils en se concentrant.

— Il me semble que ce n'était pas très flatteur... mais c'est rarement le cas des potins, pas vrai ? sourit-il. Seuls les scandales et les délits sont attirants. Les gens ne s'intéressent pas au positif. Ils veulent connaître vos plus sombres secrets.

J'aurais donné beaucoup de choses pour connaître les secrets les plus sombres de Leila Gaber.

— *Humm...* Je me demande qui pourrait être au courant...

— Tu pourrais questionner ses collègues du département d'ethnoarchéologie, suggéra Lincoln. Ceux qui travaillent avec elle sont les mieux placés pour connaître son passé, je pense. Et Leila Gaber est le genre de femme qui fait parler d'elle, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Il avait raison. Avec sa forte personnalité, Leila ne laissait personne indifférent : soit on l'aimait, soit on la détestait. Et j'étais sûre que la plupart des hommes l'adoraient, et probablement beaucoup de femmes aussi. Moi-même, je dus reconnaître, à contrecœur, que je l'appréciais. Il y avait quelque chose de si charmant dans sa personnalité franche et vive.

Le serveur vint discrètement retirer nos assiettes vides et je m'excusai, puis me dirigeai vers les toilettes. En traversant le jardin d'hiver, je balayai les tables d'un regard distrait... Puis je me retournai en passant devant une table où était assise une petite vieille vêtue d'une robe à fleurs et d'un gilet rose.

C'était Glenda Bailey. Et en face d'elle, Clyde Peters, le concierge en chef de Wadsworth College.

CHAPITRE 20

— Glenda ! m'exclamai-je, surprise.

Elle sursauta et leva les yeux. Clyde Peters s'interrompit brusquement. Ils étaient penchés l'un vers l'autre, comme s'ils se livraient à des confidences, et devant le regard furtif qu'ils me jetèrent, je me demandai de quoi ils parlaient.

— Oh, c'est toi, Gemma, dit Glenda, qui n'avais pas l'air très heureuse de me voir.

Je ne pus cacher ma surprise. Les vieilles chouettes étaient habituellement si chaleureuses et amicales envers moi, même un peu trop. Elles me traitaient comme une petite-nièce ou une petite-fille honoraire et adoraient se mêler de mes affaires. Je n'avais donc jamais vu l'une d'entre elles me regarder avec autant de déplaisir et d'agacement que Glenda à cet instant.

Je jetai un regard à l'homme en face d'elle. Clyde Peters arborait un sourire terne sur son visage fermé. D'après la façon dont ils étaient habillés et le cadre romantique, il était évident qu'ils avaient un rendez-vous, mais pourquoi Glenda Bailey sortirait-elle soudainement avec le concierge en chef de Wadsworth ? À quoi jouait-elle ?

J'inspectai le restaurant à nouveau et je vis quelque chose que je n'avais pas remarqué auparavant. Dans le coin le plus éloigné, derrière l'un des grands arbres en pot, se trouvait une table avec trois petites vieilles. Elles étaient penchées sur leur assiette, faisant semblant d'être préoccupées par leur plat et espérant manifestement ne pas être remarquées, mais je les reconnus instantanément : Mabel Cooke, Florence Doyle et Ethel Webb. Le reste des vieilles chouettes. Que diable faisaient-elles là ? Je jetai un regard suspicieux à Glenda. Ce n'était pas un rendez-vous ordinaire. C'était sans doute ce qu'elles avaient en tête en quittant le salon de thé plus tôt.

— C'est drôle de vous voir ici, lui dis-je.

Je jetai un coup d'œil à Clyde Peters, puis la regardai à nouveau, attendant de voir sa réaction.

— *Hum*, oui... Gemma, voici Clyde. C'est le...

— Je suis juste un ami, l'interrompit-il.

Ainsi donc, il ne voulait pas aborder le sujet de Wadsworth College. Pensait-il que je ne le reconnaîtrais pas ? Il y eut un silence gênant. Il était évident que Glenda voulait que je parte.

— Eh bien, je vais vous laisser continuer votre repas, dis-je enfin. Contente de vous avoir croisée.

Glenda murmura quelque chose de similaire, mais il était clair qu'elle ne le pensait pas. Je poursuivis mon chemin vers les toilettes des dames en me demandant ce qui se passait. Que fabriquaient les vieilles chouettes ? Leurs tentatives d'« aider » à enquêter sur un meurtre se terminaient généralement par une situation embarrassante pour moi. Je frissonnai en me demandant dans quoi elles s'étaient embarquées cette fois.

Je n'eus pas l'occasion d'en savoir plus. Le temps que je regagne la salle, Glenda et son compagnon étaient partis. J'inspectai rapidement le restaurant. L'autre table était vide, elle aussi. Elles avaient dû partir en vitesse. Je fronçai les sourcils. Que diable se passait-il ?

Ce petit interlude me préoccupa pour le reste du dîner, malgré le délicieux *sticky toffee pudding* avec sa sauce au caramel et la tarte aux noix de pécan avec sa glace au caramel qu'on nous servit au dessert.

— Tu es bien silencieuse, fit remarquer Lincoln en me raccompagnant jusqu'à la porte d'entrée de la maison de mes parents.

— Désolée, dis-je avec un sourire contrit. J'ai été très impolie. C'est juste que cette affaire avec Seth... Ça me préoccupe et je n'arrête pas d'y penser...

— Oh. Tant que ce n'est pas parce que je t'ennuie à mourir.

— Non, non, bien sûr que non ! J'ai vraiment apprécié cette soirée.

— Alors... peut-être qu'on pourrait remettre ça ? demanda Lincoln.

Je savais quelle était sa question réelle. Je levai les yeux et vis ce qu'il avait en tête tandis qu'il s'approchait de moi. Mon cœur se mit à battre la chamade. Je pouvais encore désamorcer la situation – m'éloigner et faire une remarque légère, faire semblant de tâtonner la

serrure – ou je pouvais laisser Lincoln m’embrasser.

Mon esprit tourbillonnait. Je ne savais pas ce que je voulais. Il s’approcha encore plus près et se pencha vers moi. Je me figeai, incapable de respirer, puis...

Un hurlement à vous glacer le sang s’éleva soudain.

Nous sursautâmes tous les deux. Lincoln regarda autour de lui.

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

Je manquai de m’étrangler.

— *Muesli !*

Je tâtonnai la serrure pour de vrai et pénétrai dans la maison, me précipitant dans le couloir et allumant les lumières.

— Muesli ? Muesli ? Où es-tu ?

Un autre miaulement me répondit. Il semblait provenir du salon. J’entrai dans la pièce en courant, Lincoln sur les talons. Je regardai frénétiquement autour de moi. La petite chatte tigrée était introuvable.

— Muesli ? Où es-tu ?

Un petit miaulement cette fois. Triste. Effrayé.

— On dirait que ça vient de derrière le mur, dans ce coin... fit Lincoln.

Je courus jusqu’au coin et posai une main sur le mur. Puis j’aperçus le conduit d’aération au sol. Le panier à tricoter de ma mère avait été déplacé et la grille avait été poussée hors de son cadre, révélant un trou béant. Assez large pour qu’un très petit chat puisse s’y faufiler.

— Oh, bon sang... elle est partie dans la ventilation, dis-je.

Je m’agenouillai, retirai la grille et regardai dans le trou noir.

— Muesli ?

— *Miaouu !* répondit-elle faiblement.

Mais le miaulement ne semblait pas venir d’en dessous – il semblait provenir du côté.

— On dirait qu’elle est derrière les murs ? dis-je, perplexe.

— Ces vieilles maisons victoriennes ont un vide sanitaire en dessous et celui-ci est probablement relié aux cavités des murs, dit Lincoln. Elle a pu s’y introduire de cette façon, surtout si c’est une toute petite chatte...

— Comment la faire sortir de là ? me lamentai-je.

— Peut-être que si tu laisses la bouche d'aération ouverte, elle reviendra d'elle-même ?

Je regardai le trou noir en face de moi d'un air dubitatif.

— Mais si elle est coincée quelque part ? Et si elle est blessée ? Je ne peux pas la laisser...

— Alors tu dois appeler les pompiers, dit Lincoln.

Je soupirai en pensant à toutes les fois où j'avais fait des blagues sur les pompiers britanniques qui passaient plus de temps à sauver des chats qu'à éteindre des incendies. C'était probablement une forme de justice immanente. Je pris mon téléphone et fus soulagée de voir que l'opératrice semblait plus amusée qu'agacée.

— Ne vous inquiétez pas, nous avons l'habitude des chatons espiègles, dit la femme en riant. Vous n'êtes pas la première à nous appeler pour ça cette semaine.

Elle m'expliqua toutefois que d'autres incidents passaient en priorité et que les pompiers risquaient de ne pas venir avant plusieurs heures. Je raccrochai, l'estomac noué. J'imaginais Muesli coincée quelque part, saignant, souffrant.

— Tu l'aimes vraiment, n'est-ce pas ? dit Lincoln, observant ma détresse.

J'eus un rire gêné.

— Ça semble stupide, n'est-ce pas, d'être si attachée à un petit chat ? Tu sais, je n'ai jamais pensé que j'étais une personne à chats. J'ai toujours pensé que je préférais les chiens. Je veux dire, j'aime toujours les chiens, mais Muesli est... spéciale. Je ne peux pas imaginer ma vie sans elle maintenant.

Je fus surprise de sentir les larmes monter et je clignai rapidement des yeux, détournant le regard. Lincoln dansait d'un pied à l'autre, semblant très mal à l'aise et ne sachant pas quoi dire – l'Anglais typique face à des manifestations d'émotion excessives.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je suis sûr qu'elle ira bien, dit-il en m'administrant une tape maladroite sur l'épaule.

Je reniflai et passai une main sur mes yeux.

— Écoute, tu devrais rentrer chez toi, dis-je. C'est idiot d'être deux à attendre. Et tu as du travail demain matin, pas vrai ?

— Oui, ma tournée matinale, dit-il avec regret.

— Vas-y. Ne t'inquiète pas, tout ira bien, dis-je en esquissant un sourire. Et je suis sûre que les pompiers seront bientôt là.

Quand il fut parti, je tentai de rester assise sur une chaise et d'attendre calmement, mais je ne tenais pas en place. Au bout d'un moment, je me levai et commençai à faire les cent pas dans la pièce. De temps à autre, Muesli laissait échapper un miaulement pathétique, mais il semblait venir d'un endroit différent à chaque fois. Je suivais le son en posant mes mains sur les murs, l'appelant, essayant de la localiser. C'était incroyablement frustrant.

Enfin, les pompiers arrivèrent. Je fus surprise par le naturel avec lequel ils écoutèrent mon histoire. Sauver des chats bloqués dans des endroits étranges devait être habituel pour eux.

— Nous devons d'abord déterminer où elle se trouve, expliqua le pompier le plus âgé, au visage affable et marqué par l'expérience. Nous pourrions alors décider si nous devons percer les murs ou enlever le revêtement pour y accéder.

— Percer les murs ? Enlever le revêtement ?

Je pâlis. J'imaginai mes parents rentrant à la maison et découvrant un trou béant dans le mur de leur salon.

— *Hum...* Il n'y a pas un autre moyen ?

— C'est dans le cas où elle se trouverait dans la cavité murale, expliqua le pompier. Si elle est sous la maison, nous pourrions peut-être accéder au vide sanitaire par un conduit à l'extérieur. Mais cela peut prendre plus de temps parce que nous devons descendre la chercher. Ce serait beaucoup plus rapide et plus facile de localiser l'endroit depuis l'intérieur de la maison et de passer par là.

À ce moment-là, Muesli poussa un miaulement indigné et nous nous précipitâmes tous vers l'endroit d'où provenait le bruit.

— On dirait qu'on a de la chance, dit le vieux pompier. Si nous pouvions retirer ce panneau ici et passer à travers...

Je le regardai avec appréhension alors que son collègue et lui commençaient à démonter les panneaux, révélant un énorme trou

dans le mur. Un autre *miaouu* s'éleva, mais cette fois de l'autre côté de la pièce.

Le pompier fronça les sourcils.

— J'aurais juré que c'était ici...

— *Miaouuu !*

Cette fois, le miaulement était proche, mais derrière moi, près des fenêtres.

— Elle a l'air d'être partout ! me lamentai-je.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons la trouver, dit le vieux pompier avec assurance. Nous avons déjà sauvé un chat qui était coincé dans un mur depuis une semaine. Il nous a fallu trois jours pour le faire sortir et nous avons dû percer des trous partout et démonter la moitié du salon, mais nous avons fini par y arriver !

Si cette information était censée me remonter le moral, c'était un échec. J'appréciai tout de même la tentative.

— Avez-vous essayé de l'attirer avec de la nourriture ? demanda le plus jeune pompier. Si vous avez quelque chose d'appétissant et qui sent bon, vous pourriez le placer près de la première bouche d'aération.

— C'est une très bonne idée !

Je me levai et courus dans la cuisine.

Quelques instants plus tard, je poussais une petite assiette de thon en boîte dans l'interstice du plancher. Une forte odeur de poisson s'éleva et je plissai le nez. J'espérais que je n'allais pas attirer les rats avec ça. Muesli était devenu étrangement calme et je regardai les pompiers d'un air inquiet.

— Ça fait un moment qu'elle n'a pas fait de bruit. Vous pensez qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Peut-être qu'elle est juste en train de se rapprocher, dit le plus jeune pompier avec espoir.

Nous attendîmes quelques instants de plus. Rien.

— Essayez de l'appeler, dit le pompier le plus âgé.

— Muesli ? Muesli ? *Muuuuuuuesli !*

Rien.

Et puis soudain...

— *Miaouuu ?*

Nous fîmes volte-face. Une petite tête tigrée avait surgi de l'autre côté de la pièce. Je bondis et courus vers elle. Elle sortait d'une autre bouche d'aération, se faufilant dans l'espace triangulaire dans le coin de la grille, qui avait été déplacée. Elle avait dû arriver en dessous, donner un coup de tête et l'écarter. Je me jetai sur elle et la pris dans mes bras.

— Muesli ! Petit monstre !

Maintenant qu'elle était saine et sauve, j'étais furieuse contre elle.

— Je n'arrive pas à croire que tu reviennes comme si de rien n'était, après nous avoir fait faire un énorme trou dans le mur !

— Du moment qu'elle va bien, dit le pompier le plus âgé avec un sourire en nous rejoignant. On peut toujours rafistoler un mur, mais ça peut être plus difficile avec un chat.

Il avait raison, mais j'avais tout de même envie d'étrangler la petite coquine. Elle était allongée dans mes bras, regardant le pompier, la tête penchée sur le côté, ses yeux verts énormes.

— Oh... comme elle est mignonne, dit le vieux pompier en souriant, tendant sa grande main pour la chatouiller sous le menton.

Muesli ferma les yeux de contentement et se mit à ronronner bruyamment, aux anges. Je lui jetai un regard noir. Je n'en revenais pas : après tous les problèmes qu'elle avait causés, elle était là, agissant comme une célébrité devant des fans en admiration.

— Nous allons vous réparer ces grilles, dit le vieux pompier. Ce n'est qu'une solution temporaire – vous devrez faire venir quelqu'un. Mais au moins, ça empêchera cette petite coquine de se livrer à un autre numéro d'évasion.

— Merci.

Je serrai mon chat contre moi et je les regardai vérifier tous les conduits d'aération de la maison, puis ils partirent en donnant une dernière tape à Muesli et en gloussant de bon cœur. Je restai sur le pas de la porte à regarder le camion de pompiers s'éloigner, Muesli dans les bras.

— *Miaouu ?* dit-elle.

— Pourquoi as-tu l'air si contente de toi ? lui demandai-je avec un

regard amer. Tu te rends compte des problèmes que tu as causés ce soir ?

Je repensai à ce qui s'était passé plus tôt dans la soirée et à ce presque-baiser.

— Et tu as aussi gâché un moment romantique, grommelai-je.

— *Miaouu...* dit Muesli avec une lueur dans ses yeux verts.

J'en vins à me demander si ce n'était pas son intention depuis le début. Et j'aurais refusé de l'admettre, mais une partie de moi était presque heureuse qu'elle ait réussi.

CHAPITRE 21

Le lendemain matin, dès que les vieilles chouettes arrivèrent au salon de thé, je leur tombai dessus. Je ne passai pas par quatre chemins :

— Que faisiez-vous chez Gees hier soir ?

Elles se jetèrent des regards furtifs, puis Ethel se pencha vers moi et dit avec enthousiasme :

— Nous étions encore sous couverture.

Oh mon Dieu.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? demandai-je nerveusement.

Glenda gloussa.

— J'étais l'abat.

Je la regardai, perplexe.

— Le quoi ? Oh, vous voulez dire l'appât !

Elle m'adressa un sourire évasif.

— Évidemment, ce n'est pas vraiment mon genre. Je les aime un peu plus jeunes. Mais on doit être prêts à faire des sacrifices pour son pays.

— Euh... d'accord, dis-je, essayant d'imaginer Glenda dans le rôle de Mata Hari sans y parvenir.

— Tu n'étais probablement pas *son* genre, grommela Florence. C'est pour ça qu'il ne t'a pas dit grand-chose.

— C'est absurde ! s'écria Glenda, indignée. Ce n'était pas gagné, mais le charme commençait à opérer, et j'en aurais appris davantage si Gemma ne nous avait pas interrompus ! fit-elle avec un air de reproche.

— Moi ? demandai-je, abasourdie.

— Oui, toi. Tu as ruiné notre opération, Gemma, fit Mabel, la mine renfrognée. Nous n'aurons pas de seconde chance avec Peters.

— Comment ça ?

— Il me racontait tout ce qu'il savait sur le meurtre de vendredi soir, dit Glenda. Il...

Je lui agrippai le bras avec impatience.

— Vraiment ? Est-ce qu'il vous a dit ce qui s'est passé avant qu'il ne trouve Seth ? Il a vu quelqu'un dans le tunnel ? J'y ai pensé hier soir en m'endormant : le tunnel est le seul moyen d'entrer et de sortir du cloître ; le meurtrier a donc dû s'échapper par là. Et si Clyde Peters était venu de la direction opposée, il aurait sûrement croisé le meurtrier en chemin ?

Glenda fronça les sourcils.

— Mais il n'est passé par le tunnel qu'*après* être tombé sur Seth et le corps.

Je la regardai, confuse.

— Quoi... ? Comment ça, il n'est passé par là qu'*après* avoir trouvé le corps ? Il n'est pas passé par là dès le début ? Il a dit à la police qu'il faisait le tour du collège et qu'il venait d'entrer dans le cloître quand il a vu Seth penché sur le corps.

Glenda secoua la tête.

— Non, c'est impossible. Il m'a dit qu'il était déjà dans le cloître – en fait, il était sur le chemin du retour quand il a trouvé Seth.

Je la regardai fixement.

— Mais... mais ça change tout ! Vous voulez dire qu'il ne venait pas de la *Porter's Lodge* ? Qu'il était déjà dans le cloître avant même que Seth n'arrive ?

— Oui, Clyde était dans la chambre d'amis du collège. Il m'a dit qu'il venait de sortir de la chambre d'amis, près de la chapelle, et qu'il se dirigeait vers la loge quand il a trouvé Seth et le corps. Ça lui a fait une sacrée frayeur.

— Que faisait-il dans la chambre d'amis ? Et pourquoi n'en a-t-il pas parlé à la police ?

— Oh... eh bien, Clyde a mis au point ce petit à-côté, vois-tu. La chambre d'amis est souvent vide et c'est lui qui s'occupe de toutes les réservations de toute façon. Il a donc commencé à la louer discrètement aux personnes cherchant un toit à Oxford pour une nuit

ou deux, en échange d'un petit quelque chose à se mettre dans la poche. Il faisait entrer les hôtes en cachette, et personne n'en savait rien. Le cloître se trouve dans un coin tellement isolé du collège que presque personne n'y va. Cela lui fait un bon petit revenu d'appoint depuis des années. Les autorités du collège ne sont pas au courant, bien entendu, et Clyde ne veut pas qu'elles le découvrent, c'est pourquoi il n'en a pas parlé à la police.

Je plantai mes talons dans le sol.

— Donc... vous êtes en train de me dire qu'il y avait quelqu'un d'autre dans le cloître la nuit du meurtre, sans que personne ne le sache ? Pas même la police ? Qui était cette personne dans la chambre d'amis ?

— C'était le frère du professeur assassiné, Richard Barrow, dit Glenda. En fait, c'est le professeur Barrow lui-même qui a demandé à Clyde d'héberger son frère. Apparemment, Richard s'est présenté à Oxford vendredi matin pour demander de l'aide à son frère. Il n'avait pas d'argent et il aurait dû dormir dans la rue, alors le professeur est intervenu. Mais il ne voulait pas que quelqu'un l'apprenne, donc cela lui convenait que Clyde compte Richard parmi ses « hôtes officieux ».

— Je n'en reviens pas que Clyde Peters n'en ait jamais parlé à la police ! dis-je, l'air hagarde. Ça change tout ! Richard Barrow avait beaucoup à gagner à la mort de son frère et il semblait avoir désespérément besoin d'argent. Et maintenant nous savons qu'il était sur place la nuit du meurtre !

Je fronçai les sourcils.

— Attendez... la police a vérifié toutes les pièces et ils n'ont trouvé personne dans la chambre d'amis du collège.

— Clyde a dit qu'il avait réussi à faire partir Richard avant l'arrivée de la police.

— Comment s'y est-il pris ?

— Eh bien, il était sur le point de me le dire quand tu es arrivée, dit Glenda un peu sèchement. Après ça, il s'est fermé comme une huître et n'a plus voulu me dire un mot. Je pense qu'il s'était un peu emballé et qu'il ne s'est pas rendu compte de ce qu'il disait. Tu sais comme les hommes aiment se vanter... Si tu prends un air admiratif et prétends

que tu es une bonne femme évaporée en extase devant leur intelligence, ils s'oublient complètement et te disent tout ce que tu veux savoir.

Je regardai Glenda avec un nouveau respect. Peut-être avait-elle plus de points communs avec Mata Hari que je ne le pensais.

— Alors que fait-on maintenant ? demanda vivement Mabel.

— Je dois en parler à Devlin, répondis-je. La police doit savoir qu'il y avait quelqu'un d'autre dans le cloître cette nuit-là, et que cette personne avait de bonnes raisons de vouloir la mort de Barrow.

Je marquai une pause, car une autre pensée me frappa.

— Vous savez, ça signifie que Joan Barrow a menti, elle aussi. Elle a dit à la police qu'elle n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait son plus jeune frère...

— Peut-être qu'elle n'en savait rien ? dit Florence.

Je secouai fermement la tête.

— Non, j'ai eu le sentiment qu'elle cachait quelque chose. Je suis prête à parier qu'elle savait que son frère était à Oxford vendredi soir et en fait... ajoutai-je surexcitée, mes pensées s'emballant, je me demande si c'est pour ça qu'elle tenait tant à ce que la police ne vienne pas chez elle pour l'interroger ? Peut-être que ça n'avait rien à voir avec son partenaire malade ! Peut-être que c'était parce que Richard se cachait chez elle. Après tout, il a bien dû aller *quelque part* après s'être échappé de Wadsworth – s'il n'a pas pris le dernier train d'Oxford à Reading, il a probablement passé le reste de la nuit sur un banc d'University Parks, puis il a pris le premier train le lendemain matin. Je crois que le premier train d'Oxford à Reading part à 4 heures du matin, donc quelques heures seulement après le meurtre.

— Tu penses qu'il pourrait être impliqué ? frissonna Ethel. Cela semble terriblement impitoyable de planifier le meurtre de leur frère de sang-froid.

— Je ne sais pas, dis-je en réfléchissant à haute voix. Je n'ai jamais rencontré Richard Barrow donc je ne sais pas comment il est. Sa sœur a laissé entendre que c'était une petite frappe, alors peut-être... Mais Joan... eh bien, elle avait l'air d'une de ces femmes au foyer de banlieue. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle aurait le cran de

commettre un meurtre... mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ?

— Je pense que c'est *fort* possible, dit Mabel d'un ton lugubre. Frères et sœurs s'entretuent depuis l'époque de la Bible.

Je la regardai d'un air interrogateur. Je ne me souvenais pas que le catéchisme était si violent.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas... dis-je en fronçant les sourcils. Comment Clyde Peters a-t-il fait sortir Richard sans que personne ne le voie ? Je veux dire, je sais que Seth était sous le choc, mais je pense qu'il aurait remarqué si Clyde Peters aidait un homme à s'échapper – et il se tenait juste à l'entrée du tunnel, qui est le seul moyen de sortir du cloître...

Quelque chose me tracassait, une chose que j'avais vue ou entendue, peut-être le soir du dîner de l'Oxford Society of Medicine ? De quoi s'agissait-il ? Mon instinct me disait que c'était important, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Je fronçai les sourcils, me concentrant sur mes souvenirs. La réponse était là, tout près, mais je n'arrivais pas à la saisir.

Je poussai un soupir résigné. Le plus important était d'appeler Devlin et de lui faire part de cette nouvelle information. Il pourrait interroger le concierge en chef sur tous les mouvements de Richard Barrow vendredi soir. Le téléphone de Devlin sonna occupé. J'essayai donc de joindre son bureau au CID de l'Oxfordshire pour lui laisser un message. Je fus surprise lorsqu'il répondit en personne :

— O'Connor.

Mon cœur se mit à battre la chamade, comme toujours en entendant sa voix de baryton. La dernière fois que nous avions parlé, c'était quand nous avions eu cette grosse dispute à propos de la note dans le casier de Barrow. Une partie de moi était encore en colère contre lui, mais je savais que je devais mettre de côté mes sentiments personnels pour le moment.

— Devlin ? C'est moi, Gemma. J'espère que je ne te dérange pas ?

— Il n'y a jamais vraiment de bon moment, répondit-il, mais je me détendis légèrement en entendant l'humour sardonique dans sa voix.

Rapidement, je lui racontai ma conversation avec les vieilles chouettes. Devlin étouffa un juron.

— Cette vieille fouine ! Donc Peters nous a menti et a dissimulé des preuves importantes dans une enquête pour meurtre.

— Tu peux lui faire avouer la vérité maintenant, n'est-ce pas ?

— Dès que j'aurai raccroché, répondit Devlin. Mr Peters et moi allons avoir une petite conversation.

Je grimaçai devant son ton et j'eus presque de la peine pour le concierge en chef.

— Et qu'en est-il de Richard Barrow ?

— Je lui parlerai aussi, dit Devlin d'un ton sinistre. Ainsi qu'à sa sœur. Je prendrai le premier train pour Reading demain. Et je vais revoir les alibis de tout le monde. Ça change tout. Le fait même que Richard Barrow ait dissimulé sa présence dans le cloître cette nuit-là puis se soit enfui de la scène du crime le rend coupable à mes yeux. Merci, Gemma. Ce sont des informations cruciales pour l'enquête.

— Je suis heureuse d'avoir pu aider, dis-je timidement.

Devlin hésita, puis ajouta :

— En fait, Gemma, j'avais l'intention de t'appeler aussi... Je voulais te dire que je suis désolé pour l'autre soir. Je n'aurais pas dû être si brusque avec toi.

Ses excuses me prirent de court.

— Ce n'est rien, répondis-je lentement. Je... j'aimerais m'excuser, moi aussi. Pour ce que je t'ai demandé, ce que j'attendais de toi. Je veux dire, je comprends que tu ne puisses pas... que tu ne veuilles pas... Tu n'aurais pas été *toi* si tu avais dit oui, terminai-je péniblement.

— C'est difficile d'être « moi » parfois, surtout quand je sais que ça risque de blesser les gens auxquels je tiens.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— C'est parfois difficile de lâcher prise... Parfois, tu as une affaire non résolue et puis une nouvelle piste se présente – des mois, peut-être même des années plus tard – et soudain tu vois une chance de boucler enfin cette affaire. Et tu te sens obligé moralement de faire tout ce que tu peux pour y parvenir. Tu le dois aux victimes, si ce n'est à toi-même.

Je réalisai soudain qu'il ne parlait pas de cette affaire-là, mais de

celle de Leeds, où il avait été rappelé. À sa manière, Devlin essayait de s'excuser, d'expliquer pourquoi il était parti si soudainement avant Noël et était si préoccupé par son ancienne affaire dans le nord.

— Ne t'en fais pas, dis-je. C'est... ton travail. Je comprends. C'est ce qui fait de toi un si bon inspecteur.

Devlin serait toujours consumé, réalisai-je, par son travail et son désir de justice. Et il ferait probablement toujours passer la morale avant ses sentiments personnels. Mais d'une certaine manière, si Devlin avait cédé et s'était montré indulgent envers moi, je l'aurais probablement beaucoup moins admiré. Son intégrité et sa noblesse jouaient pour beaucoup dans son charme. Je savais l'homme qu'était Devlin O'Connor et si je décidais de lui ouvrir mon cœur, ce serait également pour toutes ces raisons.

CHAPITRE 22

— Gemma, tu as parlé à Dora ?

Je levai les yeux des serviettes que je pliais.

— Non, pas encore... Je comptais le faire sur le chemin du retour.

Cassie s'approcha et me prit les serviettes des mains.

— Vas-y. Tu peux partir plus tôt. Je m'occuperai de la fermeture.

On a besoin de Dora plus que de toute autre chose.

Quelques minutes plus tard, emmitouflée dans mon manteau et mon écharpe, je me hâtais dans la rue principale du village dans la lumière déclinante de l'après-midi. Dora Kempton vivait de l'autre côté de Meadowford-on-Smythe, près de la digue qui longeait la rivière. Là, entre une rangée de cottages des Cotswolds récemment rénovés et un ensemble de faux logements Tudor, construits pour les riches banlieusards londoniens, se trouvaient deux minuscules cottages d'ouvriers.

Ils étaient quelque peu délabrés et manquaient de certaines commodités modernes, mais ils étaient confortables et robustes. Ils appartenaient à un propriétaire terrien local au bon cœur, qui avait décidé de louer ces cottages aux retraités en situation difficile pour une modique somme. Il aurait facilement pu multiplier ses gains s'il les avait loués – ou même vendus – au gratin londonien, mais Dieu merci, il y avait encore des gens comme lui sur terre.

Dora parut surprise de me voir quand elle ouvrit la porte et je la vis hésiter, jetant involontairement un coup d'œil par-dessus son épaule. Je devinais ce qui se passait dans son esprit. Elle était probablement gênée de me laisser pénétrer dans sa modeste demeure, mais c'était trop impoli de me laisser sur le pas de la porte, surtout par ce temps. Elle m'invita à entrer à contrecœur et me conduisit vers le minuscule salon.

Je m'assis sur le canapé défraîchi en essayant de ne pas frissonner.

Il n'y avait pas de chauffage. Je me demandais comment Dora supportait les nuits. J'avais souvent vu par le passé des reportages sur les personnes âgées et les pauvres qui mouraient d'hypothermie en hiver parce qu'ils avaient peur d'utiliser le chauffage et d'accumuler des factures qu'ils ne pourraient pas payer... Ce qu'on pouvait voir aux informations ne semblait jamais réel jusqu'au moment où on y était confronté dans sa propre vie.

— Puis-je vous proposer du thé et des biscuits ? me demanda Dora de manière formelle.

— Oh non, c'est bon, je ne... commençai-je à dire, ne voulant pas la priver de ses maigres provisions.

Puis je vis son regard et son changement de posture. Je réalisai que le plus beau cadeau que je pouvais lui offrir était la fierté d'être une hôtesse irréprochable.

Je lui souris.

— Ce serait très aimable à vous, Dora. Juste une tasse de thé, merci.

Elle se rendit dans la cuisine et je l'entendis s'affairer dans la pièce. Elle revint avec deux tasses de thé et une petite assiette de biscuits – même s'ils étaient si épais que le terme américain de « cookies » aurait probablement été plus approprié. Je me servis, mordant prudemment dans un biscuit sablé, puis à nouveau avec plus d'enthousiasme. Ils étaient merveilleusement beurrés, friables et croustillants, avec un goût d'avoine et de miel, et parfaits pour être trempés dans du thé.

— Mon Dieu, Dora, c'est délicieux ! Qu'est-ce que c'est ?

Sa poitrine se gonfla de fierté.

— Je les ai faits moi-même. Ce sont des *hobnobs*, mais j'ai légèrement modifié la recette. J'ai utilisé du miel au lieu du *golden syrup*.

— C'est délicieux, dis-je en prenant une gorgée de la boisson chaude et en mâchant lentement. Et ça se marie à la perfection avec le thé.

— Je peux vous donner la recette, si vous voulez, dit Dora, les yeux brillants de plaisir.

Je voyais bien que pour une femme aussi fière, la possibilité de

donner quelque chose, pour changer, signifiait beaucoup.

— Avec plaisir !

Je marquai une pause, puis décidai de tenter ma chance :

— En fait, c'est un peu pour ça que je suis venue vous voir aujourd'hui.

Elle me regarda d'un air interrogateur. Je me penchai vers elle.

— Dora, envisageriez-vous de venir travailler en tant que cheffe au salon de thé ?

Elle parut surprise.

— Mais... Vous cherchez probablement quelqu'un avec une formation de chef pâtissier...

— J'ai fait passer des entretiens à quelques personnes, mais pour l'instant je n'en ai trouvé aucune qui convienne. En plus, ce serait un bon arrangement, parce que ça vous permettrait aussi de...

Je me rendis compte trop tard de mon erreur. Je réprimai un juron.

Elle se raidit.

— Si vous m'offrez ce poste par charité, je vous remercie, mais ce n'est pas nécessaire.

— Non, non, ce n'est pas du tout de la charité ! dis-je. Pour être honnête, c'est *vous* qui nous rendriez service. Nous avons désespérément besoin d'un chef et vous êtes manifestement une pâtissière hors pair. J'ai essayé de trouver quelqu'un de convenable, mais je n'ai fait que m'arracher les cheveux ! Et la pauvre Cassie fait de son mieux, mais vous avez vu comment elle se débrouille jusqu'à présent.

Un sourire se dessina aux coins des lèvres de Dora.

— En effet, Cassie ne semble pas avoir le coup de main.

Oh mon Dieu. L'euphémisme de l'année.

— Moi non plus, dis-je en toute honnêteté. Nous devrions plutôt passer notre temps à nous occuper des clients. Et quand vous êtes venue l'autre jour et que vous avez sauvé nos pâtisseries pour la galerie, je me suis dit que ce serait merveilleux de vous avoir à plein temps.

Je pris une profonde inspiration et j'adoptai une attitude de cheffe d'entreprise.

— Mais je voudrais vous payer pour votre expertise. Exactement comme une cheffe professionnelle. Il ne s'agit pas de vous offrir un emploi par pitié, mais de vous proposer un arrangement professionnel, sur la base de mon évaluation de vos compétences.

Il y eut un long silence.

J'ajoutai d'une voix suppliante en la voyant hésiter :

— S'il vous plaît, Dora. Nous avons vraiment besoin de vous. Comme l'a si bien dit Cassie, c'est vous qui feriez preuve de charité à ce stade si vous acceptiez de nous aider !

Dora resta silencieuse un moment, puis dit :

— Si j'accepte, je veux que ce soit à l'essai. Un mois sans salaire. Et si vous êtes satisfaite de mes performances après ça, alors nous pourrions mettre au point un arrangement permanent.

— Ça ne peut pas être un essai gratuit, protestai-je. Une période d'essai est normalement payée le salaire normal.

— Je n'accepterai pas d'argent de votre part avant d'avoir l'impression de faire l'affaire.

— La moitié, dis-je fermement. Je vous paierai au moins la moitié du taux horaire normal.

C'est ridicule, pensai-je. Je dois être la seule personne au monde qui négocie avec une employée pour la payer plus !

— Et la période d'essai sera de deux semaines, pas plus, ajoutai-je.

Dora me regarda d'un air circonspect.

— Vous êtes difficile en affaires, jeune fille.

Et vous êtes une vieille chose têtue, pensai-je, avec un mélange d'exaspération et d'affection.

— Très bien, dit enfin Dora. J'accepte.

Je sentis un large sourire se former sur mon visage.

— Formidable ! Quand pouvez-vous commencer ? Demain ? Pourriez-vous préparer d'autres scones ? Parce que nous sommes complètement à court et nous paniquons vraiment. Et des muffins aussi. Oh, et des *Chelsea buns*. Nous avons déjà préparé tous les ingrédients. Si vous pouviez venir à la première heure, je pourrais vous montrer où tout se trouve et peut-être que Cassie pourrait vous aider à faire la première fournée pour que nous ayons des brioches et

des scones frais avant l'arrivée des clients...

Mes mots sortaient en cascade dans mon empressement.

Le visage sévère de Dora s'effaça et elle éclata de rire.

— Oui, je peux commencer demain. À quelle heure voulez-vous que vienne ?

— Nous n'ouvrons pas avant 10 h 30, mais nous arrivons généralement à 7 heures pour tout préparer...

Elle hocha la tête.

— Va pour 7 heures alors.

Je dus lutter contre l'envie de la serrer dans mes bras. Au lieu de cela, je me contentai de lui adresser un sourire chaleureux.

— Merci beaucoup, Dora ; vous ne réalisez pas à quel point votre aide nous sera précieuse.

Je consultai ma montre.

— Oh, je ferais mieux de filer. Je dois m'arrêter au bureau du Domus Trust avant de rentrer. J'espère qu'ils ne seront pas fermés.

Elle m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée. En passant devant la petite table du hall, je remarquai quelques cadres. Parmi les photos d'une Dora beaucoup plus jeune tenant un bébé, d'une Dora debout avec un couple de personnes âgées, d'une Dora assise au bord d'une mer grise et caillouteuse... il y en avait une d'elles en tablier, debout dans ce qui ressemblait au quadrangle d'un collège d'Oxford. Elle était à côté d'une autre femme du même âge, portant une tenue similaire. Toutes deux souriaient prudemment au photographe.

Je m'arrêtai pour regarder la photo de plus près.

— Est-ce que ça date de quand vous étiez *scout* ?

Dora jeta un coup d'œil à la photo défraîchie.

— Oui. Un de mes étudiants l'a prise et me l'a donnée. C'est mon amie, Agnès. C'était aussi une *scout*.

— C'est le grand quadrangle de Wadsworth, n'est-ce pas ?

— Oui. Je m'occupais des escaliers du quadrangle principal et de quelques chambres du Yardley Quad. À mes débuts, le nouveau dortoir n'avait pas encore été construit à l'autre bout du collège, et les étudiants étaient bien plus nombreux à loger de ce côté. Tout a changé maintenant, bien sûr.

Elle soupira, l'air mélancolique en regardant la photo entre mes mains.

— Je ne suis pas retournée à Wadsworth depuis que j'ai été licenciée l'année dernière. C'est étrange de penser que j'y ai passé la majeure partie de ma vie professionnelle – tous les jours, pendant des années et des années – et que maintenant, je n'y vais plus du tout. Wadsworth était presque comme ma maison ; j'en connaissais chaque recoin, chaque flèche et chaque gargouille.

Elle rit d'un air un peu penaud.

— Je pense que je le connaissais probablement mieux que la plupart des étudiants et que j'avais davantage l'impression d'y appartenir.

— Je comprends, dis-je.

Je remis soigneusement le cadre parmi les autres, puis je remontai le col de mon *duffel-coat* autour de mon cou et lui adressai un sourire.

— Eh bien, merci encore pour le thé, Dora... et merci d'avoir accepté de venir nous aider au salon.

— Non, merci à *vous*, dit soudain Dora. Je sais que vous avez dit que vous ne faisiez pas ça par charité et je vous crois. Mais je sais aussi que vous vous intéressez à moi par pure bonté d'âme. Vous êtes une belle personne, Gemma Rose. Et je... je suis contente de vous avoir rencontrée.

Je regardai Dora avec surprise, puis je cédai à l'envie de la prendre dans mes bras dans une étreinte improvisée.

— Bon, bon... Ça suffit... fit Dora d'un ton bourru en se dégageant.

Mais je pouvais voir à ses joues rouges et à ses yeux brillants qu'elle était touchée et heureuse, et son sourire me réchauffa le cœur alors que je sortais dans le crépuscule glacial.

CHAPITRE 23

Il faisait presque nuit lorsque je regagnai North Oxford, où se trouvait le bureau du Domus Trust. Je descendis de vélo, l'appuyai contre la balustrade de l'élégant bâtiment géorgien en briques et me précipitai vers l'entrée en espérant qu'ils n'avaient pas encore fermé. J'eus de la chance. Une jeune femme leva les yeux lorsque je pénétrai dans la chaleur de la réception, mais mon moral retomba une minute plus tard lorsqu'elle m'annonça que le coordinateur des dons alimentaires était déjà parti.

— Si vous me donnez votre nom, je peux lui laisser un message et lui demander de vous appeler demain, proposa-t-elle.

— Je veux bien, merci.

Je lui donnai mes coordonnées, puis, alors que je tournais les talons, je remarquai un grand croquis d'un lotissement. Je m'approchai pour le regarder de plus près.

— C'est le nouveau projet ? Qui pourrait être construit sur un terrain donné par l'université ?

— Oui, si nous parvenons à obtenir l'approbation, dit-elle avec un soupir découragé. Il y a eu pas mal de réticences et de tentatives de blocage du projet, notamment de la part de Wadsworth.

— Oui, j'en ai entendu parler, dis-je. Mais maintenant que le professeur Barrow est mort, sans doute que...

Je m'interrompis, embarrassée, et me raclai la gorge.

— Je veux dire, je pensais qu'il était le principal opposant au projet ?

— En effet, mais il semble qu'il avait une grande influence sur d'autres membres du comité du collège, en particulier le doyen de Wadsworth College, et il avait réussi d'une manière ou d'une autre à les persuader...

Elle s'interrompt.

— Je suis désolée, dis-je en pensant soudainement à Owen et Ruby, et en sentant mon cœur se déchirer. J'espère que les choses pourront quand même avancer... Je sais que la communauté des sans-abri d'Oxford compte vraiment sur ce projet.

— Vous n'imaginez même pas ! Tout le monde a le moral à zéro en ce moment, surtout ceux qui ont participé directement au projet. Jim était furieux – c'est l'un des sans-abri qui s'est particulièrement impliqué dedans.

— Oui, j'ai rencontré Jim, dis-je sans grand enthousiasme.

Elle me regarda d'un air circonspect.

— Ce n'est pas vraiment un boute-en-train, pas vrai ? Mais je dois dire qu'il s'est montré très utile, notamment en travaillant avec nos urbanistes à la conception des plans.

Elle fit un signe de la main vers le croquis.

Je jetai un nouveau coup d'œil à l'affiche.

— Je suppose qu'il espérait enfin avoir son propre appartement.

— Eh bien, bizarrement, Jim n'a pas postulé pour l'un des logements, dit la réceptionniste.

— Vraiment ?

Elle haussa les épaules.

— Nous nous attendions tous à ce qu'il soit le premier à demander un logement – et il aurait été le premier à en bénéficier, étant donné tout le travail qu'il a accompli. Mais ironiquement, il ne profitera pas directement du projet. Les gens sont bizarres, fit-elle en haussant les épaules. Je pense que parfois, ils se soucient davantage de leur « cause », de leurs principes que des avantages matériels réels.

Je repensai à Seth, bien installé dans sa confortable vie universitaire à Oxford, s'énervant pour quelque chose qui ne lui apportait aucun bénéfice personnel, et pour des gens qu'il ne connaissait pas vraiment et avec lesquels il ne passerait probablement jamais beaucoup de temps.

— Oui, vous avez raison. Les gens sont parfois bizarres, acquiesçai-je.

— Mais vu comment les choses évoluent, ça n'aura pas une grande importance de toute façon... dit-elle en poussant un nouveau soupir.

En sortant des bureaux du Domus Trust, j'étais sur le point d'enfourcher à nouveau mon vélo lorsque je remarquai le bâtiment au coin de la rue d'en face. En grandes lettres gravées au-dessus de l'entrée principale se trouvaient les mots : « DÉPARTEMENT D'ETHNOARCHÉOLOGIE ».

Ce doit être le département du professeur Barrow... et celui de Leila Gaber aussi, pensai-je.

Sur un coup de tête, j'entrai dans le bâtiment. Il était rempli d'étudiants, de chercheurs et d'enseignants, marchant et discutant par deux, la plupart d'entre eux quittant le bâtiment pour rentrer chez eux ou regagner leur collège. Je me dirigeai vers l'annuaire du département et jetai un coup d'œil à la liste de noms. Puis je pris la direction de l'escalier principal menant au hall d'entrée, mais j'avais à peine monté quelques marches que je me figeai.

Qu'étais-je en train de faire ? Même si je parvenais à trouver le bureau de Leila Gaber, comment comptais-je obtenir des informations sur elle ? Je ne connaissais aucun de ses collègues et il était peu probable qu'ils engagent la conversation avec moi et me racontent tous les détails sordides à son sujet. Je n'avais même pas de raison légitime de me balader dans le département...

Puis j'aperçus quelques panneaux en haut des escaliers : « TOILETTES », « AMPHITHÉÂTRE », puis « RÉFECTOIRE » avec une petite flèche à côté.

J'eus alors une illumination. Je n'étais peut-être pas capable de parler des subtilités des données ethnographiques dans les archives archéologiques, mais il y avait une chose dont je pouvais parler avec aisance : le thé et les gâteaux.

Je m'empressai de monter le reste des marches et de me rendre au réfectoire. C'était presque la fermeture et je fus soulagée d'être arrivée juste à temps. Une femme seule nettoyait l'un des comptoirs tout en fredonnant une chanson qui passait à la radio dans la cuisine derrière elle. Elle avait des formes généreuses et maternelles, avec un visage agréable et affable. C'était l'incarnation de la traditionnelle *tea lady* britannique, employée pour faire et servir le thé sur le lieu de travail. Elle avait aussi l'air du genre à apprécier les ragots. Croisant les doigts

dans mon dos pour avoir raison, je m'approchai d'elle.

— Bonjour... Le réfectoire est fermé ?

Elle leva les yeux.

— Oh, eh bien... je peux encore vous servir un petit quelque chose, dit-elle avec un sourire. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, ma jolie ?

— Ça a l'air délicieux, dis-je en désignant une assiette de crumble aux pommes qui faisait grise mine.

Je n'aurais jamais osé servir ça dans mon salon de thé, mais je dis avec enthousiasme :

— Rien ne peut rivaliser avec un bon vieux dessert britannique, n'est-ce pas ?

— Clairement pas. C'est ce que je dis toujours à mon Norman. Il est toujours à vouloir déménager dans des endroits comme l'Espagne. Il y tient à sa Costa del Sol ! Ça veut dire « Côte du soleil ». Il dit qu'on pourrait avoir une villa avec vue sur la plage et tout le tintouin, dit-elle en grimaçant. La Côte du soleil, tu parles ! Ils ne connaissent pas le thé dans des endroits pareils ! Et il est hors de question que je déménage dans un pays incapable de me servir une tasse de thé décente.

— Vous avez raison, dis-je rapidement. J'ai vécu à Sydney pendant huit ans et j'ai fréquenté certains des meilleurs cafés de Paddington, mais aucun d'entre eux ne servait du bon thé, mentis-je en espérant que certains de mes cafés préférés en Australie me pardonneraient.

Elle hocha la tête.

— Ah oui... ces Australiens. Ils ont un thé vraiment horrible, n'est-ce pas ? Le *billy tea* qu'ils appellent ça ! Il a une odeur dégoûtante.

En fait, le *billy tea* était très apprécié en Australie. C'était un *bush tea* mélangeant feuilles de thé tropicales du nord du Queensland et feuilles d'eucalyptus. Il tirait son nom de la *billy can* – la boîte de conserve traditionnelle utilisée pour chauffer l'eau sur le feu de camp – et avait un goût fort et fumé qui *pouvait* sembler surprenant pour certaines personnes, mais qui n'avait rien à voir avec l'horreur qu'elle décrivait. J'acquiesçai tout de même et je dis :

— Je pense que rien n'est comparable à une bonne tasse de thé anglais.

Elle frappa le comptoir pour exprimer son assentiment.

— C'est bien vrai. Je suis sûre que maintenant que vous êtes de retour en Angleterre, vous serez heureuse de boire du *vrai* thé.

Ce faisant, elle me versa une tasse d'un liquide brun épais ressemblant à une boue de tannins solides. Je m'efforçai de garder le sourire en acceptant la tasse qu'elle m'offrait, priant pour que mon tube digestif soit suffisamment enduit d'acide pour y faire face.

— Allez-y, insista-t-elle. Buvez. Vous m'en direz des nouvelles.

Je pris une gorgée prudente, m'arrêtant juste à temps avant de grimacer et de recracher la boisson. C'était fort, amer et si astringent que je sentis presque mes dents rétrécir dans ma bouche.

Je déglutis péniblement, puis collai un sourire tremblant sur mon visage et dis :

— Oui, c'est... c'est tout à fait ce qui m'avait manqué.

— Oh, que suis-je bête, j'ai oublié d'ajouter du lait, dit-elle.

Et sans me demander mon avis, elle s'approcha et versa une grande quantité de lait jaune dans mon thé, qui prit rapidement une teinte brunâtre malade.

— Euh... merci. Merci beaucoup.

Terrifiée à l'idée qu'elle me pousse à en boire une autre gorgée, j'ajoutai rapidement :

— Vous devez rencontrer beaucoup d'étudiants étrangers et d'universitaires ici. Apprécient-ils le bon thé anglais ?

Elle me regarda d'un air sombre.

— Oh, ces étrangers. Tout le département en est envahi. La plupart d'entre eux sont ouverts d'esprit, admit-elle. Les étudiants en particulier ; ils semblent faire un réel effort pour essayer de nouvelles choses... Mais certains d'entre eux sont de grands universitaires... des professeurs et autres... Ils croient tout savoir.

— Cela doit être vraiment exaspérant pour vous, dis-je en lui jetant un regard compatissant.

— C'est bien vrai ! Hier encore, j'ai dû dire au professeur Wang que les petits pois n'avaient rien d'anormal. Ils sont *censés* avoir cette texture et cette couleur. C'est pour ça qu'on appelle ça une purée de petits pois, vous voyez ?

— *Hum*, oui... dis-je en me demandant comment amener le sujet sur Leila Gaber d'une manière naturelle sans éveiller les soupçons.

Puis je réalisai que je m'inquiétais trop. Quelqu'un comme cette *tea lady* aimait tellement les ragots qu'il ne lui viendrait jamais à l'esprit de se demander pourquoi je l'interrogeais à ce sujet.

Je fis le grand saut et demandai :

— Et le docteur Gaber ? Je l'ai rencontrée à une fête récemment et elle semblait assez... *hum*... exotique. Je suppose qu'elle doit avoir du mal avec les coutumes anglaises.

La *tea lady* renifla.

— *Pff !* Elle se prend pour la reine de Saba, c'est clair ! Toujours à se plaindre de ceci ou de cela. Mardi dernier, elle a eu le culot de me dire que mon *sponge cake* était sec ! Comme si je ne savais pas quel goût doit avoir un *sponge cake* ! Comme je l'ai dit à mon Norman, je faisais déjà des *sponge cakes* alors qu'elle n'était encore...

— *Hum*... je vois, dis-je précipitamment. Je... *hum*... j'ai entendu des histoires sur le docteur Gaber. Il semble qu'elle soit impliquée dans une sorte de scandale.

— Oooh, oui, j'ai entendu ces histoires au sein du département aussi.

Elle se pencha vers moi et baissa la voix de façon conspiratrice.

— On dit qu'elle est à Oxford parce qu'elle fuirait quelque chose en Égypte.

— Et que fuirait-elle ?

Elle me fit un signe du doigt.

— Eh bien, les rumeurs circulent... Katie des RH a parlé à Sue May qui l'a mentionné à Mel, qui me l'a dit... Elles disent qu'elle a été arrêtée.

— *Arrêtée !* fis-je, bouche bée. Pourquoi a-t-elle été arrêtée ?

— Eh bien, personne n'est tout à fait sûr... fit-elle en haussant les épaules. Quelque chose à voir avec une collègue, je pense. Elle s'est noyée dans le Nil, vous voyez, la collègue, je veux dire, et ils ont dit que c'était un accident... mais ensuite il y a eu des discussions, peut-être que ce n'était pas un accident après tout... et la femme travaillait avec le docteur Gaber. Mais au final, ils n'ont rien trouvé à lui

reprocher et ils ont dû la laisser partir. Mais les gens parlent, et tout le monde avait peur de travailler avec elle après ça...

Elle se pencha vers moi.

— Remarquez, je pense que cette femme est capable de tout. Il suffit de la regarder dans les yeux pour le savoir. Je pense qu'elle ne réfléchirait pas à deux fois avant d'éliminer quelqu'un...

Puis elle se redressa, serra les mains sous sa poitrine et me demanda, comme si elle ne venait pas d'accuser une femme de meurtre :

— Bien, que puis-je vous servir d'autre ?

— *Hum...* rien, merci, dis-je, voulant désespérément la faire parler. Avez-vous entendu autre chose sur le passé du docteur Gaber ? Pourquoi pensez-vous que la police égyptienne la soupçonnait du meurtre de sa collègue ? Comment...

Je m'interrompis en réalisant que la *tea lady* ne m'écoutait plus. Au lieu de cela, elle regardait par-dessus mon épaule avec une expression d'horreur et de consternation sur le visage.

Je me retournai et me retrouvai face à Leila Gaber.

CHAPITRE 24

— D... Docteur Gaber, bégayai-je. J'étais justement...

— Oui, j'ai entendu, dit Leila Gaber en faisant un pas vers moi.

Je manquai de tomber à la renverse et je sentis le comptoir cogner contre ma hanche. C'était stupide, mais en regardant les yeux sombres de la femme en face de moi, je ressentis de la peur. Je voyais bien qu'elle était furieuse, même si elle parvenait à garder son sang-froid. Elle dit avec une voix mielleuse :

— Vous semblez faire preuve d'une grande curiosité à l'égard de mon passé, Miss Rose. Je peux peut-être vous éclairer. En Égypte, la politesse veut que, lorsque nous avons des questions, nous les posions directement à la personne concernée. Je pensais que les règles seraient les mêmes en Angleterre, mais je me suis peut-être trompée...

Je rougis, me sentant comme une écolière se faisant réprimander par la directrice de l'école.

— Je... je suis désolée, balbutiai-je. Je suis juste curieuse...

Elle haussa un sourcil bien dessiné.

— Oh... eh bien, vous savez ce qu'on dit de la curiosité...

Son sourire de Mona Lisa revint, mais la sensation de menace qui émanait d'elle était perceptible. Ses lèvres m'offraient des explications, mais ses yeux me mettaient au défi de lui en demander plus. Je ne voulais pas l'admettre, mais elle m'intimidait. Je détournai le regard et triturai nerveusement l'anse de ma tasse.

— Docteur Gaber, avant que je ne termine mon service, voudriez-vous une bonne tasse de thé ? demanda la *tea lady* derrière moi en feignant la cordialité.

— Je ferais mieux d'y aller, moi aussi, dis-je précipitamment.

Je fouillai dans ma poche pour trouver de la monnaie et la posai sur le comptoir pour régler mon thé, puis j'adressai un sourire un peu honteux à Leila Gaber et je quittai rapidement le réfectoire. Je savais

que je fuyais la queue entre les jambes, mais je savais aussi qu'il était inutile de rester et de lutter. Leila Gaber était sur son terrain et aurait toujours l'avantage sur moi. Il valait mieux battre en retraite et l'affronter un autre jour.



J'eus une terrible impression de déjà-vu en étant tirée du sommeil par la sonnerie stridente de mon téléphone. Je me hissai sur un coude et tendis le bras vers ma table de nuit, le cœur battant la chamade. J'avais la sensation de revivre un mauvais rêve – je m'attendais presque à entendre la voix de Seth au bout du fil – et il me fallut un moment pour réaliser qui m'appelait.

— Ma chérie, tu dois m'aider à parler à cet homme !

— Mère ?

Je me redressai, groggy. Je me penchai et jetai un coup d'œil au réveil de ma table de chevet. Les chiffres lumineux indiquaient 2 h 35 du matin.

— Mère, tout va bien ? Vous êtes toujours à Jakarta ?

— Oui, oui, nous sommes à Carita Beach. Tu *dois* nous aider à parler à ce pêcheur.

J'avais du mal à comprendre.

— Ce pêcheur ? Quel pêcheur ? De quoi tu parles ?

— Le pêcheur qui doit nous emmener au Krakatoa, bien sûr ! dit ma mère avec impatience. Il est têtu et refuse d'y aller. Helen et moi essayons depuis vingt minutes – et je dois dire que nous sommes devenues d'habiles négociatrices ; nous avons suivi tes instructions à la lettre et j'ai même dit à l'hôtel hier que je voulais une remise sur la chambre puisque j'ai apporté mes propres articles de toilette et que je n'utilise pas les leurs, ajouta-t-elle fièrement. Mais nous n'arrivons pas à persuader ce pêcheur d'accepter quoi que ce soit ! Je me demande si le problème est qu'il ne parle pas anglais ? Bref, je me suis dit que tu pourrais lui parler...

Je laissai échapper un gémissement.

— Mère, tu ne m'as pas appelée à 2 heures du matin pour marchander avec un pêcheur indonésien à l'autre bout du monde ?

— Oh, il est vraiment cette heure-là ? J'étais pourtant certaine d'avoir bien calculé le décalage horaire. N'est-il pas 16 h 30 à Oxford ?

— Non, grognai-je. Il est 2 h 30.

— Oh, mince. Je suppose que j'ai dû me tromper de sens avec les fuseaux horaires. J'ai téléchargé une application sur mon téléphone, figure-toi, dit-elle d'un air important. C'est Dorothy Clarke qui m'en a parlé. Tu peux avoir une application pour tout – c'est vraiment merveilleux – et j'en ai une qui m'indique les différentes heures dans le monde. Laisse-moi voir...

La voix de ma mère se fit plus lointaine tandis qu'elle consultait son écran.

— C'est celle-là ? Ah non... Ça, c'est l'application Melon Meter, qui te dit quand une pastèque est mûre. N'est-ce pas merveilleux, ma chérie ? *Hmm...* et là, c'est l'application Anti-Mosquito Sonic Repeller – c'est tellement ingénieux ; elle émet une fréquence spéciale qui repousse les moustiques et autres vilains insectes – bien que je doive dire qu'elle ne semble pas vraiment fonctionner... Peut-être celle-ci ? Helen, te souviens-tu si l'application pour les fuseaux horaires s'appelait Rooster Time Clock ?

— Laisse tomber, Mère, dis-je d'un ton las. N'oublie pas que nous avons sept heures de retard sur vous au Royaume-Uni... Mère ? Tu es toujours là ?

— Désolée, ma chérie... que disions-nous déjà ? Oh, Helen est en train de me faire signe. Le pêcheur semble avoir accepté ! Merveilleux ! Bien, je dois filer.

— Attends, Mère...

Mais elle avait raccroché. Je posai le téléphone et fixai l'écran lumineux, puis je m'enfonçai dans mon oreiller avec un soupir d'exaspération. *Aaaargh ! Ma mère ne changerait jamais !*

— *Miaouu...* fit une Muesli somnolente au pied du lit, où elle était recroquevillée parmi les plis de la couverture.

Elle bâilla largement, me montrant ses petites dents blanches et pointues, puis elle baissa la tête, rentra sa queue sous son menton et ferma les yeux à nouveau, en ronronnant doucement.

Je remontai les couvertures sur moi et j'essayai de me rendormir, en espérant que le ronronnement de mon chat me bercerait... mais j'étais bien réveillée à présent, ma tête bourdonnant d'images de pêcheurs indonésiens et de pastèques mûres. Je me tournais et me retournais, essayant toutes les astuces qu'on m'avait enseignées : faire le vide dans mon esprit, me concentrer sur ma respiration, visualiser mon corps en train de se détendre, compter les moutons, compter les pastèques...

Finalement, je me retournai sur le dos et je fixai le plafond dans l'obscurité. Cela ne servait à rien d'essayer de faire le vide dans mon esprit, alors je le laissais vagabonder là où il voulait... c'est-à-dire vers le meurtre. Quelque chose me tracassait encore... et ça faisait un moment que ça durait... comme un morceau de nourriture coincé entre vos dents : vous n'arriviez pas à mettre le doigt dessus et pourtant vous saviez qu'il était là, vous pouviez le sentir avec votre langue...

Ça avait un rapport avec Richard Barrow et son évasion de Wadsworth... Comment était-il possible que personne ne l'ait vu ?

Et il y avait également autre chose – une chose que j'avais entendue au dîner de l'Oxford Society of Medicine... et...

... et quelque chose à propos de Muesli, pensai-je soudain. Quelque chose qui m'avait frappée la veille après le départ des pompiers... comment elle avait réussi à descendre par un conduit et à remonter par un autre de l'autre côté de la pièce, là où on s'y attendait le moins...

Mais bien sûr !

Je me redressai d'un bond dans mon lit, provoquant le mécontentement de Muesli !

C'est ça ! C'est forcément ça !

J'avais enfin compris ce qui me tracassait depuis le dîner de la Society of Medicine. Cette conversation sur l'escalier caché de Christ Church menant de la salle à manger à la SCR en dessous, qui

avait servi d'inspiration au terrier du lapin dans *Alice au pays des merveilles*... Et Christ Church n'était pas le seul collège d'Oxford avec des escaliers cachés et des passages secrets...

Il devait y avoir un autre moyen de sortir du cloître – un raccourci – qui menait directement des arcades du cloître à la porte principale, sans avoir à faire ce long détour, en passant par le tunnel et le jardin clos, puis les deux quadrangles du collège.

Oui, j'en étais certaine. Wadsworth devait avoir son propre passage secret qui reliait le cloître au monde extérieur. Et le meurtrier avait dû l'utiliser pour s'échapper.

CHAPITRE 25

Je finis par sombrer dans un sommeil agité. Je dormais profondément lorsque mon téléphone sonna à nouveau. J'ouvris péniblement les yeux. Je voyais trouble. *Ça doit encore être ma mère. Dieu sait ce qu'elle veut que je fasse cette fois.* En me dégageant de l'enchevêtrement de couvertures, je pris mon téléphone et grognai :

— Qu'est-ce qu'il y a *encore* ?

— Je vois que tu n'es toujours pas du matin, dit une voix masculine amusée.

— Oh ! Devlin... bafouillai-je en me redressant lentement. Désolée... Je pensais... Je t'ai pris pour ma mère.

— Ta mère ? fit-il, légèrement perplexe.

Je laissai échapper un soupir.

— Ma mère est partie en Indonésie avec une amie et elle m'a réveillée au beau milieu de la nuit pour me demander de marchander avec un pêcheur sur la plage...

J'entendis quelque chose qui ressemblait étrangement à un rire et je répliquai d'un ton grincheux :

— Ce n'est pas drôle. J'ai mis du temps à me rendormir après et...
Oh !

Je venais de me souvenir de ce à quoi j'avais pensé en me rendormant.

— Devlin, j'ai quelque chose à te dire ! Je crois que j'ai trouvé comment le meurtrier s'est échappé du cloître ! Je pense que Richard Barrow...

— C'est pour ça que je t'appelais, en fait, dit Devlin. C'est une information confidentielle, bien entendu, mais j'ai apprécié que tu me dises ce que Glenda Bailey avait tiré du concierge en chef, alors je voulais te rendre la pareille.

— Merci.

J'éprouvai une certaine satisfaction devant ce témoignage de confiance. Je me souvins que Devlin devait aller à Reading interroger Richard Barrow.

— Tu es de retour à Oxford ?

— Non, je suis toujours à Reading. Je reviens de chez Joan Barrow, en fait.

— Tu as parlé à Richard ? demandai-je avec avidité.

— Non. Il m'a échappé, répondit Devlin d'une voix lasse où pointait l'agacement. Cet homme a déjà dû fuir la police par le passé, il m'a l'air bien coutumier de la chose. Mais j'ai réussi à mettre la main sur sa sœur. Elle n'était pas au courant de tout – je pense que Richard a fait attention à ne pas tout lui révéler –, mais elle a confirmé qu'il était à Wadsworth vendredi dernier – la nuit du meurtre – dans la chambre d'amis du collège. Il est allé à Oxford dans l'espoir de persuader Barrow de le tirer d'un mauvais pas.

— Il devait de l'argent, devinai-je.

— Oui, et pas qu'un peu, à mon avis, dit sèchement Devlin. Notre ami Richard est un brin magouilleur et a de mauvaises fréquentations. Il a dû faire des promesses qu'il n'a pas pu tenir. Maintenant il doit de l'argent à des gens dangereux. Et je connais les organisations criminelles auxquelles il a affaire – elles peuvent être impitoyables envers les mauvais payeurs.

— Tu veux dire qu'il est en fuite ?

— Je ne dirais pas ça comme ça – ça fait un peu film hollywoodien ! Mais oui, je pense qu'il commençait à désespérer. Il n'avait pas d'argent, nulle part où aller, et ces gangs à ses trousses.

— Et il pensait que Quentin Barrow l'aiderait ?

— Apparemment, son frère l'avait déjà tiré d'une mauvaise passe par le passé. Mais Barrow avait prévenu Richard que ce serait la dernière fois et il semblerait qu'il s'y soit tenu – il a refusé de l'aider cette fois. Joan m'a dit qu'ils avaient eu un échange assez vif vendredi matin...

— Suffisamment pour que Richard décide que la meilleure façon d'obtenir l'argent était de tuer son frère et d'obtenir sa part de l'héritage ?

— C'est une question que j'aimerais poser à Richard Barrow – si je parvenais à le trouver, fit Devlin qui paraissait frustré. J'aimerais savoir où il se trouvait au moment du meurtre – Joan dit qu'il était dans la chambre d'amis, mais je ne sais pas si elle ment pour le protéger ou si Richard lui a menti...

— Quentin Barrow était un bel hypocrite, dis-je, dégoûtée. Il disait aux gens qu'il était contre les associations caritatives et qu'il refusait d'aider les sans-abri parce qu'ils méritaient leur sort – mais il n'aurait jamais jeté son propre frère à la rue. Il lui a obtenu une chambre d'amis au collège.

— Je pense que c'est pour ça qu'il voulait rester discret. Il aurait été embarrassant pour lui d'admettre qu'il ne suivait pas ses convictions. Et comme il savait que Peters, le concierge en chef, dirigeait cette petite affaire...

Je me souvins alors de ce que je voulais dire à Devlin. Rapidement, je lui expliquai ma théorie sur le passage secret menant au cloître.

— Ça expliquerait comment Richard a pu sortir du cloître si rapidement, après le meurtre, sans que personne ne le voie, dis-je avec enthousiasme.

Devlin parut sceptique.

— Un passage secret ? Gemma, on n'est pas dans un roman gothique.

— Non, mais on est à Oxford, insistai-je. Et les escaliers cachés et les passages secrets sont monnaie courante ici dans ces vieux bâtiments universitaires. Tu le sais bien.

— *Hmm...*

Devlin n'avait toujours pas l'air convaincu.

— On doit parler à Clyde Peters, dis-je. Il est la clé de tout. Je parie qu'il connaît tous les passages cachés de Wadsworth. Ça fait des années qu'il est le concierge en chef. Et selon Glenda, il aurait réussi à faire sortir Richard avant l'arrivée de la police. Je me demandais comment il avait fait. Ce serait une bonne explication. Il nous suffit de lui demander. Vous avez réussi à le retrouver ?

— C'était son jour de congé hier, mais il n'était pas chez lui. Je lui ai laissé des messages, mais il n'a pas encore répondu. Il aurait dû se

trouver à la *Porter's Lodge* de Wadsworth ce matin, mais il ne s'est pas présenté, apparemment. Personne n'a la moindre idée de l'endroit où il se trouve.

Je fronçai les sourcils.

— Je l'ai vu mercredi soir, donc avant-hier...

— Où ça ?

— Chez Gees, pendant que je dînais avec Lincoln... hésitai-je. Tu sais, quand je t'ai dit ce que Glenda Bailey avait appris de Clyde Peters... c'était là. Je les ai vus dîner ensemble.

— Tu ne m'avais pas dit que tu y étais aussi.

La voix de Devlin était soigneusement neutre.

— Non, eh bien, je... je n'en ai pas eu l'occasion. Je voulais d'abord te donner cette information sur Richard Barrow... et puis tu as dû partir précipitamment... bégayai-je.

J'étais embarrassé, sur la défensive, et irritée contre moi-même. Pourquoi aurais-je dû me sentir coupable d'avoir eu un rendez-vous avec un autre homme ? Comme je l'avais dit à Cassie, ce n'était pas comme si Devlin et moi avions un engagement l'un envers l'autre. Pourtant, je ne pus empêcher le rose de me monter aux joues, et je fus heureuse que Devlin ne puisse pas me voir.

Je me raclai la gorge et poursuivis, aussi nonchalamment que possible :

— Donc Clyde Peters allait bien mercredi soir. Personne ne l'a vu hier ?

— Mon sergent interroge actuellement certains de ses voisins et collègues. Il se peut que ce ne soit rien ; il est peut-être parti en expédition de pêche ou autre et a été retenu, bien qu'il soit étrange qu'il n'ait pas prévenu le collègue. Selon l'administration, il est incroyablement consciencieux – presque trop – et au cours de ses quarante années de service, il n'a été en retard au travail que deux fois. Et les deux fois, c'était indépendant de sa volonté – un accident de la route, par exemple –, mais il les a toujours prévenus.

— Tu penses qu'il lui est arrivé quelque chose, dis-je.

— Je pense que Clyde Peters doit en savoir beaucoup sur les allées et venues des gens la nuit du meurtre. Peut-être trop pour sa propre

sécurité.

— Et... tu ne penses pas qu'il pourrait être le meurtrier ? demandai-je, exprimant le fond de ma pensée. Je veux dire, on s'est concentrés sur les autres, mais Peters était là aussi cette nuit-là et personne ne le soupçonne parce qu'il est le concierge du collège. C'est bien commode qu'il ait découvert Seth au moment où il se tenait là, le couteau à la main, dis-je avec amertume. S'il cherchait un bouc émissaire et un autre suspect pour distraire la police, on le lui a servi sur un plateau...

— Peut-être, fit Devlin qui semblait à nouveau sceptique. Mais beaucoup de choses ne collent pas. D'une part, si Peters voulait vraiment cacher sa petite escroquerie de la chambre d'amis à l'administration du collège, il n'aurait pas attiré l'attention sur le fait qu'il se trouvait dans le cloître à ce moment-là. Tôt ou tard, nous aurions vérifié les raisons de sa présence et son excuse bidon de faire le tour du collège n'aurait pas vraiment marché. La vérité aurait vite éclaté. Non, je pense qu'il aurait été plus dans son intérêt – s'il avait commis le meurtre – de retourner tranquillement à la *Porter's Lodge* et d'attendre que quelqu'un découvre le corps, une fois qu'il se serait éloigné de la scène de crime. Et en plus, poursuivit Devlin, il n'a aucun mobile. Il n'avait aucune raison de vouloir la mort de Barrow.

— Peut-être qu'il avait un mobile qu'on n'a pas encore découvert, insistai-je. Il y a peut-être un lien entre lui et Barrow qui remonte à loin... Ils sont tous les deux à Wadsworth depuis très longtemps. Peut-être... peut-être... que c'est une vengeance ! Pour quelque chose que Barrow aurait fait à Peters, il y a longtemps.

— Mais pourquoi attendre aussi longtemps pour se venger ?

Je poussai un soupir de frustration.

— J'ai l'impression qu'on tourne en rond sur cette affaire !

— Bienvenue dans le monde réel du travail d'inspecteur, dit Devlin avec un rire sans joie. Il n'y a que dans les romans policiers qu'on te donne tout un tas d'indices et que la résolution de l'affaire est livrée dans un joli paquet avec un ruban sur le dessus.

Il y eut un bip et Devlin dit :

— Attends, je viens de recevoir un message...

Il marqua une longue pause, puis revint au bout du fil :

— Mon sergent vient de m'informer qu'il a trouvé une piste. Clyde Peters a été vu dans le pub qu'il fréquente habituellement tard hier soir. Je vais interroger le propriétaire cet après-midi... Je dois d'abord passer au poste de police de Reading, mais je prendrai le prochain train pour Oxford après ça.

— Je peux venir ? demandai-je avec enthousiasme.

Devlin répondit, visiblement exaspéré :

— Gemma. Tu sais que je ne suis même pas censé te faire part des détails de l'enquête. Je t'ai appelée ce matin pour te remercier pour hier, mais ne te fais pas d'idées. Non, c'est un interrogatoire de police et tu ne peux pas venir. Tu n'aurais même pas dû me le demander.

— Très bien, dis-je, agacée. Je suppose que je vais devoir attendre de lire qui a été arrêté dans les journaux !

Devlin gloussa.

— Tu sais quel est ton problème, Gemma ? Tu ne supportes pas de ne pas avoir le contrôle. Tu veux te mêler de tout et tu ne supportes pas de ne pas être assise dans le siège conducteur. Écoute, tu as été d'une grande aide et je te suis reconnaissant ; mais tu *dois* prendre du recul maintenant et laisser la police faire son travail.

Son rire me fit sortir de mes gonds et je raccrochai avant de dire quelque chose que je regretterais.

CHAPITRE 26

Le coup de fil avec Devlin m'avait mise en retard pour le travail, mais je fus soulagée de voir que Cassie était déjà là à mon arrivée. Elle faisait visiter la cuisine à Dora avec une fierté presque comique, étant donné son incapacité totale à utiliser les équipements dont elle parlait.

Je fus impressionnée par la rapidité avec laquelle Dora prit tout en main et commença immédiatement à préparer la première fournée de scones. Une heure plus tard, la cuisine était envahie par l'odeur des pâtisseries, et Cassie et moi regardions, exaltées, les petits dômes de pâte à scones qui montaient lentement derrière la vitre du four, leur dessus lisse et doré, leurs côtés joliment festonnés. J'avais l'eau à la bouche rien qu'en les regardant, et cette bonne odeur de pâtisseries m'emplissait les narines.

— Ils ne cuiront pas plus vite si vous restez les regarder, vous savez, fit la voix amusée de Dora derrière nous.

Je me retournai et la vis confortablement assise à la table en bois, les mains couvertes de farine, en train de pétrir de manière experte une énorme pâte. Elle avait l'air très à l'aise, comme si elle avait toujours été là, et je ressentis un profond sentiment de bonheur et de soulagement à l'idée d'avoir enfin trouvé ma cheffe pâtissière.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Dora m'adressa un sourire et me dit :

— J'avais oublié comme c'est agréable d'avoir quelque chose à faire. Je ne suis pas faite pour être oisive. C'est drôle, quand je travaillais à Wadsworth, j'avais hâte de prendre ma retraite, mais quand j'ai vraiment arrêté de travailler, j'ai découvert que ça me manquait terriblement. Je suppose qu'on s'habitue à sa routine.

L'entendre parler de Wadsworth éveilla quelque chose dans mon esprit.

— Dora... fis-je en me dirigeant vers elle. Quand vous travailliez au

collège, avez-vous entendu parler de passages ou d'escaliers secrets ?

Elle parut surprise.

— Des escaliers secrets ?

Je lui adressai un sourire penaud.

— Je sais, ça semble un peu idiot. Mais j'ai pensé... eh bien, beaucoup de collèges d'Oxford semblent en avoir... Je me demandais si Wadsworth aurait pu en avoir un aussi.

Elle fronça les sourcils.

— Eh bien, je ne sais pas pour les passages secrets, mais il y avait bien un vieil escalier qui menait de la *Porter's Lodge* à l'arrière de la tour et dans le cloître derrière.

Mon pouls s'accéléra.

— Je n'en avais jamais entendu parler. Est-il encore utilisé ?

— Non, plus depuis des années. En fait, je me souviens qu'on l'a condamné environ un an après que j'ai commencé à travailler là-bas. Il tombait en ruine, était trop dangereux et ne valait pas la peine d'être restauré. Ils ont donc décidé de le condamner – ils ne voulaient pas que des étudiants un peu éméchés après une fête aient un accident.

Je la regardai. Mes pensées se bousculaient dans ma tête.

— Et qui était au courant de son existence ?

Elle haussa les épaules.

— Certains des membres les plus âgés du personnel, je suppose. Les concierges de la *Lodge*, le vieux Clyde Peters, Darrel Wood, James Price... le jeune Dave Malvern – Dave le Maigrichon, on l'appelait, il était tout en bras et en jambes – mon Dieu, il est probablement dans la force de l'âge maintenant, imaginez comme le temps passe vite !

Son visage se fendit d'un doux sourire de réminiscence.

— Il est parti travailler pour Oxford University Press... je me demande comment il s'en sort. Et certains des plus anciens *scouts*, bien entendu, comme mon amie Agnès... Les membres plus récents du personnel ne doivent pas être au courant – l'escalier avait été condamné et nous n'avions pas vraiment de raisons d'en parler.

— Donc Clyde Peters connaissait forcément cet escalier ?

Le visage de Dora s'assombrit et elle pinça les lèvres.

— Cette vieille fouine ? Oui, c'est certain ; il avait la réputation de toujours fourrer son nez partout. D'ailleurs, l'entrée de l'escalier se trouvait derrière un panneau au fond du bureau du concierge, dans la *Lodge*.

Je m'assis sur l'une des chaises près de la table en bois, mon esprit fonctionnant à plein régime. À en croire ce que tout le monde disait, Clyde Peters était une vraie commère qui adorait se vanter. J'étais prête à parier qu'il avait parlé à Richard Barrow de l'escalier secret – soit lorsqu'il avait montré la chambre d'amis au jeune frère du professeur, soit lorsqu'il avait aidé Richard à s'échapper après le meurtre. Peut-être même était-il de mèche avec Richard – peut-être ce dernier lui avait-il proposé de lui verser de l'argent pour l'aider à se débarrasser de son frère...

Clyde Peters avait toutes les réponses. Si seulement nous avions pu lui mettre la main dessus ! Puis je pensai à Devlin qui devait interroger le propriétaire du pub d'Abingdon, où le concierge en chef avait été vu pour la dernière fois... J'étais irritée à l'idée de rester assise là, à attendre, pendant que Devlin obtenait des informations cruciales sur l'affaire...

Je me levai d'un bond.

— Cassie, dis-moi... tu penses pouvoir te débrouiller toute seule un moment ? Je dois sortir faire quelque chose.

— Pas de problème, répondit Cassie. Maintenant que Dora est là, je n'ai plus rien à faire en cuisine de toute façon. Je vais m'occuper des clients.

Elle me regarda avec curiosité.

— Où vas-tu ?

J'hésitai. Cassie pouvait être si imprévisible – et elle était si impliquée émotionnellement dans cette affaire – que je n'étais pas sûre de ce que je devais lui dire.

— Oh... je suis juste une piste possible concernant l'affaire, dis-je d'un ton léger.

Les yeux de Cassie s'illuminèrent. Elle me suivit hors du salon de thé et se planta sur la marche de l'entrée, frottant ses bras pour se

réchauffer, me regardant pendant que j'enlevais l'antivol de mon vélo et l'enfourchais.

— Tu penses avoir trouvé le vrai meurtrier ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore, répondis-je prudemment.

— Gemma, il *faut* qu'on trouve rapidement quelque chose, dit-elle. Tu as vu Seth dernièrement ? Je suis allée le voir hier soir, il a perdu tellement de poids ! Je pense qu'il est en train de déprimer. J'ai passé deux heures avec lui et il ne m'a presque rien dit. Et puis il m'a fait sortir précipitamment, comme s'il devait aller quelque part...

— Eh bien, peut-être qu'il *devait* aller quelque part.

Elle fronça les sourcils.

— Oui, mais il s'est montré très secret à ce sujet. Il n'a pas voulu me donner de détails et ce n'est pas du tout son genre – au contraire, il tient même à me faire participer à ses événements universitaires obscurs en général. J'ai essayé de le taquiner à ce sujet, mais il a à peine répondu. C'était comme s'il avait peur de me dire ce qu'il allait faire. Gemma, on est amis depuis des lustres ! Seth ne me cache jamais rien !

Je regardai Cassie d'un air circonspect. En fait, Seth lui cachait un très gros secret depuis bien longtemps : il était secrètement amoureux d'elle depuis le jour de leur rencontre. Pour quelqu'un qui prétendait être une experte en affaires romantiques, Cassie n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait juste sous son nez.

Mais je comprenais pourquoi Seth n'avait jamais eu le courage de lui avouer ses sentiments. Cassie était belle et vive, et des tas d'hommes lui mangeaient dans la main. Il était facile de comprendre pourquoi quelqu'un d'aussi timide et studieux que Seth n'aurait jamais imaginé avoir une chance avec elle.

— Laisse-le tranquille, dis-je gentiment. Seth est sous pression en ce moment. Il n'est probablement pas lui-même.

Cassie soupira et resta là à me regarder, l'expression troublée, alors que je lui faisais signe de la main. Puis je m'éloignai à vélo.

Abingdon était une vieille ville marchande au sud d'Oxford, célèbre pour la danse Morris et sa tradition pittoresque du « lancer de brioche ». Les dignitaires locaux lançaient en effet des brioches dans la foule rassemblée depuis le toit du County Hall Museum lors de célébrations spécifiques, comme les mariages royaux, les couronnements et les jubilé. Apparemment, le musée qui s'y trouvait possédait une collection de brioches séchées datant du XIX^e siècle. Je frissonnai rien que d'y penser.

Au début, je craignais de ne pas trouver le pub. Devlin n'avait pas mentionné son nom. Il avait juste dit que Clyde Peters était un « habitué ». Je n'avais peut-être pas toutes les ressources dont disposait la police, mais j'avais d'autres tours dans mon sac. Un appel rapide à Glenda Bailey suffit à me donner l'information. Quelques instants plus tard, j'avais le nom du pub de prédilection de Clyde Peters : The Goose and Feather à Abingdon.

J'aperçus le propriétaire en entrant. Il était derrière le bar, occupé à servir une pression. Il leva les yeux quand je m'approchai de lui, un sourire soigneusement travaillé sur le visage.

— C'est pour boire ou manger ? me demanda-t-il.

Je lui souris en retour.

— Ni l'un ni l'autre, en fait. J'espérais que vous auriez un moment pour discuter.

— À propos de quoi ?

— Un de vos habitués – Clyde Peters.

Il haussa les sourcils.

— Vous êtes du CID ? On m'a dit que l'inspecteur viendrait me voir cet après-midi.

Je le regardai, réfléchissant rapidement. Malgré son côté gaillard – une grosse bedaine, des bras musclés et un visage aux joues roses – je pouvais voir la méfiance dans ses yeux. L'image du barman jovial était trompeuse ; il s'agissait d'un homme d'affaires prudent et avisé qui ne me parlerait jamais à moins qu'il ne pense que j'avais une certaine autorité. J'hésitai, puis pris une décision sur un coup de tête.

— Oui, je travaille avec l'inspecteur O'Connor.

Ce n'est pas vraiment un mensonge, pensai-je. Je n'essaie pas de me faire passer pour la police – ce n'est pas ma faute si c'est ce qu'il en déduit.

Le propriétaire me regarda en silence pendant un moment – si longtemps que je crus qu'il allait me traiter de menteuse –, puis dit :

— Très bien, que voulez-vous savoir ?

— Clyde Peters est venu ici la nuit dernière ?

— À sa table habituelle là-bas, dans le coin.

Il fit un signe de tête vers l'extrémité du pub.

— Il était seul ?

— Il l'était quand je l'ai vu. Mais j'ai dû m'absenter un moment hier soir – un problème à la maison avec ma femme – alors ma barmaid, Jenny, a pris la relève jusqu'à mon retour. Je peux l'appeler, si vous voulez.

— S'il vous plaît.

Une jeune fille aux cheveux blonds et mâchouillant un chewing-gum se présenta. Elle grimaça en essayant de se souvenir.

— Je ne sais pas... Il y avait beaucoup de monde hier soir. Je n'ai pas fait attention aux clients, si vous voyez ce que je veux dire. Je prends juste les commandes et je sers les boissons. Oh oui, je crois que je me souviens du vieux Clyde, dit-elle en mâchant son chewing-gum. Dans le coin.

— Il a été seul toute la soirée ? demandai-je à nouveau

Elle fronça les sourcils.

— Je ne suis pas sûre. Non... Je crois qu'un type l'a rejoint à un moment donné.

— Vous l'avez reconnu ?

Elle hocha la tête.

— Pas vraiment. Je ne l'ai pas bien vu. Il était dos à la pièce et portait un bonnet et un manteau.

— Savez-vous si c'était un ami de Clyde Peters ? demandai-je en désespoir de cause.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. J'étais débordée hier soir et comme je vous l'ai dit, je n'ai pas beaucoup prêté attention aux clients – seulement aux

commandes... Je l'ai entendu dire quelque chose quand je suis passée pour récupérer leurs verres vides.

— Quoi ? demandai-je avec avidité.

— Quelque chose à propos d'Oxford, dit-elle.

Formidable. D'une grande aide.

Je réprimai l'envie de lever les yeux au ciel.

— Est-ce qu'il en parlait... en tant que touriste ? Ou bien avait-il l'air d'y vivre ?

Elle haussa à nouveau les épaules.

— Je ne sais pas. Il a dit que les choses semblaient différentes sur Cornmarket. Et il a mentionné un collègue...

— Clyde est le concierge en chef d'un des collèges d'Oxford, ajouta le propriétaire. Il y travaille depuis des années et il a rencontré beaucoup de gens dans le cadre de son travail.

— Vous pensez que cet étranger a peut-être travaillé à Oxford – peut-être même au collège – et que lui et Clyde étaient de vieux amis ?

— Je ne sais pas.

La fille haussa les épaules, visiblement agacée.

Je poussai un soupir résigné.

Le propriétaire ajouta, essayant visiblement de compenser le manque d'effort de sa barmaid :

— Ou peut-être que ce type s'est rendu au collège quand Clyde y travaillait ? Un concierge rencontre beaucoup de gens.

Je hochai la tête et tentai une autre approche.

— Avez-vous vu s'ils sont partis ensemble ?

Je crus que la fille allait encore répondre « Je ne sais pas » et que je devrais me retenir de la secouer, mais elle fronça les sourcils et dit :

— Non, ce type est parti le premier, je crois. Oui, c'est ça – Clyde est resté boire une autre pinte. Il n'est pas parti avant la fermeture.

— Oui, j'étais déjà de retour, ajouta le propriétaire. J'ai pris sa dernière commande.

— Était-il ivre quand il est parti ?

— Il a bu quelques verres, il était un peu joyeux, mais je ne dirais pas qu'il était ivre.

Le propriétaire me regarda d'un air curieux.

— Pourquoi toutes ces questions ? Est-ce que Clyde a des problèmes ?

— Nous ne faisons que recueillir des informations pour le moment, répondis-je avec ma meilleure imitation d'un policier s'adressant à la presse. Nous essayons de trouver Mr Peters pour lui parler, mais nous n'avons pas encore réussi à le localiser.

Le propriétaire haussa les sourcils.

— Avez-vous essayé son collègue – Wadsworth ? Clyde y vit pratiquement.

— Oui, mais il n'y est pas non plus.

Je me penchai en avant.

— Donc rien d'étrange ou de suspect la nuit dernière ? Clyde ne s'est pas battu et n'a pas mentionné qu'il était inquiet ou effrayé par quoi que ce soit...

Le propriétaire et la barmaid secouèrent la tête.

— Non. On ne peut pas vous aider, malheureusement.

La barmaid s'éloigna et le propriétaire commença à rassembler quelques bouteilles, tandis que je restais là, désespérée. J'étais déçue. Je devais admettre que j'espérais que le propriétaire m'aurait fait part d'une violente bagarre entre Clyde et un ennemi de longue date, ou qu'il aurait entendu un mystérieux étranger menacer le concierge en chef...

Je me souris à moi-même. Peut-être que Devlin avait raison ; la vraie vie n'avait rien à voir avec les romans policiers. Pourtant, je ne comptais pas abandonner. Armé d'un carton, le propriétaire se mit à descendre un escalier en bois branlant menant au sous-sol. Je me précipitai derrière lui et je me retrouvai dans une petite cave.

— Savez-vous si Clyde Peters avait des problèmes d'argent ?

— Lui ? Non... c'était un vieux renard rusé. Il arrivait à mettre de l'argent de côté avec des extra. Mais il aimait le frisson du jeu, remarquez.

— Il pariait ? Sur les chevaux ?

— Les chiens. Des courses de lévriers à Cowley.

— Et avait-il... *hum*... des petites amies ? Il était célibataire, c'est bien ça ?

Il s'apprêtait à répondre, mais nous fûmes interrompus par Jenny, la barmaid, qui passa la tête en haut des escaliers.

— Il y a un homme qui veut vous voir, lança-t-elle. Il dit qu'il est inspecteur au CID.

Mon cœur s'emballa. *Oh, bon sang ! Ça doit être Devlin.* Il était revenu à Oxford plus tôt que prévu. Comment allais-je lui expliquer ma présence ici ?

Je me demandai s'il y avait un moyen de remonter à la hâte l'escalier de la cave et de me glisser hors du pub avant que Devlin ne me voie, mais mes espoirs furent anéantis lorsque j'entendis une marche grincer dans l'escalier. Un moment plus tard, sa silhouette agile nous rejoignit dans le petit espace exigü. Il était si grand qu'il dut se baisser légèrement et ses yeux bleus et froids exprimèrent sa surprise quand il me vit, même s'il le cacha bien.

— Ah, inspecteur, je parlais justement à votre partenaire ici présente, dit le propriétaire.

Je retins mon souffle, regardant Devlin, m'attendant à ce qu'il grille ma couverture. Au lieu de cela, à ma grande surprise, il adressa simplement un signe de tête au propriétaire et dit :

— Je vous prie de bien vouloir excuser mon retard. J'ai été retenu à Reading. Mais je suis heureux que ma *partenaire* – il accentua légèrement le mot et je rougis – ait déjà pu vous poser quelques questions.

— Eh bien, nous lui avons dit à peu près tout ce que nous savions, déclara le propriétaire. J'espère que nous n'aurons pas à nous répéter. J'ai beaucoup de choses à faire avant le coup de feu du déjeuner.

— Nous ne vous dérangerons pas davantage, dit Devlin en mettant une main sous mon coude et en me poussant vers l'escalier de la cave. Je vous recontacterai si nous avons d'autres questions.

Nous sortîmes du pub et fûmes accueillis par le faible soleil hivernal. La journée promettait d'être légèrement plus chaud, avec un ciel bleu pâle au lieu du sinistre gris habituel. Les prémices du printemps flottaient dans l'air.

— Merci de ne pas m'avoir dénoncée, dis-je faiblement.

Devlin me lança un regard irrité.

— Je pourrais te faire arrêter pour t'être fait passer pour la police, Gemma.

Je grimaçai.

— Je sais, je sais... Je suis désolée... C'est juste que... Je ne pouvais pas supporter l'idée de rester assise à attendre... et je voulais savoir ce qu'il avait à dire sur Clyde Peters !

Devlin sembla sur le point de dire quelque chose d'autre, mais se retint. Il passa une main dans ses cheveux noirs, faisant tomber une mèche indisciplinée sur ses yeux, comme lorsqu'il était étudiant. Je dus lutter contre l'envie d'écarter cette mèche de son visage.

Il inspira profondément et expira par le nez.

— Alors, qu'a dit le propriétaire ?

Rapidement, je lui répétais ce que j'avais appris.

— *Hmm...* Je me demande si cet « ami » avec qui Peters buvait un verre était Richard Barrow, pensa Devlin à voix haute. Il a dû passer à Wadsworth il y a des années – on sait qu'il est venu demander de l'aide à Barrow. Peut-être qu'il est devenu ami avec Peters à l'époque. En fait, peut-être qu'il ne m'a pas échappé ce matin ; peut-être que Richard n'est jamais allé à Reading ! Il était ici à Oxford la nuit dernière, et il y est toujours.

— Tu sais, je me disais... dis-je avec enthousiasme. Peut-être qu'on ne cherche pas un seul homme. Peut-être que le meurtrier avait un complice. Peut-être que Richard Barrow a demandé au concierge en chef de l'aider à assassiner son frère, contre de l'argent. Et maintenant, Peters a peur...

— C'est possible, mais...

Nous fûmes interrompus par une sonnerie de téléphone. Devlin sortit son portable, jetant un coup d'œil à l'écran.

— C'est mon sergent, dit-il en fronçant les sourcils.

Il décrocha et je vis son visage changer.

— Entendu. Je suis en route.

— Quoi ? Que s'est-il passé ? demandai-je alors qu'il raccrochait. Devlin me regarda, l'air sinistre.

— Le corps de Clyde Peters vient d'être retrouvé à Jericho. On dirait qu'il a été frappé à l'arrière de la tête et poussé dans le canal.

CHAPITRE 27

Le lendemain matin, la nouvelle du second meurtre était sur toutes les lèvres au salon de thé. L'agitation suscitée par la mort de Barrow venait à peine de se calmer et voilà déjà que l'on se retrouvait avec un nouveau meurtre. Les ragots allaient bon train, Mabel Cooke menant la danse. Les vieilles chouettes avaient en effet réquisitionné l'une des plus grandes tables du salon. La moitié du village semblait réunie autour d'elles.

— J'ai toujours su que ce concierge finirait mal, dit Mabel avec suffisance en se versant une autre tasse de thé. Je le savais. J'ai un instinct pour ces choses-là.

— A-t-il dit quelque chose lorsque vous avez dîné ensemble, Glenda ? demanda une habitante. Par exemple... fit-elle en baissant la voix dans un murmure théâtral. A-t-il dit qu'il *craignait pour sa vie* ?

Glenda grimaça, essayant de se souvenir d'un élément en adéquation avec ce scénario dramatique. Elle aimait être le centre de l'attention – suite à son bref dîner avec Clyde Peters, elle était devenue une sorte de célébrité locale à Meadowford-on-Smythe –, mais même elle ne pouvait pas déformer à ce point la vérité pour satisfaire l'imagination débordante des habitants.

Elle répondit à regret :

— Non, il n'a rien laissé entendre de tel. Il semblait de très bonne humeur, en fait.

— Et concernant les gangs ? demanda une autre habitante du village, la bouche à moitié pleine de petits gâteaux beurrés. On dit que le crime organisé sévit en Europe de l'Est de nos jours. Ces escrocs d'Albanie, il n'y avait pas un article sur eux dans les journaux ?

— Je pense que c'est l'un des étudiants du collège, dit sombrement une autre villageoise. Tous ces étudiants étrangers qui arrivent à Oxford... on n'a aucune idée de là d'où ils viennent – peut-être que

Clyde Peters les a vus faire quelque chose qu'ils n'auraient pas dû et qu'ils l'ont tué pour l'empêcher d'en parler aux responsables !

Je souris en passant devant leur table, portant un plateau de thé et de scones pour le groupe de touristes américains près de la fenêtre. Si les producteurs hollywoodiens avaient besoin d'idées pour leurs prochains films, il leur suffisait de venir à Meadowford et de puiser dans l'imagination débordante des habitants. Je retournai vers le comptoir où je retrouvai Cassie. Mon sourire disparut devant son expression tendue. Son esprit était manifestement ailleurs. Elle regardait dans le vide, tandis qu'une tasse de chocolat chaud refroidissait sur le comptoir en face d'elle.

— Tu ferais mieux de la servir avant que ça ne devienne un chocolat frappé, dis-je.

Elle sursauta.

— Oh. Désolée, Gemma...

Elle baissa les yeux avec consternation sur la tasse posée sur le comptoir.

— Je vais en préparer une nouvelle.

Elle se retourna, mais je l'arrêtai en posant une main douce sur son bras.

— Cassie, ça va ?

Elle me regarda, troublée.

— J'ai vu Seth ce matin – je suis passée le voir avant de venir travailler – et je l'ai surpris au moment où il quittait sa chambre au collège. Il se dirigeait vers le poste.

— Le poste de police ?

Elle hocha la tête piteusement.

— Ils l'ont à nouveau appelé pour l'interroger, par rapport au meurtre de Clyde Peters. Je suppose qu'ils veulent vérifier son alibi.

— Je ne m'en fais pas trop pour ça. Je suis sûre que Seth n'a rien à voir avec la mort du concierge.

Cassie ne dit rien pendant un moment, puis laissa échapper :

— Gemma, je suis inquiète pour Seth.

— Comme nous tous...

Je m'interrompis et la regardai.

— Tu dis ça pour une raison particulière ?

Cassie hésita.

— Il avait un œil au beurre noir ce matin.

Je fronçai les sourcils.

— Comment il s'est fait ça ?

— C'est justement ça le problème ! Il a refusé de me le dire ! Il a dit qu'il avait trébuché et s'était cogné contre une porte.

— Je suppose que ça aurait *pu* arriver, dis-je d'un air dubitatif.

— Gemma, c'est n'importe quoi et tu le sais ! Qui se fait un œil au beurre noir en se prenant une porte ? C'est évident qu'il mentait ! Il a refusé de me dire la vérité ! Et quand je lui ai demandé où il était allé hier soir – tu sais, quand il m'a mise précipitamment à la porte –, il n'a pas voulu me le dire non plus.

— Cassie, qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Elle avait l'air mal à l'aise.

— C'est juste que... Seth n'a jamais été aussi secret ! Il cache quelque chose, Gemma, je le sais. Et je me disais...

Elle s'interrompt.

— Quoi ?

— Eh bien... fit-elle en baissant les yeux, tripotant son tablier. Je pensais... Gemma, et s'il mentait aussi sur d'autres choses ?

J'inspirai profondément.

— Comment ça ? Tu ne peux pas sérieusement penser que... Non, Cassie ! Tu ne penses quand même pas que Seth pourrait être impliqué dans le meurtre du professeur Barrow au final ?

Elle se tortilla, mal à l'aise.

— Je ne sais plus quoi penser ! Non... très bien, je... je ne pense pas qu'il soit impliqué. Je veux dire, je n' imagine pas Seth blesser quelqu'un lors d'une bagarre, alors commettre un meurtre ! Mais c'est juste que... Je ne sais pas... Il se comporte si bizarrement ces derniers temps !

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, puis baissa la voix.

— Et on croit toujours connaître les gens, mais est-ce qu'on les connaît *vraiment* ? Est-ce qu'on sait réellement de quoi ils sont capables ?

Je lui attrapai la main.

— Cassie, on connaît Seth depuis nos 18 ans. C'est comme un frère pour nous. Quoi qu'il puisse faire, je suis certaine qu'il n'a rien à voir avec ces meurtres.

Elle hocha la tête, mais n'avait pas l'air convaincue. Je devais admettre que ses paroles me mettaient mal à l'aise. Je me souvins de mes propres doutes concernant Seth – je les avais volontairement chassés de mon esprit, mais ils revenaient me hanter. Le souvenir de ce dîner avec Devlin me revint, ainsi que ce qu'il avait dit sur ce que les gens étaient prêts à faire pour défendre une cause. Et cette réceptionniste du Domus Trust hier... elle avait dit à peu près la même chose... Depuis que cette affaire avait commencé, j'avais découvert une toute nouvelle facette de Seth et je réalisai que je ne le connaissais pas aussi bien que je le pensais.

Cassie et moi n'eûmes pas l'occasion de discuter à nouveau pendant le reste de la matinée – le reste de la journée, en fait. Le samedi était l'un de nos jours les plus chargés, et nous étions épuisées par le flot incessant de touristes, sans parler des habitants qui venaient rejoindre le centre de ragots officieux des vieilles chouettes. Je réalisai avec ironie que le meurtre de Clyde Peters m'avait probablement apporté plus de clients que n'importe quelle campagne de publicité ou de marketing.

Je m'inquiétais un peu pour Dora, me demandant si elle arriverait à faire face, étant donné qu'elle était nouvelle, mais elle m'étonna par son organisation, son calme et son efficacité. Un flot continu de scones, de gâteaux, de muffins, de tartes, de brioches et de délicats sandwichs sortait comme par magie de notre cuisine. Le salon de thé était rempli de l'arôme merveilleux des pâtisseries, du riche parfum de beurre et de l'odeur appétissante du pain frais mêlés à la délicate fragrance des cheese-cakes et à la douceur épicée de la cannelle et du chocolat. Chaque fois que la porte d'entrée s'ouvrait, toutes ces bonnes odeurs se répandaient dans la rue et attiraient de nouveaux touristes affamés.

Pourtant, malgré cette journée mouvementée, mes pensées dérivaien constamment vers l'affaire et ce que Cassie avait dit. Je

n'arrivais toujours pas à croire que Seth pouvait avoir un rapport avec ces meurtres, mais... je me demandais où il s'était rendu jeudi soir pour récolter ce mystérieux œil au beurre noir. Et je ne pouvais m'empêcher de repenser aux paroles de la barmaid – « l'étranger » assis avec Clyde Peters la nuit de sa mort avait un lien avec l'un des collègues d'Oxford...

Non. Je ne dois pas laisser l'anxiété de Cassie m'atteindre.

Je chassai résolument Seth de mon esprit et pensai aux autres suspects possibles. Richard Barrow. Le jeune frère du professeur était le candidat le plus sérieux pour le meurtre du concierge. Il avait des liens avec Wadsworth, connaissait le concierge et n'avait pas d'alibi pour la nuit de sa mort. Du moins, il n'en avait parlé à personne, puisque Richard était toujours porté disparu. Il semblait se cacher, ce qui n'avait rien d'étonnant s'il avait commis un double homicide.

Et qu'en était-il de Leila Gaber ? J'étais certaine qu'elle aurait un alibi pour le jeudi soir. Une personne comme Leila avait toujours un alibi. Mais je ne savais pas s'il était fiable. Avec son charme de manipulatrice, elle avait probablement un grand nombre de personnes prêtes à mentir pour elle. D'ailleurs, quel aurait été son mobile ? Pourquoi aurait-elle voulu la mort de Clyde Peters ? Peut-être... peut-être savait-il qu'elle avait menti à la police ? Qu'elle n'avait pas passé tout le vendredi soir à la bibliothèque, contrairement à ce qu'elle avait prétendu ? Et peut-être avait-il essayé de la faire chanter à ce sujet ?

Je repensai à ce que le propriétaire du pub avait dit sur Clyde Peters : « Il arrivait à mettre de l'argent de côté avec des extra. » – oui, je l'imaginais facilement dans le rôle de maître chanteur. Et Leila Gaber n'était pas le genre de femme à supporter une extorsion de quelque nature que ce soit.

Je rentrai chez moi, et mes pensées m'occupèrent durant le reste de la soirée, qui se déroula sans autre événement que la décision de Muesli de produire la plus grosse boule de poils de l'histoire et de la vomir sur le tapis crème de mes parents.

Je n'eus pas de nouvelles de Devlin ; je savais que ce nouveau meurtre avait dû lui mettre encore plus de pression pour résoudre l'affaire. Je me souvins de son visage la dernière fois que je l'avais vu

– les traces laissées par la fatigue aux coins de son nez et de sa bouche
– et je ressentis une vague de compassion pour lui. Ainsi, bien que je brûlais de savoir comment l'enquête progressait et s'il avait trouvé de nouvelles pistes, je me retins de l'appeler.

Le lendemain matin était un dimanche et je me rappelai tardivement que ma mère revenait d'Indonésie cet après-midi-là. J'avais proposé d'aller les chercher à l'aéroport, mais j'avais été indignement rabrouée. Elles m'avaient dit qu'elles finiraient leur voyage comme elles l'avaient commencé. Cependant, ma mère m'avait demandé d'aller les chercher à la gare routière. Cet après-midi-là, je laissai donc le salon de thé entre les mains expertes de Dora, Cassie et des vieilles chouettes pour me rendre à Gloucester Green. Au moment où je traversais la *piazza*, j'entendis une voix m'appeler.

— Gemma !

Je me retournai et me trouvai face à Lincoln Green.

— Salut, Lincoln, dis-je, surprise. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je viens récupérer ma mère et la tienne. Je n'avais pas réalisé que tu venais aussi. Ma mère m'a envoyé un message disant qu'il n'y avait personne pour les récupérer et a insisté pour que je vienne.

Hmm. Nos mères savaient pertinemment que je venais les chercher. J'avais l'impression qu'elles avaient encore joué les entremetteuses. Je réprimai un soupir.

— En fait, je viens de recevoir un SMS de ma mère, poursuivit Lincoln. Elle m'a dit que leur vol avait été retardé et qu'elles venaient de rater le car et devraient attendre le suivant une demi-heure. Elles arriveront donc plus tard que prévu.

Je me demandai si c'était vrai. Ça ne m'aurait pas étonnée que ma mère et Helen Green trouvent une excuse pour nous forcer, Lincoln et moi, à passer plus de temps ensemble. Elles avaient probablement fait exprès de manquer le car et étaient maintenant assises dans un café de l'aéroport, buvant du thé et discutant du nom à donner à notre premier enfant.

— Est-ce que tout s'est bien fini pour Muesli ? demanda Lincoln.

— Quoi ? Oh, oh oui... Oui, très bien, merci. Les pompiers sont arrivés et ont commencé à percer des trous partout, puis la petite

coquine est sortie d'un autre conduit.

Je levai les yeux au ciel, lui adressant un regard d'excuse.

— Je suis désolée que ça ait gâché la fin de notre soirée.

— Eh bien. Je dirais que le timing était en effet déplorable, dit sèchement Lincoln.

Je rougis en réalisant à quoi il faisait référence. Le souvenir de ce « presque-baiser » interrompu était suspendu entre nous. Le silence embarrassé parut s'étirer interminablement, puis Lincoln dit :

— Euh... ça te dirait de boire un café ?

Je n'en avais pas vraiment envie, mais cela permettrait peut-être d'atténuer la gêne. De plus, je n'avais rien de mieux à faire – je n'avais pas assez de temps pour retourner au salon de thé, qui allait bientôt fermer. J'avais une heure à tuer à Gloucester Green.

— Oui, pourquoi pas ?

Je souris à Lincoln et nous traversâmes la place.

En passant devant le cinéma, j'eus le plaisir d'apercevoir un spectacle familial : un grand homme longiligne portant des mitaines et une lanière autour du cou, tenant une liasse de magazines, avec un Staffordshire souriant à ses pieds. Je me précipitai pour les saluer.

— Salut Ruby !

Je me penchai pour caresser la chienne qui remuait la queue si fort que ses fesses en tremblaient. Elle renifla mes mains avec empressement et j'éclatai de rire.

— Désolé, ma belle, je n'ai pas de nuggets de poulet pour toi aujourd'hui. Mais je te promets que je t'en apporterai la prochaine fois.

— Elle ne vous laissera plus jamais tranquille si vous faites ça, dit Owen en gloussant.

Nous lui achetâmes chacun un exemplaire du *Big Issue* et il empocha la monnaie avec reconnaissance. Puis il me sourit en me demandant :

— Vous avez fini par trouver Jim ?

— Oh, oui... merci. Oui, je l'ai trouvé près du canal, mais je dois dire qu'il n'était pas très... *hum...* bavard. Ce n'est pas vraiment le type le plus avenant du monde, dirons-nous.

Owen gloussa.

— C'est un misérable vieux chnoque. Je ne sais pas comment il a pu travailler dans une *Porter's Lodge*, à s'occuper de visiteurs toute la journée...

Je me figeai.

— Jim a travaillé dans un collège d'Oxford ? Lequel ?

Owen haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop. Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles il est revenu ici, après avoir arrêté la drogue et s'être repris en main. Moi, je n'aurais pas pu le faire – pas avec tous ces mauvais souvenirs –, mais il semble s'en sortir plutôt bien.

Je fixai Owen.

— Quels mauvais souvenirs ?

— L'accident qui a tué sa petite amie, dit-il.

Je me souvins que Seth avait mentionné que Jim avait perdu sa famille, mais je n'y avais pas prêté attention alors. Mon cœur se mit à battre la chamade alors qu'un terrible soupçon commençait à poindre dans mon esprit.

— Que lui est-il arrivé ? demandai-je avec empressement.

Owen fit la grimace.

— Elle a été renversée par une voiture. Le chauffard a tué sa petite amie et ils n'ont pas pu sauver le bébé qu'elle portait.

— Ils ont arrêté le conducteur ?

— Non, et ça a été le plus dur pour Jim, je pense. Ils n'ont jamais pu lui mettre la main dessus pour le faire payer. Un ivrogne du coin, probablement, qui a pris le volant alors qu'il avait bien trop bu. Il a renversé sa petite amie devant la gare. Elle était venue de Reading pour voir Jim et elle était sur le chemin du retour. Et ce qui est encore pire, c'est que Jim n'a même pas pu aller à ses funérailles. Elle était mariée – elle avait prévu de quitter son mari pour Jim –, mais ils avaient gardé ça secret. Elle devait le dire à son mari. Après l'accident, les journaux ont dit que c'était une épouse aimante et qu'elle attendait un bébé. Jim ne pouvait pas nuire à sa réputation et sa mémoire en disant à tout le monde qu'elle s'apprêtait à quitter son mari et que le bébé était le sien. Mais il n'a pas pu le supporter – il a perdu son

travail, sa maison, il a commencé à avaler des cachets... puis il a quitté Oxford.

— Oh mon Dieu... chuchotai-je, mes pensées s'embrouillant.

Je me souvins soudain de la conversation que Lincoln et moi avions eue avec Clyde Peters le soir du dîner de l'Oxford Society of Medicine. Le concierge en chef avait alors dit que Barrow ne voulait plus conduire après « un grave accident » et se déplaçait toujours en taxi.

— Comment avez-vous appris tout ça ? demandai-je à Owen.

— Jim s'est ouvert à moi une fois, répondit le sans-abri. J'emmenais Ruby faire une promenade le long du canal et je l'ai croisé sous un des ponts. On a fumé ensemble. C'était vendredi dernier, il y a une semaine, je crois. Il était d'une humeur étrange ce matin-là. Il était vraiment perturbé par quelque chose, mais quand je lui ai demandé ce que c'était, il n'a pas voulu m'en parler. Il a juste dit qu'il avait bu un verre avec un ami de son ancien collègue la nuit précédente et qu'on récoltait ce qu'on semait.

Owen haussa les épaules.

— Je ne sais pas ce qu'il voulait dire par là.

Cela correspondait au jour du meurtre du professeur Barrow, réalisai-je. Jim avait-il pris un verre la nuit précédente avec Clyde Peters ? L'« ami de son ancien collègue » aurait-il pu mentionner l'accident de Barrow sous l'influence de l'alcool ? Le concierge en chef aimait les ragots et la récente campagne de Leila Gaber aurait pu mettre le problème de boisson du vieux professeur sur le devant de la scène. D'une manière ou d'une autre, Jim avait dû faire le lien...

Je repensai à l'expression qu'Owen avait entendue dans la bouche de Jim : « On récolte ce qu'on sème. » Il avait pu décider qu'il était temps que Barrow paie pour ce qu'il avait fait...

Mon cerveau tournait à plein régime, et je me souvins soudain d'autre chose. Une chose que Dora avait dite le jour où je lui avais demandé qui pouvait savoir pour l'escalier caché de Wadsworth. Clyde Peters, avait-elle répondu, et d'anciens concierges du collège, dont un certain James Price. James... Jim...

Je m'éloignai du sans-abri et de son chien dans un état de sidération totale.

— Qu'est-ce qu'il y a, Gemma ? dit Lincoln, se précipitant à ma suite. Tu es toute pâle. Est-ce que ça va ?

— Oui... Oui, ça va, Lincoln. Je... je viens de réaliser quelque chose...

Je m'arrêtai et me retournai vers lui.

— Je ne cherchais pas au bon endroit. Jim est le meurtrier !

CHAPITRE 28

— Jim ? Le sans-abri ? demanda Lincoln. Mais je croyais que tu disais que ça ne pouvait pas être lui ? Il n'aurait eu que six minutes pour commettre le meurtre, et c'était trop court pour qu'il se rende du cloître à la porte principale.

— Mais pas s'il était au courant pour l'escalier secret ! m'écriai-je. Il aurait facilement pu passer à l'acte, s'échapper du cloître et sortir, puis apparaître sur les caméras face au collège à 00 h 23. Tout ce temps, je pensais que Clyde Peters avait parlé à Richard Barrow de l'escalier caché, mais je n'avais pas réalisé qu'une autre personne aurait pu connaître l'escalier – le vieil ami et collègue de Clyde, James Price !

Lincoln me regarda, complètement perdu.

Je m'empressai de lui expliquer :

— Clyde Peters a été vu pour la dernière fois dans son pub habituel en train de boire un verre avec un « vieil ami » – quelqu'un qui travaillait à Oxford et avait un lien avec un collègue, selon le propriétaire et la barmaid. Dora a mentionné quelques concierges qui auraient pu connaître l'escalier secret, avant qu'il ne soit condamné. Et parmi eux, il y avait un certain James Price. Je suis prête à parier que Jim était – est – ce James Price.

Je pris une profonde inspiration, rassemblant mes pensées.

— Et c'est lui qui a assassiné Barrow. Pas pour aider les sans-abri ou défendre une grande cause – non, c'était bien plus personnel que ça. Je sentais bien que ce crime était une vengeance pour une chose que Barrow avait faite il y a longtemps. Mais je me suis trompée sur un point. Le différend n'était pas entre Clyde Peters et lui, c'était entre lui et un autre concierge de Wadsworth. Un concierge du nom de James Price, dont la petite amie enceinte a été tuée dans un accident avec délit de fuite il y a de nombreuses années. Barrow était le chauffard ivre.

— Comment peux-tu savoir tout ça ?

— Je n'ai pas de preuves, admis-je. Mais je suis presque certaine d'avoir raison... Tout concorde ! Clyde Peters a mentionné que Barrow avait arrêté de conduire après un grave accident. Il n'a pas dit de quel genre d'accident il s'agissait, mais avec la réputation de Barrow avec l'alcool, je ne serais pas surprise... Je vais demander à Glenda ! dis-je soudain. Clyde Peters a peut-être mentionné quelque chose à ce sujet pendant leur dîner. Attends une seconde...

J'essayai de la joindre sur son téléphone, mais je n'eus pas réponse, alors j'appelai le salon de thé. Cassie répondit.

— Salut, Cass, tu peux me passer Glenda ? Je dois lui demander quelque chose.

— Tu viens de la manquer, répondit Cassie. Elle est partie il y a quelques minutes.

— Oh ? Je pensais que les vieilles chouettes avaient dit qu'elles resteraient jusqu'à la fermeture aujourd'hui.

— C'était ce qui était prévu, mais Glenda a reçu un appel d'un type qui lui demandait de le retrouver.

— Un type ?

— Oui, apparemment il savait quelque chose sur le meurtre de Clyde Peters, mais il ne voulait le lui dire qu'en personne. Les vieilles chouettes étaient toutes très excitées et se sont précipitées dehors.

— Qui était-ce ?

— Je ne sais pas.

Je commençais à avoir un mauvais pressentiment.

— Glenda n'est pas allée le voir toute seule, n'est-ce pas ?

— C'était le plan, mais les autres ont dit qu'elles ne manqueraient ça pour rien au monde, alors elles ont décidé d'y aller toutes ensemble, mais que les trois autres la suivraient à distance.

— Où sont-elles parties ? Tu le sais ?

— À Jericho, près du canal, je crois. Je les ai entendues se disputer pour savoir quel bus les déposerait le plus près de Canal Street.

— Très bien, écoute, Cassie : si elles rappellent, dis-leur que Glenda est en danger. Que l'homme qu'elle va retrouver pourrait bien être le meurtrier.

— Quoi ? Mais comment...

— Je ne peux pas te l'expliquer maintenant, la coupai-je. Glenda ne doit le retrouver seule sous aucun prétexte !

Je raccrochai avant que Cassie ne puisse répondre, puis je réessayai d'appeler Glenda. Je tombai à nouveau sur le répondeur. J'essayai de joindre les autres vieilles chouettes, mais aucune ne répondit. Je laissai échapper un soupir de frustration et levai les yeux vers un Lincoln qui attendait patiemment à côté de moi, l'air perplexe. Rapidement, je lui expliquai la situation.

— Mais... pourquoi penses-tu que Glenda pourrait être en danger ? fit Lincoln. Tu crois que l'homme qui l'a appelée est Jim ?

— Oui, répondis-je. Ne me demande pas comment je le sais, c'est... c'est une intuition, je suppose. Mais j'ai l'impression... qu'il y a quelque chose qui cloche...

— Mais si c'est *bien* Jim, pourquoi voudrait-il lui faire du mal ?

— Je... Je ne peux pas l'expliquer ! dis-je, impuissante. Peut-être qu'il a interrogé Clyde Peters avant de le tuer et qu'il a découvert que le concierge avait raconté des choses à Glenda... et qu'il a peur de ce qu'elle pourrait savoir...

Je m'interrompis en me souvenant de quelque chose.

— Oh mon Dieu ! La fois où je suis allée le voir au bord du canal, les vieilles chouettes étaient avec moi et elles étaient aussi curieuses que d'habitude. Je me souviens que Jim a hurlé sur Glenda, lui demandant pourquoi elle le fixait... Je ne sais pas – je veux dire, il n'a pas l'air d'être très équilibré, n'est-ce pas ? Peut-être qu'il est devenu paranoïaque en pensant qu'elle fouinait un peu trop près, qu'elle en savait trop et qu'elle risquait de le dénoncer...

— Elle n'a pas ses amies avec elle ? demanda Lincoln.

Je fis un geste d'impatience.

— Si, mais qu'est-ce que ça change ? Ce sont des petites vieilles. Et si elles ne savent pas qui il est vraiment, elles ne seront pas sur leurs gardes...

Je serrai mes mains l'une contre l'autre, essayant d'étouffer la vague de panique menaçant de me submerger.

— On doit les prévenir, surtout Glenda. Oh mon Dieu, j'espère qu'il

ne lui arrivera rien. Je ne me le pardonnerais jamais...

Je fis soudain volte-face, me dirigeant vers l'arrière de la place.

— Attends ! Gemma ! Où vas-tu ? me demanda Lincoln, s'empressant de me suivre.

— Je vais au canal, répondis-je. Je vais chercher les vieilles chouettes moi-même. Elles marchent assez lentement. Je suis certaine que je peux les rattraper en courant. Ça me prendrait trop de temps d'aller chercher la voiture et de conduire jusqu'à Jericho, mais il y a un raccourci vers le canal depuis l'arrière de Gloucester Green – par Hythe Bridge Street. C'est comme ça qu'on a fait la dernière fois. En cherchant le long du canal jusqu'au tronçon près de Jericho, je les retrouverai peut-être.

Lincoln posa une main sur son bras.

— Attends, Gemma... tu devrais peut-être appeler la police.

Je m'apprêtais à balayer cette idée, pensant au temps perdu en explications et à prouver que c'était sérieux, puis je pensai à Devlin.

— Oui ! Je dois en parler à Devlin. Il les retrouvera peut-être plus rapidement.

Je sortis mon téléphone et j'essayais de composer le numéro, les doigts tremblants. Je dus m'arrêter et prendre une profonde inspiration avant de continuer. Je fus soulagée quand Devlin répondit à la première sonnerie.

— Gemma ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il dès qu'il entendit ma voix.

Devlin avait toujours été capable de comprendre mes sentiments instantanément.

— C'est Jim, Devlin ! dis-je en m'embrouillant. C'est lui, le meurtrier ! Il était concierge à Wadsworth... il travaillait avec Clyde Peters... et sa petite amie... elle a été tuée dans un accident de voiture... un délit de fuite... et elle portait le bébé de Jim... et il a été loin d'Oxford pendant des années... mais... mais il est revenu... et il a découvert... je pense que Clyde Peters lui a dit... pour Barrow et la conduite en état d'ivresse et...

— *Waouh*, ralentis, Gemma, dit Devlin. Comment as-tu appris tout ça ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer maintenant, m'empressai-je de dire. Glenda Bailey est peut-être en danger ! Jim l'a appelée et lui a demandé de le retrouver seule. Il a dû découvrir qu'elle avait dîné avec Clyde Peters la veille de sa mort... et peut-être qu'elle en sait trop...

— Où doit-elle le retrouver ?

— Près du canal, mais je ne sais pas exactement où. Peut-être vers Jericho. On peut commencer à chercher de ce côté du canal – on est à Gloucester –, mais peut-être que tu peux...

— On ?

— Lincoln et moi.

— Je vois.

Il marqua une pause et je savais que Devlin devait tirer ses propres conclusions. Je voulais lui expliquer, mais je n'avais pas le temps.

— Très bien, commencez à partir de cette extrémité du canal. Je ne suis pas à Oxford pour le moment, mais j'ai la voiture, alors je vais commencer par le nord et descendre, dit précipitamment Devlin. Tu m'as dit que tu avais retrouvé Jim près du canal il y a quelques jours et que tu lui avais parlé – où était-ce ?

— *Hum...* vers... vers Frenchay Road Bridge, dis-je, les souvenirs me revenant.

— Alors, je vais commencer par là.

— Oh mon Dieu, Devlin, si quelque chose arrivait à Glenda...

— Ça n'arrivera pas, fit-il d'une voix calme et autoritaire, et rassurante. On va la trouver. Ne t'en fais pas, Gemma. Concentre-toi sur les recherches le long du canal. Vas-y.

**

La lumière déclinait rapidement, baignant les environs d'une pénombre grise, et je me surpris à maudire à nouveau les courtes journées des hivers anglais. Je courais le long du chemin de halage, en m'efforçant de regarder devant moi. La scène était bien différente de

quelques jours auparavant : le canal était sombre et trouble, et les saules pleureurs avaient l'air sinistres dans la lumière déclinante, leurs feuilles pendant comme des bras macabres au-dessus de l'eau noire.

Le chemin de halage était désert. En été, cette voie de circulation aurait pu être très fréquentée, même à cette heure, mais en fin d'après-midi, par une froide soirée de janvier, personne n'avait envie de mettre les pieds sur ce chemin boueux et humide, au bord du canal. Même les promeneurs de chiens les plus dévoués et les touristes les plus assidus préféraient rester bien au chaud à l'intérieur.

Il n'y avait aucun bruit, hormis ma propre respiration laborieuse et les pas de Lincoln qui martelaient le sol derrière moi. Le chemin de halage était trop étroit pour que nous puissions courir côte à côte en toute sécurité et je me demandai si je devais le laisser passer devant. Mais je courais aussi vite que possible et je ne pensais pas qu'il puisse aller beaucoup plus vite dans l'obscurité. Le chemin était traître, humide et glissant à cause de la pluie récente, et il n'aurait été que trop facile de déraper et de tomber dans l'eau glacée du canal.

Une branche d'aubépine se mit en travers de mon chemin, les feuilles me grattant la joue, puis une rampe surgit de l'obscurité. C'était le pont surplombant Isis Lock. L'écluse était déserte. Plus aucune trace des touristes et des familles qui avaient pris des photos et admiré le paysage plus tôt dans la journée. Je le franchis en un clin d'œil, m'accrochant au parapet pour me stabiliser alors que je contournais la courbe du pont et dévalais la pente raide de l'autre côté, Lincoln juste derrière moi. Je dérapai légèrement en retrouvant le chemin de halage et je sentis la main de Lincoln me stabiliser.

— Ça va ? me demanda-t-il.

— Oui, haletai-je. Merci.

Je me remis à trotter rapidement. Nous passâmes devant le chantier naval de Jericho et les hauts blocs de l'ancienne fonderie, à peine perceptibles dans le ciel sombre. Mais il n'y avait personne en vue. Les bateaux du canal amarrés le long des rives avaient fermé portes et fenêtres pour se protéger contre le froid, comme des dizaines d'yeux vides.

Nous aperçûmes une silhouette en sweat à capuche : un jeune, tête

baissée, hochant la tête au rythme de la musique qui sortait de ses écouteurs, inconscient du monde qui l'entourait. J'envisageai de m'arrêter pour lui demander s'il avait vu les vieilles chouettes, puis je réalisai qu'il allait dans la même direction que nous. Si nous ne les avions pas dépassées, alors lui non plus.

Je le contournai et continuai à courir, pressant une main sur un point de côté naissant. Mes jambes commençaient à me lancer également. J'étais en très mauvaise forme. Travailler dans un salon de thé toute la journée (et manger beaucoup de gâteaux et de brioches) n'améliorait évidemment pas votre condition physique. Je regrettai de ne pas avoir suivi ma résolution du Nouvel An de faire régulièrement du footing...

Il faisait encore plus sombre à présent et je sentis la panique me contracter la poitrine. Où étaient les vieilles chouettes ? Pourquoi ne les avions-nous pas encore vues ? Combien de temps avions-nous couru ? Je savais que Frenchay Road Bridge était à environ trente minutes du début du canal en marchant, mais nous courions aussi vite que possible. Nous aurions dû être presque arrivés. La promenade le long du chemin de halage avait semblé si agréable et facile ce jour-là au soleil – à présent, elle semblait interminablement longue.

Un pont en dos-d'âne surgit soudain de l'obscurité. Mon cœur se gonfla d'espoir, puis je réalisai que c'était celui qui se trouvait juste avant Frenchay Road Bridge.

— On y est presque ! haletai-je par-dessus mon épaule.

Lincoln ne répondit pas, mais j'entendais ses pas derrière moi. Je fonçai sous le pont, traversai l'obscurité et ressortis de l'autre côté. Le chemin était envahi par la végétation, avec de grandes flaques d'eau et des zones boueuses, et je devais me concentrer davantage pour garder le rythme.

Puis je la vis – une grande structure en briques rouges au loin, dont un côté était couvert de graffitis. Frenchay Road Bridge. Il y avait du mouvement devant moi, sur le chemin de halage près du pont. Il était difficile de voir ce qu'il se passait dans l'obscurité croissante, mais il me semblait distinguer deux silhouettes. Puis, en me rapprochant, j'en reconnus une : Glenda. Je sentis une vague de soulagement m'envahir.

Elle allait bien. J'avais paniqué pour rien.

La silhouette à côté d'elle bougea. Il était beaucoup plus grand et j'entrevis des cheveux roux. *Jim*. Glenda avait l'air minuscule, comme une enfant, à côté de lui.

J'ouvris la bouche pour l'appeler, mais avant que je puisse dire quoi que ce soit, Jim se précipita vers elle. Je le vis avec horreur la saisir par les épaules et tenter de la faire basculer dans l'eau noire et glacée du canal.

CHAPITRE 29

— *Glenda !* hurlai-je.

Des buissons situés le long du chemin sortirent trois autres petites silhouettes : Mabel, Florence et Ethel. Elles coururent vers Jim et l'entourèrent, criant et le frappant avec leurs sacs à main. Il vacilla, surpris, mais se reprit rapidement. Puis il se retourna avec un juron furieux et attrapa l'une des vieilles chouettes.

Je poussai un cri en voyant Ethel décrire un vol plané, heurter le pont et s'effondrer. Florence poussa un cri alarmé et accourut, tandis que Mabel rouait Jim de coups en lui hurlant dessus. Il l'ignora, les mains toujours crispées sur les épaules de Glenda. Elle s'agitait, essayant désespérément de garder son équilibre sur le bord de la rive. D'une minute à l'autre, elle risquait de tomber.

— *Glenda !* m'écriai-je en me dirigeant vers elle.

Quelqu'un m'écarta gentiment, puis Lincoln me dépassa, ses longues jambes couvrant la distance plus rapidement. Je vis alors une autre silhouette courir sur le pont au-dessus de nous.

Devlin !

Il poussa un cri en regardant en contrebas et en apercevant Jim avec Glenda, puis mon cœur s'arrêta de battre quand Devlin se jeta dans le vide. Je crus un instant qu'il allait plonger dans le canal, mais il se laissa tomber sur le chemin de halage, percutant Jim.

Le SDF lâcha Glenda et recula en titubant, laissant échapper un flot d'horribles jurons. Glenda poussa un cri, vacilla légèrement, puis glissa sur la berge et tomba à l'eau.

Mabel se jeta sur elle et réussit à lui attraper un bras, s'accrochant fermement alors que ses propres pieds glissaient dans la boue. Puis Lincoln arriva à leur hauteur. Il se baissa et attrapa l'autre bras de Glenda, aidant Mabel à la tirer hors de l'eau.

Je restai paralysée pendant un instant devant ce cauchemar qui se

déroulait comme au ralenti, puis je me ressaisis et courus vers l'eau. Glenda était allongée sur la berge, haletante, les vêtements trempés. Mabel était à ses côtés, son visage habituellement redoutable ayant pris un teint cireux. Elles frissonnaient toutes les deux.

— Est-ce que ça va ? demandai-je à Glenda alors que Lincoln s'empressait de l'examiner.

Puis un grognement et un cri de douleur nous firent tourner la tête. Deux corps roulèrent sur le chemin de halage à côté de nous.

Devlin et Jim, pris dans un combat féroce.

J'entendis un craquement écœurant d'os et leurs halètements prononcés tandis qu'ils luttaien. Jim s'apprêta à frapper Devlin, et je vis avec horreur qu'il tenait un tesson de bouteille à la main. Le verre tranchant s'approcha dangereusement du visage de Devlin qui se baissa juste à temps. Il esquiva et donna un coup de coude dans l'estomac de Jim, mais le SDF ne semblait pas conscient de la douleur. Il se battait comme un animal sauvage, jurant, hurlant et se débattant comme un beau diable.

Je sursautai en le voyant lever à nouveau le tesson. Cette fois-ci, il vint cueillir Devlin à la tempe. Il tituba et je vis du sang jaillir. Jim en profita pour foncer sur Devlin, les rapprochant dangereusement de la rive.

— Non ! hurlai-je.

Lincoln se leva pour aller l'aider, mais il était trop tard. Ils se débattirent à la limite du canal pendant un moment d'angoisse, puis tombèrent à l'eau.

Il y eut un *plouf* retentissant et des ondulations se répandirent à la surface de l'eau sombre. Jim sortit la tête de l'eau. Accroché à la berge, il essayait de se hisser hors du canal.

Mais aucun signe de Devlin.

Mon cœur s'arrêta de battre.

Oh mon Dieu. Non. Non. Non !

— Devlin ! Devlin ! criai-je, courant vers là où ils étaient tombés et fixant désespérément l'eau noire.

Où était-il ?

Devlin est un bon nageur, pensai-je pour me rassurer. Le canal n'est

pas si profond. Il devrait s'en sortir.

Puis je me souvins qu'il avait reçu un coup à la tête. Et s'il était assommé ?

J'étais sur le point de plonger moi-même lorsque quelque chose fendit la surface. Je sentis le soulagement m'envahir. C'était Devlin, ses cheveux noirs collés à sa tête, rappelant un phoque. Il se frotta les yeux, puis commença à nager vers moi. L'instant d'après, il arriva au niveau de la berge et Lincoln lui tendit une main puissante pour l'aider à sortir.

Devlin se releva en titubant, toussant et dégoulinant, et s'approcha de moi. Je me jetai sur lui, sans me soucier de ses vêtements mouillés.

— Oh mon Dieu... merci mon Dieu, tu vas bien... bafouillai-je.

Mes joues étaient humides et je réalisai que je pleurais.

— Allons... Allons, Gemma... Tout va bien... Je vais bien, dit Devlin doucement, ses bras autour de moi.

Ses mains saisirent les miennes et je sentis la force de ses doigts. La peur glaciale qui s'était emparée de mon cœur s'atténua. Il allait bien. Je ne l'avais pas perdu.

À côté de nous, Lincoln aidait Jim à sortir du canal. Le sans-abri aux cheveux roux semblait avoir perdu toute combativité. Peut-être l'eau froide avait-elle calmé sa rage. Il s'assit dans l'herbe, mouillé et tremblant, l'air hébété.

Je me souvins soudain des vieilles chouettes et lançai un rapide coup d'œil alentour. Florence était agenouillée à côté d'Ethel. Je courus vers elles.

— Ethel ! Vous êtes blessée ?

— Je... je vais bien, murmura l'ancienne bibliothécaire en essayant de m'adresser un sourire courageux. Juste un peu secouée. J'ai eu le souffle coupé.

— Je vais l'examiner, dit Lincoln en apparaissant à côté de moi et en s'accroupissant à côté d'Ethel.

Glenda et Mabel s'approchèrent lentement, bras dessus, bras dessous. Elles frissonnaient et semblaient légèrement choquées. Ça me fit mal de voir Mabel, normalement si forte et autoritaire, si pâle et silencieuse. Je me débarrassai de mon manteau et le drapai sur leurs

épaules. Elles l'acceptèrent avec gratitude et se blottirent l'une contre l'autre.

— Il faut appeler une ambulance, dis-je en cherchant mon téléphone dans ma poche.

— Les renforts sont en route, fit Devlin.

Il grimaça et fit bouger son épaule droite avec précaution, s'approchant de moi en dégoulinant.

— J'ai passé un appel radio avant de venir. Ils seront là d'une minute à l'autre.

Je levai les yeux et vis le sang couler sur un côté de son visage.

— Oh mon Dieu, Devlin, tu saignes ! m'exclamai-je.

Il se leva et toucha sa tempe, grimaçant légèrement.

— Ça doit être quand il m'a frappé avec cette bouteille en verre. Il m'a cueilli sur le côté de la tête.

— Ça saigne beaucoup ! dis-je, consternée.

Je me tournai vers Lincoln, qui s'occupait toujours d'Ethel, et je l'appelai. Il s'approcha et examina la blessure de ses mains expertes.

— Ce n'est pas trop grave, dit-il d'un ton rassurant. Les blessures à la tête saignent souvent abondamment, mais elles sont généralement moins graves qu'elles n'en ont l'air.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un mouchoir propre qu'il pressa contre le côté de la tête de Devlin.

— Tenez, appuyez ça contre la plaie et pressez fort. Ça devrait aider à arrêter l'hémorragie.

— Merci, dit Devlin en suivant les instructions de Lincoln.

Le bref hurlement d'une sirène nous indiqua que nous n'étions plus seuls. Une minute plus tard, l'obscurité fut balayée par l'éclat de phares, suivi par des éclairs rouge et bleu. Des voitures de police s'arrêtèrent sur le pont au-dessus de nous, et en quelques instants, les agents envahirent la berge. Une ambulance arriva. Des portes de voiture claquèrent. Des cris retentirent. Je me sentais moi-même un peu étourdie alors qu'on me conduisait sur le pont. Un ambulancier s'approcha de moi et je le repoussai avec impatience.

— Non, non, je vais bien ! Ce sont les vieilles chou... – ces vieilles dames que vous devez voir en premier. Elles ont été blessées et sont

sous le choc. Et l'inspecteur O'Connor – il a reçu un mauvais coup à la tête.

Puis je me souvins de Jim et je me demandai s'il avait aussi été blessé dans la bagarre. Je jetai un coup d'œil alentour et l'aperçus assis dans l'herbe. Il n'avait pas l'air blessé, mais avait la mine défaite. Un officier de police se tenait à côté de lui, lui énonçant ses droits, mais Jim ne devait pas comprendre grand-chose à ce qu'on lui disait.

Une civière passa devant moi et je la suivis jusqu'à l'ambulance, regardant avec inquiétude Ethel et Glenda être chargées dans le véhicule.

— Je vais bien, décréta un Devlin, irrité, alors qu'un ambulancier tentait de le persuader de monter lui aussi.

— Vous devriez aller à l'hôpital, dit Lincoln. Pour vous faire examiner. Il ne faut pas prendre les blessures à la tête à la légère.

Devlin parut sur le point de rétorquer quelque chose, puis il céda.

— Très bien, mais pas en ambulance. J'ai ma propre voiture...

— Tu ne vas pas conduire dans cet état, m'empressai-je de dire.

Je tendis la main.

— Donne-moi tes clés. Je vais conduire. J'aurais suivi l'ambulance jusqu'à l'hôpital de toute façon.

Devlin me tendit ses clés à contrecœur. Puis je me frappai la tête en me souvenant de quelque chose, et je me tournai vers Lincoln.

— Oh, bon sang – nos mères ! Elles sont probablement bloquées à Gloucester Green, à se demander où on est !

— Je vais aller les chercher, répondit Lincoln en souriant. Ne t'inquiète pas, de toutes les excuses qui existent, je pense qu'attraper un meurtrier l'emporte haut la main ! Je suis sûr qu'elles ne vont pas en revenir quand je leur dirai ce qui s'est passé.

Il partit, et Devlin et moi attendîmes que Florence et Mabel montent – avec un peu d'aide – dans l'ambulance avec leurs amies.

— On vous suit, leur expliquai-je devant les portes arrière ouvertes.

Mabel se retourna et tendit la main pour me la tapoter. Elle retrouva l'espace d'un instant sa verve habituelle.

— Ne t'inquiète pas pour nous, très chère. Nous sommes plus fortes que tu ne le crois.

La voix de Glenda s'éleva, étouffée, depuis l'une des civières :

— Et j'ai hâte de dire à tout le monde que le bel inspecteur O'Connor a sauté d'un pont pour me sauver !

Je ris malgré moi, me sentant déjà mieux, espérant qu'à 80 ans, j'aurais ne serait-ce que la moitié de l'énergie des vieilles chouettes.

CHAPITRE 30

— Je n'arrive toujours pas à y croire, fit Seth en secouant la tête. Jim ?

Je m'enfonçai dans le fauteuil en face de lui, grimaçant légèrement. Mes cuisses me lançaient après avoir couru le long du canal la veille, et mes muscles douloureux se plaignaient bruyamment.

— Ce n'était pas lié au Domus Trust, comme on le croyait, expliquai-je. Même si Jim détestait Barrow pour son comportement avec les sans-abri. Mais il ne l'aurait pas assassiné pour ça. C'était beaucoup plus personnel. Il a découvert que Barrow était le chauffard qui avait tué sa petite amie et son bébé avant de s'enfuir.

— Mais comment l'a-t-il découvert ?

— Clyde Peters. Ils avaient travaillé ensemble à la *Porter's Lodge* de Wadsworth College. Jim était concierge là-bas aussi. Lorsqu'il est revenu à Oxford, il a décidé de retrouver son ancien collègue – c'était facile, car Peters était toujours le concierge en chef de Wadsworth – et ils se sont retrouvés pour boire un verre la nuit précédant le meurtre. Peters s'est livré à des commérages comme d'habitude et a mentionné par hasard la croisade de Leila Gaber contre Barrow et son addiction à l'alcool. Il a également mentionné qu'il avait vu Barrow tituber dans le collège tard dans la nuit de nombreuses années plus tôt, très secoué et empestant l'alcool. Peters avait aidé le professeur ivre à rentrer dans sa chambre et l'avait entendu marmonner quelque chose à propos d'un accident, bien que le lendemain matin, Barrow ait tout nié. Mais Peters avait remarqué que Barrow avait vendu sa voiture peu de temps après et qu'à compter de ce jour, il avait toujours insisté pour prendre un taxi pour se déplacer.

— Mais comment a-t-il fait le lien avec la petite amie de Jim ?

— Il ne l'a pas fait, répondis-je. Sinon, il l'aurait dit à Jim il y a des années. Mais Jim n'avait parlé à personne de sa petite amie ; ils

avaient gardé leur liaison secrète parce qu'elle était mariée. Bien sûr, les journaux ont rapporté l'accident, mais ils ont utilisé son nom d'épouse, et l'ont présentée comme une femme au foyer de Reading. Peters n'a jamais soupçonné que Jim avait un lien avec la victime du délit de fuite. Et de toute façon, Jim a déraillé assez rapidement après ça – il a perdu son travail, quitté Oxford...

— Et durant toutes ces années, Clyde Peters n'a jamais rien dit ?

— Je pense qu'il gardait ça dans sa manche, comme moyen de pression, au cas où il aurait besoin de l'aide de Barrow. Après tout, le vieux professeur avait de l'influence au sein du comité du collège et ça aurait offert à Peters une certaine protection.

— Il a donc gardé le silence pendant toutes ces années, dit Seth pensivement. Pourquoi en parler à Jim maintenant ?

— Je ne pense pas qu'il avait l'intention de lui dire quoi que ce soit – ça a dû lui échapper au cours de la conversation. Je suppose que maintenant qu'il est mort, on ne le saura jamais. Mais je pense qu'il se livrait juste à des commérages sur Leila Gaber. Peut-être qu'il s'est demandé à haute voix s'il n'était pas temps de confronter Barrow à son « sale petit secret » pour lui extorquer de l'argent en échange de son silence... et bien sûr, sans savoir que ça aurait une signification toute personnelle pour Jim...

— Ça a dû être un tel choc pour lui, dit Seth.

J'acquiesçai.

— Oui, Owen a mentionné que Jim était d'une humeur étrange vendredi matin, qu'il était « vraiment perturbé » par quelque chose. Je pense que Jim a dû garder toute cette colère et cette amertume en lui pendant toutes ces années. Et soudain, il avait une chance d'agir. Il a probablement fait une fixation sur sa vengeance. Il savait que Barrow avait l'habitude de fumer dans le cloître avant de se coucher – et il était aussi au courant pour l'escalier secret. Ça semblait être l'opportunité parfaite.

Seth fronça les sourcils.

— Mais pourquoi avoir utilisé la dague de Leila Gaber ?

— Je ne pense pas que c'était prémédité. Il avait probablement une arme sur lui, mais quand il a traversé la *Porter's Lodge* cette nuit-là, il a

dû voir la dague qui sortait du casier de Leila Gaber. Il s'est probablement souvenu que Clyde Peters lui avait parlé de la croisade de Leila contre Barrow et a pensé que c'était l'occasion d'attirer les soupçons sur elle.

J'adressai à Seth un sourire triste.

— Bien sûr, il ne savait pas que tu avais emprunté la dague en dernier et que les soupçons se porteraient sur toi.

Seth se pencha en avant et enleva ses lunettes, se frottant l'arête du nez d'un air fatigué.

— Tout ça ressemble à un terrible cauchemar. Quand Devlin a appelé ce matin et m'a dit que j'étais innocenté, je n'arrivais pas à y croire. En fait, je n'arrive toujours pas à croire que tout est fini !

— Seth... hésitai-je. Maintenant que tout *est* fini, peux-tu me dire la vérité sur quelque chose ?

Il avait l'air perplexe.

— Bien sûr.

— Comment t'es-tu fait cet œil au beurre noir ?

— Oh, ça...

Il toucha son orbite gauche d'un air gêné. La peau qui l'entourait était un affreux mélange tacheté de violet, de mauve et de brun.

— *Hum...* ce n'est rien, vraiment.

— Si ce n'est rien, pourquoi as-tu refusé d'en parler à Cassie ? lui demandai-je avec un regard sévère. Elle n'a pas cru à ton histoire tirée par les cheveux. Cette fameuse porte que tu te serais prise en pleine figure.

Seth baissa les yeux en rougissant.

— Eh bien, je ne pouvais pas *lui* dire la vérité... ça aurait été trop embarrassant.

Je le regardai d'un air interrogateur.

Il prit une profonde inspiration, puis dit d'une traite :

— C'est mon entraîneur personnel qui m'a fait cet œil au beurre noir. J'avais une séance avec lui jeudi soir – la nuit où Clyde Peters a été assassiné. On faisait de la boxe et je n'ai pas esquivé à temps.

— Ton entraîneur personnel ? Depuis quand tu as un entraîneur personnel ?

Seth répondit d'une voix si basse que je dus tendre l'oreille pour l'entendre :

— Depuis un mois. Je pensais... je pensais que si je pouvais... être plus en forme... ... Cassie pourrait... *hum*... me remarquer un peu plus.

Je le regardai fixement, partagée entre l'envie de rire et l'envie de lui taper sur la tête, tant il était exaspérant.

— Seth, Cassie te remarque !

— Oui, mais pas comme... Pas comme un homme, marmonna Seth, sans croiser mon regard.

J'ouvris la bouche, puis je la refermai. Je ne savais pas quoi dire.

Finalement, je dis doucement :

— Tu devrais peut-être dire à Cassie ce que tu ressens...

— Non, dit rapidement Seth. Je ne peux pas. Ce serait tellement humiliant. Je sais qu'elle ne ressentira pas la même chose et alors...

— Tu n'en sais rien, rétorquai-je.

Je repensai à la détresse récente de Cassie et à ce moment délicat où elle avait failli se jeter dans les bras de Seth lorsqu'il était sorti du poste de police. J'avais le sentiment que ma meilleure amie n'était pas non plus consciente de ses propres sentiments.

— Je pense... Je pense que tu pourrais être surpris si tu lui en parlais...

Seth me jeta un regard désespéré.

— Je ne peux pas, Gemma. C'est déjà assez difficile maintenant d'essayer de cacher mes sentiments, mais ce serait encore plus gênant si elle le savait... Ça pourrait détruire notre amitié. S'il te plaît... ne lui dis rien.

Je laissai échapper un soupir. Il avait raison. En fait, c'était déjà assez gênant pour moi d'être coincée entre eux, mais si Seth déclarait sa flamme à Cassie et que ce n'était pas réciproque, cela créerait une situation terriblement tendue. Notre trio ne serait probablement plus jamais le même.

— Très bien. Mais je pense quand même que tu devrais le lui dire.

Je consultai ma montre. Cassie donnait quelques cours au studio de danse de Meadowford-on-Smythe pour mettre un peu d'argent de côté.

Elle s'y trouvait ce soir-là.

— Son cours se termine dans peu de temps – elle devrait bientôt nous rejoindre.

Seth remonta ses lunettes sur son nez dans ce geste familier et m'adressa un sourire.

— J'ai vraiment hâte d'assister à cette fête.

J'étais impatiente, moi aussi. En effet, à la dernière minute, le projet de logement pour les sans-abri avait été approuvé. Seth était aux anges – presque autant que lorsqu'il avait appris qu'on ne retenait aucune charge contre lui. Le Domus Trust organisait une petite soirée pour fêter ça, et Cassie et moi avions été invitées par Seth. Le bâtiment géorgien abritant les bureaux de l'organisation caritative était très différent de mes souvenirs lorsque nous arrivâmes devant une demi-heure plus tard. Il était éclairé par des lumières disco et rempli du bourdonnement de rires et de conversations passionnées. Quelqu'un avait même installé une sono et dégagé une piste de danse au milieu des bureaux.

— Bien le bonsoir... heureux de vous voir ici, miss !

Je me retournai et souris en reconnaissant Owen, plus élégant que jamais. Mon regard descendit mécaniquement vers ses pieds, m'attendant à voir le sourire de son petit chien.

Il rit.

— Non, Ruby n'est pas avec moi ce soir. Les chiens ne sont pas autorisés ici. Elle est avec un ami.

— Oh, dans ce cas, vous devrez lui donner son cadeau de ma part, dis-je en sortant un gros os à moelle enveloppé d'un ruban rouge de la pochette cadeau que je portais.

Le visage d'Owen se fendit d'un sourire.

— Oh ! Merci ! C'est très gentil de votre part, miss... Ruby va adorer.

Son sourire s'élargit.

— J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer : les animaux domestiques seront bien autorisés dans le lotissement et j'ai obtenu un logement au rez-de-chaussée. Ruby et moi allons avoir notre propre maison !

— Je sais – Seth me l’a dit, dis-je en souriant chaleureusement. Je suis si contente pour vous, Owen ! Les choses semblaient mal parties. Le projet avait l’air de connaître quelques... difficultés. Quand j’ai parlé à la réceptionniste, elle m’a expliqué que le comité du collège de Wadsworth était sous l’influence du professeur Barrow et refusait de donner son approbation...

— Oui, mais la nouvelle directrice du département d’ethnoarchéologie a fait des miracles, dit Owen en souriant et en désignant d’un signe de tête l’autre côté de la pièce.

Je suivis son geste et, lorsque la foule s’écarta, je vis une femme vive et séduisante, vêtue d’un caftan scintillant orné de pierreries. Elle bascula la tête en arrière en riant aux éclats, sa bouche généreuse s’ouvrant largement. Sa crinière de cheveux noirs descendait dans son dos. Et tout autour d’elle, une assemblée enthousiaste riait avec elle, buvait ses paroles, se délectait de son charme comme une fleur se prélassant à la chaleur du soleil.

— Leila Gaber ! dis-je, surprise. Que fait-elle ici ?

— Elle a été formidable, m’expliqua Owen. Elle a parlé au comité du collège, et je ne sais pas par quel miracle, ils ont approuvé le projet en moins d’une heure. Et elle a glissé un mot en faveur des propriétaires d’animaux de compagnie – elle a dit qu’elle avait deux chatons et qu’ils étaient comme sa famille. C’est pour ça qu’ils ont accepté les animaux dans le lotissement.

Je me suis trompée sur Leila Gaber, pensai-je. Il semblait qu’elle pouvait utiliser son charme manipulateur pour satisfaire autre chose que ses intérêts personnels. De l’autre côté de la pièce, la belle Égyptienne tourna la tête et nos regards se croisèrent. Le temps sembla comme suspendu l’espace d’une seconde, puis elle m’adressa son sourire de Mona Lisa et leva son verre à mon attention. Je lui rendis son sourire et la saluai avec ma propre boisson.

Puis je me retournai vers l’homme à côté de moi.

— Au fait, Owen, j’ai apporté quelque chose pour vous aussi.

— Vraiment ?

Je remis la main dans mon sac et j’en sortis une grande boîte en carton. Les yeux d’Owen s’écarrillèrent de surprise et de plaisir

lorsque je lui tendis le cadeau.

— C'est une sorte de cadeau de pendoison de crémaillère.

— Ça alors ! C'est pour moi ?

Il retourna la boîte, fixant la photo de l'élégante machine à café.

— Je me suis souvenue que vous m'aviez dit à quel point vous aimiez le café, dis-je en souriant. Eh bien, maintenant vous pourrez vous faire le vôtre... dans votre propre chez-vous.

Il resta sans voix pendant un moment.

— C'est... c'est merveilleux... merveilleux... fit-il en me regardant et en clignant rapidement des yeux. Merci, miss... c'est vraiment gentil de votre part.

— De rien. Et s'il vous plaît, appelez-moi Gemma.

— J'ai hâte de vous servir une tasse quand vous viendrez nous rendre visite à Ruby et moi, Gemma, dit-il avec un signe de tête et un sourire.

La musique changea soudain et je reconnus les premières notes de piano de *Dancing Queen* d'ABBA. Plusieurs personnes se précipitèrent vers la piste de danse et commencèrent à se trémousser en chantant à tue-tête. Je ris quand Owen m'attrapa par la main pour rejoindre la foule.

Du coin de l'œil, je vis Cassie au bord de la piste de danse, tapant du pied en rythme. Seth était debout à côté d'elle, regardant la piste de danse, puis Cassie d'un air mélancolique. Je le vis hésiter, faire comme s'il voulait lui parler, puis se dégonfler et se détourner.

Argh ! J'avais envie d'aller le secouer. Et soudain, je le vis faire machine arrière et se pencher vers Cassie, lui murmurant quelque chose à l'oreille. Elle se tourna vers lui, un sourire illuminant son visage. Tous deux rejoignirent la foule des danseurs. Ils ne se touchèrent pas. Seth s'agitait, gêné, à côté de Cassie, mais quelque chose dans leur façon de bouger ensemble me fit sourire. Rome ne s'était pas construite en un jour, me rappelai-je. Mais j'avais le sentiment que les premières pierres avaient bien été posées...

Quelques nuits plus tard, je me retrouvai à une soirée d'un genre très différent : cette fois-ci, c'était un dîner chez mes parents, avec Helen Green, son mari Charles et Lincoln comme invités d'honneur. Ma mère avait sorti sa plus belle porcelaine, et l'argenterie et les verres en cristal brillaient de mille feux. Elle avait également sorti le grand jeu pour la nourriture. Je remarquai toutefois, lorsque nous nous assîmes, que de nombreux plats avaient une apparence et une odeur étranges. Je laissai échapper un petit cri en prenant une bouchée du poulet rôti de couleur orange. J'avais la bouche en feu.

— De l'eau ! hoquetai-je, attrapant mon verre et avalant le liquide rafraîchissant.

— Je pense que tu as utilisé beaucoup trop de *sambal oelek*, très chère, dit Helen en regardant le poulet d'un air désapprobateur.

— C'est absurde, dit ma mère. J'en ai mis juste un peu dans la marinade.

En prenant une inspiration tremblante, je demandai à ma mère :

— Qu'as-tu mis sur le poulet rôti ?

— Oh, chérie, c'est une merveilleuse sauce piquante traditionnelle indonésienne, faite de piments, de gingembre, d'ail, de pâte de crevettes, de sauce de poisson, d'échalotes, de jus de citron vert, de sucre de palme et de beaucoup de vinaigre. N'est-ce pas merveilleux ?

Elle prit un bol et le poussa vers moi.

— J'en ai mis sur les choux de Bruxelles aussi. Tiens, goûte pour voir.

— Euh... je... je me servirai plus tard, dis-je.

— Prends des pommes de terre rôties au tamarin, dans ce cas, insista ma mère. Ou que dirais-tu d'une salade verte *gado-gado* ?

Je regardai la table avec désespoir. Il n'y avait donc pas de plats anglais *normaux* ?

— Mère, je pensais que nous allions manger un rôti traditionnel britannique ?

— Eh bien, vois-tu, ma chérie, Helen et moi avons mangé des plats tellement *intéressants* en Indonésie que nous avons décidé de devenir

plus aventureuses en matière de cuisine ! Et figure-toi qu'il existe une cuisine fusion indo-hollandaise – datant de l'époque où l'Indonésie était une colonie hollandaise – alors nous nous sommes dit : pourquoi pas une cuisine indo-britannique ?

Ma mère rayonnait et Helen hocha la tête en signe d'approbation.

— Lincoln, tu n'es pas encore servi ! Tiens, prends des choux de Bruxelles *au sambal*... dit ma mère en commençant à entasser des légumes verts couverts de sauce piquante dans son assiette.

— Euh... merci, tante Evelyn... non, non... c'est... ça ira comme ça... dit Lincoln, désespéré.

Je vis ses yeux sortir de leurs orbites et les larmes monter lorsqu'il prit sa première bouchée, mais, en bon gentleman, il parvint vaillamment à manger quelques morceaux sous l'œil fier de sa mère. Nos deux pères nous regardaient avec appréhension, comme des prisonniers condamnés qui savaient que leur tour allait arriver. Nous finîmes par venir à bout du repas en mangeant aussi peu que possible et en buvant de grandes quantités d'eau. Enfin, nous pûmes quitter la table à manger et nous nous échappâmes avec gratitude vers le salon.

— J'ai bien peur de n'avoir que du thé et du café normaux, dit ma mère, et il y eut un soupir de soulagement audible dans la pièce.

— C'est dommage que nous n'ayons pas rapporté de *kopi luwak*, déclara Helen. Vous auriez adoré.

— Qu'est-ce que le *kopi luwak* ? demanda Lincoln.

— C'est un café traditionnel indonésien et c'est l'un des plus chers du monde ! dit ma mère avec enthousiasme. Il est fabriqué à partir de grains de café mangés par une sorte de créature asiatique ressemblant à un chat, appelée civette, et qui passent ensuite dans leur estomac avant d'être déféqués. Oh, ne t'en fais pas, ils nettoient les grains avant de les rôtir, dit-elle en voyant mon expression. Nous en avons goûté, Helen et moi – c'est vraiment très bon, bien moins amer que le café ordinaire. Ce sont les enzymes des intestins de la civette qui ont cet effet. Mais nous avons oublié d'en rapporter à la maison.

Dieu merci. J'échappais au café fait à partir des excréments d'un drôle de chat indonésien.

Tandis qu'Helen et ma mère préparaient le thé et le café, et que

mon père et Charles étaient plongés dans une discussion sur les prochaines élections parlementaires, Lincoln vint s'asseoir sur le canapé à côté de moi. Je ne l'avais pas vu depuis le fiasco du canal et je le remerciais à nouveau de m'avoir accompagnée.

— Je me suis renseigné auprès de l'hôpital et il semble que les vieilles chouettes s'en soient bien tirées, m'apprit-il.

— Oui, Dieu merci ! Ethel en particulier – c'est un miracle qu'elle ne se soit rien cassé quand elle a heurté le pont – et j'étais persuadée que Glenda souffrirait d'hypothermie ou quelque chose comme ça... mais apparemment, elles vont bien. On les a gardées en observation pour la nuit, mais elles ont insisté pour rentrer chez elles dès le lendemain matin.

Je secouai la tête en gloussant.

— Elles m'ont appelée pour réserver la plus grande table à la réouverture du salon de thé mardi, pour recevoir toutes leurs amies et leur raconter l'histoire de la capture du « meurtrier du cloître de Wadsworth ». C'était le chaos absolu. On a même eu quelques journalistes. Ils m'ont totalement épuisée.

— À t'entendre, ça ressemblait à une sorte de conférence de presse pour personnes âgées, dit Lincoln en riant.

Je levai les yeux au ciel.

— J'ai le sentiment que les vieilles chouettes vont profiter pendant longtemps de cette célébrité.

— Eh bien, je dois admettre que cette journée au bord du canal a probablement été la plus excitante de toute ma vie, dit Lincoln, les yeux pétillants. Elle devance le jour où nous avons eu trois arrêts cardiaques, une insuffisance rénale aiguë et un patient sorti d'un coma de seize ans au service des soins intensifs.

J'éclatai de rire.

— J'ai trouvé que ça faisait beaucoup, moi aussi. Je ne sais pas comment Devlin supporte de faire ce métier – il semble être tellement habitué à tout ça.

— Oui, le danger et l'excitation semblent suivre Devlin O'Connor où qu'il aille, fit Lincoln.

Ses yeux croisèrent les miens.

— C'est difficile de rivaliser.

Mon cœur s'accéléra. J'étais gênée.

— Lincoln... commençai-je.

— C'est bon, dit-il en levant la main et en m'adressant un sourire gêné. Tu n'as pas à dire quoi que ce soit. Je l'ai su dès que j'ai vu ton visage.

— Mon... mon visage ?

— Quand tu pensais que Devlin s'était noyé dans le canal. On aurait dit que ton monde venait de s'écrouler.

Le sourire de Lincoln devint mélancolique.

— Peut-être qu'un jour je rencontrerai quelqu'un qui aura cette expression en s'inquiétant pour moi.

Je remuai, mal à l'aise.

— Lincoln...

Il agita la main.

— C'est bon, Gemma. Honnêtement. J'admets que je suis déçu, mais tu ne m'as pas brisé le cœur. Et en attendant...

Il tendit la main vers moi avec un sourire.

— J'espère que nous pouvons rester amis ?

Je ressentis une vague d'affection pour lui. Je pris sa main et lui rendis son sourire.

— Bien sûr. De très bons amis.

— *Miaouu !* fit une petite voix plaintive à côté de nous.

Nous baissâmes les yeux et vîmes Muesli qui se frottait contre un coin du canapé.

— Salut, Muesli, tu veux monter dire bonjour à Lincoln ? demandai-je en tapotant l'espace vide sur le canapé à côté de nous.

La petite chatte tigrée regarda Lincoln avec méfiance, puis s'approcha et renifla sa cheville.

— *Miaouu !* dit-elle.

Elle me jeta un regard mécontent, comme pour me dire : *Pas celui-là. Je veux l'autre !* Puis elle s'éloigna.

Je me souris à moi-même. Je détestais l'admettre, mais, comme d'habitude, Muesli allait obtenir ce qu'elle voulait.

ÉPILOGUE

L'air était frais et la lune brillait dans le ciel étoilé lorsque je sortis de la Jaguar XK tandis que Devlin me tenait la porte. Il la referma derrière moi, puis mit une main douce sous mon coude pour m'aider à monter les marches de la maison de mes parents. Une impression de déjà-vu m'envahit. Je m'étais trouvée au même endroit une semaine plus tôt, revenant après un dîner romantique, avec un autre homme à mes côtés...

— Tu veux entrer boire un verre ? demandai-je doucement.

Je me sentais soudainement intimidée et je n'arrivais pas à regarder Devlin dans les yeux.

Il haussa un sourcil taquin.

— Je pense que c'était déjà assez dur pour ta mère que je vienne te chercher pour aller dîner. Je ne pense pas qu'elle supporte l'idée d'un dernier verre.

— Ils ne sont pas là, dis-je. Mes parents sont sortis dîner avec des amis. Dans tous les cas... dis-je en me redressant, ma mère devra s'y faire.

Un sourire s'afficha lentement sur le visage de Devlin.

— Ce n'est pas ce que tu aurais dit il y a huit ans.

— J'ai changé depuis.

— Oui. J'avais remarqué.

Quelque chose dans son ton fit accélérer mon pouls.

Je le fis entrer et nous restâmes face à face dans le couloir sombre. Mon cœur battait la chamade. Cela avait été une nuit merveilleuse et magique, une nuit dont j'avais rêvé depuis que Devlin était revenu dans ma vie : le dîner romantique aux chandelles, la conversation chaleureuse et les rires naturels autour de la table, et le sentiment que nous nous retrouvions lentement. Il ne manquait plus qu'une chose pour que cette nuit soit parfaite.

Un baiser. Notre premier baiser. De cette nouvelle relation.

Devlin s'approcha et m'enlaça. Je retins ma respiration. Mon poulx s'emballa. J'étais pleinement consciente de son parfum masculin, de la sensation de son corps, dur et chaud contre le mien, et de la façon dont ses yeux bleus me regardaient – son regard me captivait. Mes lèvres s'entrouvrirent. Il baissa la tête. Je retins mon souffle, attendant ce baiser, le désirant...

— *Miaouuu !*

Devlin hésita, mais je le saisis par la nuque pour l'attirer vers moi. Cette fois, je n'allais pas laisser Muesli gâcher ce moment.

Nos lèvres se rencontrèrent. Doucement et timidement au début, puis notre baiser devint plus audacieux, plus profond, plus urgent. C'était tout ce dont j'avais rêvé et plus encore. J'aurais voulu que cet instant dure pour toujours. Puis, à travers la brume de la passion et du désir, je pris conscience des cris persistants à nos pieds.

— *Miaouu... miiiiiaouuuu... miii-aaouuu...*

Nous ne pouvions plus l'ignorer. Nous nous séparâmes et baissâmes la tête. Muesli était assise à côté des jambes de Devlin, nous regardant, son petit minois tigré indigné.

— *Miaaouuuuu !* dit-elle encore en se soulevant légèrement sur ses hanches.

Devlin gloussa.

— Je pense qu'elle n'aime pas être mise à l'écart.

Il se pencha et prit la petite chatte dans ses bras, puis il m'attira à nouveau contre lui. Coincée entre nous, Muesli leva les yeux avec une expression de contentement et commença à ronronner bruyamment. Elle était heureuse à présent.

Je lui jetai un regard noir.

— Ce n'est pas un ménage à trois, Muesli.

— *Miaouuu ?* répondit-elle, me lançant un regard de défi qui signifiait clairement « Ah non ? ».

F I N

Ne manquez pas la prochaine aventure de Gemma dans :

POINT DE GLAS SAGE

(Les Thés meurtriers d'Oxford ~ Livre 4)

À LIRE DÈS À PRÉSENT SUR : [Amazon FR](#) | [Amazon CA](#)

Lorsque Gemma Rose, propriétaire d'un salon de thé dans l'Oxfordshire, inscrit sa petite chatte tigrée, Muesli, à l'exposition féline de la fête du village, elle ne s'attend bien évidemment pas à assister à un meurtre.

Et lorsque sa mère impossible et les vieilles chouettes, fouineuses de première, décident de mener leur propre enquête, Gemma n'a d'autre choix que de se joindre à elles. Elle ne va pas tarder à découvrir qu'une réalité bien plus sinistre se cache entre les Victoria sponge cake faits maison et les succulentes tartelettes à la confiture...

Mais le meurtre n'est pas la seule préoccupation de Gemma : sa recherche désespérée de maison n'aboutit pas, la cuisine de son salon de thé anglais pittoresque est sujette à des explosions étranges et son charmant petit ami inspecteur lui fait une offre qu'elle ne peut pas refuser !

Alors que tout le monde a les nerfs en ébullition, Gemma parviendra-t-elle à résoudre le mystère avant que le tueur ne frappe à nouveau ?

(Découvrez un extrait ci-dessous !)

Abonnez-vous à la newsletter de mon club de lecteurs pour être informé des nouvelles parutions, obtenir des cadeaux exclusifs et tout savoir sur mes livres ! Vous recevrez également des contenus bonus et des anecdotes amusantes sur *Les Thés meurtriers d'Oxford*.

<http://www.hyhanna.com/french-newsletter>

Extrait de Point de glas sage

— Ah, parfait, voilà notre emplacement, dit ma mère en traversant le pavillon.

Contrairement à ce que j'avais pensé dans mon accès de mauvaise humeur, l'exposition féline ne se tenait pas dans une salle communale délabrée, mais dans un grand pavillon de style médiéval érigé dans un coin du parc du village. Je regardai autour de moi avec intérêt en suivant ma mère entre les longues tables, toutes drapées de blanc et présentant des rangées et des rangées de cages, contenant tous les types de félins imaginables. Des gros chats, des petits chats, des chats poilus, des chats maigres, des chats tachetés, des chats rayés, des chats avec des yeux comme d'énormes saphirs et des chats avec des têtes rappelant des ours en peluche écrasés... Je n'avais jamais réalisé qu'il pouvait exister autant de chats différents !

Ma mère s'arrêta devant une cage vide au bout d'une rangée et commença à déballer nos affaires. Je transférai Muesli de sa caisse de transport à la cage d'exposition et la petite chatte tigrée jeta un regard avide autour d'elle, ses moustaches frémissant d'excitation. La cage à sa droite semblait vide, à l'exception d'un grand coussin blanc duveteux, mais dans la cage de gauche, deux chats siamois couleur biscuit se levèrent et vinrent la fixer avec insolence.

— *Miaouu ?* fit Muesli en les reniflant avec curiosité à travers les barreaux.

Le plus imposant des deux siamois plissa ses yeux bleus et cracha.

— *Mouaaa-ooooh !* grogna-t-il.

Pas besoin de parler le chat pour savoir que c'était très grossier. Muesli se raidit, puis aplatit ses oreilles et se hérissa.

— *Miaaouuu !* fit-elle, indignée.

Le siamois agita la queue avec mépris et surenchérit :

— *MOUAAA-OOOOH !*

Pour ne pas être en reste, Muesli se hérissa encore plus et lui mit son petit nez dans la figure.

— *MIAAAA...* commença-t-elle, mais je l'interrompis précipitamment.

— Euh... *GENTILS* minous ! Gentils chatons... allez... soyons amis...

Je levai la main vers la cage du siamois avec un roucoulement qui se voulait apaisant.

— *Que faites-vous à mes chats ?* cracha une voix derrière moi.

Je sursautai et me retournai. Une femme mince d'âge moyen, au visage pincé et aux cheveux bruns épars s'échappant d'un chignon ébouriffé, se tenait devant moi, le regard noir.

— Rien, dis-je, surprise. Je... disais juste bonjour.

Elle me regarda d'un air suspicieux.

— Je vous ai vue mettre votre main dans leur cage. Vous avez mis quelque chose dans leur eau ?

— Quoi ? Non, pourquoi ferais-je ça ?

Elle plissa les yeux.

— Ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça.

— Mais de quoi parlez-vous ? dis-je, exaspérée.

— D'empoisonner mes chats, lâcha-t-elle. Oh, oui, je sais ce que vous essayez tous de faire – toutes vos astuces pour essayer de me saboter. Tout le monde sait que mes chats sont les plus beaux de l'exposition, et les gens ne reculeront devant rien pour m'empêcher de gagner.

Je la regardai fixement. Voilà donc à quoi ressemblait une folle aux chats.

Elle me désigna du doigt. Elle portait un étrange vernis à ongles lavande pâle qui donnait à ses mains un teint maladif.

— Une jeune femme comme vous, qui a recours à des méthodes aussi dégoûtantes et sournoises, vous devriez avoir honte !

— Bon, écoutez... dis-je, commençant à m'énervier.

Puis je m'interrompis. Ses mains étaient crispées et son visage était pâle, et je me rendis compte qu'il y avait une véritable peur dans ses yeux. Je ressentis un élan de compassion. Quelles que soient ses raisons, elle ne faisait pas exprès d'être désagréable. Cette femme était terrifiée.

J'adoucis ma voix.

— Je vous promets que je ne cherche pas à vous nuire. Je suis juste là pour présenter ma petite boule de poils... regardez, c'est elle. Elle s'appelle Muesli.

Je montrai du doigt Muesli dans sa cage.

La femme hésita, puis se détendit légèrement, bien que son regard soit toujours aussi anxieux. Elle rapprocha sa tête de la mienne.

— Vous devez m'aider, dit-elle d'un ton pressant. Personne ne semble me croire, mais c'est vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai ? demandai-je, totalement confuse.

Elle réduisit sa voix à un chuchotement :

— On a essayé de me tuer. Quelqu'un veut ma peau.

Je fixai la femme en face de moi. Était-elle sérieuse ? Ou divaguait-elle totalement ?

— Euh... hum... vous êtes sûre ? dis-je enfin.

Elle eut un mouvement de recul et me jeta un regard noir.

— Évidemment ! Vous pensez que je plaisanterais sur un sujet pareil ?

— Eh bien, c'est juste que... pourquoi quelqu'un voudrait-il vous tuer ? demandai-je, impuissante. Ça semble incroyable.

— Donc vous ne me croyez pas non plus !

Elle se redressa de toute sa hauteur, frémissant d'indignation.

— Très bien ! Mais attendez voir... un de ces jours, on retrouva mon corps horriblement mutilé et vous regretterez d'avoir douté de moi !

Elle me lança un nouveau regard furieux, puis me tourna le dos et se mit à parler aux chats siamois d'une voix de bébé, ce à quoi ils répondirent par des miaulements et hurlements à vous faire saigner les oreilles.

Je restai la fixer un moment. *Sacrément bizarre*. Puis je poussai un soupir et me retournai vers ma propre table. Audrey Simmons, du comité des fêtes du village, était arrivée pendant que j'étais distraite par les chats siamois et discutait avec ma mère. J'avais rencontré Audrey une ou deux fois : c'était une femme agréable et discrète qui semblait perpétuellement se porter volontaire et courir partout pour tout le monde. Elle était la sœur du vicaire et vivait avec lui au presbytère ; en fait, c'était au récent mariage du vicaire que je l'avais rencontrée pour la première fois. Le vicaire avait la quarantaine et tout le monde s'attendait à ce qu'il reste un éternel célibataire. Ses

fiançailles avaient été une surprise totale et avaient fourni aux personnes âgées de Meadowford des semaines – voire des mois – de ragots à se mettre sous la dent.

Ma mère me fit un geste pour que je les rejoigne.

— ... et bien sûr, vous devez connaître ma fille, Gemma.

Audrey m'adressa un vague sourire.

— Oui, bien sûr, vous tenez le Little Stables Tearoom. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'y aller, mais j'entends beaucoup de gens en parler. Vos scones sont les meilleurs de l'Oxfordshire, il paraît !

Je rougis de plaisir.

— Merci. Vous pourrez en goûter sur place, j'en ai déposé plusieurs fournées au stand de thé.

— Ah oui, c'est vrai, fit Audrey. Mabel Cooke et ses amies s'occupent de ce stand. Et je peux vous dire qu'elles ne chôment pas ! J'espère qu'il en restera pour moi.

Elle jeta un coup d'œil à la table voisine avec les chats siamois, puis dit à voix basse :

— Au fait, Gemma, je vous ai vue parler à Theresa Bell. Ne vous inquiétez pas si elle... euh... profère des accusations. Elle peut avoir une... euh... imagination débordante.

Je souris.

— Merci. Je ne savais pas trop comment réagir... Elle semblait très... euh... « inquiète ». Ses craintes sont donc infondées ?

— Eh bien, il y a eu beaucoup d'agitation à la dernière exposition. Elle a prétendu que quelqu'un essayait d'empoisonner l'eau de ses chats...

Un grognement méprisant s'éleva de la table à notre droite. Je me rendis compte qu'il y avait une femme d'âge moyen bien en chair debout à côté de la cage vide avec le coussin blanc. Elle avait manifestement écouté notre conversation.

Audrey poussa une exclamation.

— Oh, quelle négligence de ma part ! Je ne vous ai pas présenté ma très chère amie, Clare Eccleston.

Elle eut un petit rire.

— Ou devrais-je plutôt dire dame Clare Eccleston.

— Dame Clare ? demanda ma mère. Pas la dame Clare qui est responsable des admissions au collège St Cecilia d'Oxford ? J'ai entendu mon mari en parler.

L'imposante femme se retourna pour nous faire face.

— C'est bien moi.

Elle avait une voix grave, presque virile, un long nez aristocratique et des yeux noirs perçants. Ses cheveux, gris acier, étaient également attachés en chignon, mais pas comme ceux de Theresa Bell. Non, c'était une coiffure sophistiquée, maintenue sur sa tête par un peigne en écaille. Elle était vêtue d'un chemisier en soie, avec un haut col à volants et une broche en camée au niveau de la gorge, et avait l'air d'un portrait victorien sévère.

Au fur et à mesure qu'elle s'avavançait, je réalisai qu'il s'agissait d'une femme particulièrement imposante – pas seulement en termes de poids, mais aussi de présence. Une très grande dame en effet. J'imaginai très bien les chiens, peu importe leur taille et leur férocité, s'asseoir instantanément si elle disait « ASSIS » (et probablement quelques humains aussi !). À côté de sa présence dominatrice, Audrey Simmons s'effaçait telle une aquarelle insipide. Elle parlait d'une voix faible à présent, disant quelque chose à propos des chats que dame Clare présentait à l'exposition.

— Oh, où sont-ils ? demandai-je en essayant de lui témoigner de l'intérêt.

Je jetai un coup d'œil à la cage à côté de nous.

— Sont-ils sous ce gros coussin ?

Dame Clare me jeta un regard glacial.

— Ce *coussin*, comme vous l'appellez, est mon fabuleux persan, Champion Camilla Les diamants sont éternels.

Oups.

— Oh ! Désolée... bégayai-je. Je ne voyais pas de mouvement alors j'ai pensé...

Elle plongea la main dans la cage et en sortit un chat blanc et duveteux, au nez retroussé et à l'expression douce et placide. Elle se retourna et me regarda fixement.

— Les persans sont réputés pour leur comportement serein et digne.

Ils ne se ridiculisent pas, ne courent pas partout, ne grimpent pas partout et ne miaulent pas sans cesse, contrairement à *certaines* races de chats que je pourrais citer.

Elle jeta un regard dédaigneux sur les chats siamois dans leur cage, en élevant légèrement la voix pour être sûre d'être entendue.

— Comment osez-vous ? s'écria Theresa. Sachez que les siamois descendent des félins royaux qui faisaient office de gardiens sacrés dans les anciens temples thaïlandais. Ce sont également les chats les plus loyaux, les plus affectueux et les plus intelligents qui soient – alors que tout le monde sait que les persans sont les chats les plus stupides du monde !

— Allons, allons, mesdames... dit précipitamment Audrey, s'interposant entre elles. Je suis sûre que chaque race est merveilleuse à sa manière. C'est pour ça que nous sommes ici aujourd'hui, pour célébrer la merveilleuse diversité du monde des chats.

Dame Clare ricana, puis reporta son attention vers notre cage. Elle regarda Muesli du bout de son long nez.

— Et qu'est-ce que c'est que ça, si je puis me permettre ?

Elle recula avec dégoût.

— Audrey, je n'arrive pas à croire que le comité laisse de la vermine participer à l'exposition !

Ma mère se hérissa.

— Muesli n'est pas de la vermine ! C'est une... chatte tigrée rare !

— Une chatte tigrée rare, mon œil !

Dame Clare éclata d'un rire aigu rappelant le hennissement d'un cheval.

— C'est un vulgaire chat de gouttière comme on en trouve partout ! Sans aucun pedigree ni aucune qualité !

Ma mère vira au rouge brique et cracha :

— Peut-être n'êtes-vous pas qualifiée pour reconnaître les vraies qualités quand vous les voyez, mais je suis sûre que le juge n'aura pas ce type de problèmes !

Audrey eut un rire nerveux et dit rapidement :

— Euhh... Clare, as-tu apporté quelque chose pour le stand de gâteaux et confitures ?

Elle brandit un panier en osier qui était suspendu à son bras. Il y avait divers pots de confiture et de conserves, ainsi que quelques assiettes de gâteaux et de brioches nichées au fond.

— Je récupère les dons des participants.

— Oh, oui ! Nous avons apporté des choses, dit une petite voix.

Je réalisai, surprise, qu'il y avait une jeune femme rondelette derrière dame Clare. Elle était si calme que je ne l'avais pas remarquée jusqu'à présent. À en juger par leur forte ressemblance physique, je devinai qu'il s'agissait de sa fille et mon intuition se trouva confirmée un instant plus tard lorsque la fille dit doucement :

— J'ai préparé le célèbre *Victoria sponge cake* de maman et des tartelettes à la confiture pour le stand. Je vais les sortir...

Elle se pencha sur un panier de pique-nique et en sortit l'emblème de la pâtisserie britannique : un magnifique *sponge cake* doré à deux couches, avec de la confiture de fraises maison et de la crème fouettée blanche comme neige entre les couches supérieure et inférieure, le tout recouvert de fraises fraîches coupées en tranches en guise de décoration avec un délicat saupoudrage de sucre glace sur le dessus. Les tartelettes à la confiture qui suivirent avaient l'air tout aussi délicieuses, leurs bords festonnés entourant un riche cœur de confiture rouge foncé rempli de morceaux de fruits dodus. Une odeur divine de pâtisseries bien beurrées flottait dans l'air.

— Oh mon Dieu... ça a l'air divin, Mary, dit Audrey en les regardant d'un œil appréciateur. Je suis sûre que les gens vont se les arracher au stand !

Elle rapprocha le panier en osier.

— Ce serait possible de placer le gâteau en équilibre sur ces pots ?

— Il y en a deux en fait, dit Mary en soulevant un deuxième *Victoria sponge cake*. Je pourrais peut-être les mettre l'un à côté de l'autre...

— Un seul, la coupa dame Clare. Nous n'en donnons qu'un seul.

Sa fille le regarda avec consternation.

— Oh, mais maman...

— Es-tu stupide, ma fille ? Je te l'ai dit avant de quitter la maison, le deuxième gâteau est pour nous. Aucun gâteau ici ne peut rivaliser

avec les nôtres et je *ne vais certainement pas* aller au stand acheter une part de mon propre gâteau pour accompagner le thé.

— Mais maman, tu es sûre que c'est une bonne idée ? fit Mary d'un air anxieux. Souviens-toi... ton cœur... le Dr Foster a dit que tu ne devrais pas manger autant de choses riches et crémeuses...

— Balivernes ! dit dame Clare. Qu'en sait ce vieux fossile ? Je mangerai ce que j'aime et je prendrai plaisir à le faire.

— Clare... Mary a raison, dit faiblement Audrey. Ce n'est vraiment pas conseillé. Le Dr Foster a même dit que ce serait peut-être une bonne idée que tu perdes un peu de poids...

Elle s'interrompit lorsque son amie lui lança un regard noir.

— Je te demande pardon ?

Dame Clare se redressa et dit d'une voix forte :

— Les femmes de ma famille ont toujours été bien en chair. Il n'y a pas de honte à cela ! Et Mary poursuit la tradition : elle demande toujours la plus grande taille disponible, au moins du XL. Parfois, ils n'ont même pas de pantalons assez larges pour ses hanches !

Elle éclata de rire. Jetant un coup d'œil à sa fille, elle aboya :

— N'est-ce pas ?

Mary rougit jusqu'à la racine de ses cheveux et plusieurs personnes des tables autour de nous se retournèrent pour la fixer.

— Je... je... je suppose que oui, maman, chuchota-t-elle comme si elle aurait aimé disparaître.

J'étais de tout cœur avec elle. Aucune fille ne souhaitait que l'on discute de sa taille en public, surtout une fille aux formes généreuses comme Mary. Je n'arrivais pas à croire à quel point sa mère était insensible.

— En fait... fit dame Clare en indiquant un *Victoria sponge cake*, décidant visiblement de n'en faire qu'à sa tête, je n'ai pas envie d'attendre l'*afternoon tea* pour en manger. Coupe-m'en une part, ordonna-t-elle.

Mary Eccleston se mordit la lèvre et il y eut une lueur dans ses yeux sombres. Pendant une fraction de seconde, la fille soumise fut remplacée par une jeune femme en colère, le visage rempli d'amertume et de ressentiment, puis elle cligna des yeux et

l'impression disparut. J'en vins même à me demander si je ne l'avais pas imaginé.

Elle baissa la tête en signe de soumission.

— Oui, maman.

Elle jeta un regard gêné à Audrey.

— Je suis désolée, ajouta-t-elle à voix basse.

— Ce n'est pas grave, la rassura Audrey. Un gâteau pour le stand est déjà un don généreux. Je comprends très bien que ta mère veuille en garder un pour elle.

— Tu en veux une part aussi ? lui demanda Mary. Tu viens toujours prendre le thé avec nous l'après-midi de toute façon, tante Audrey...

— Bon, très bien, fit Audrey avec un sourire coupable. Je ne devrais pas, mais je ne dirais pas non à une petite part. Je n'ai pas eu le temps de prendre un petit-déjeuner ce matin et je suis affamée !

Mary plaça soigneusement l'un des gâteaux dans le panier d'Audrey, puis se retourna vers l'autre. Elle faillit heurter Theresa Bell qui avait quitté sa table et regardait avidement le *Victoria sponge cake*.

— Oh ! Je suis désolée... fit Mary en hésitant, puis elle ajouta : Un peu de gâteau, Theresa ?

La femme plus âgée renifla et haussa une épaule.

— Non, merci. Il ne vaut mieux pas.

— Elle a probablement peur qu'il y ait du poison dedans ! s'esclaffa dame Clare.

Theresa lui jeta un regard noir.

— Il n'y a pas de quoi rire ! Je suis harcelée de la manière la plus épouvantable qui soit.

— Quelle absurdité ! dit dame Clare avec mépris.

— Ce ne sont pas des bêtises ! s'écria Thérèse, tremblante de colère et d'indignation. Je sais que quelqu'un en a après moi ! Je sais que quelqu'un a essayé d'empoisonner mes pauvres Moo-Goo et Yum-Yum ! Et... je sais que ça devait être vous ! cracha-t-elle soudain en plissant les yeux. *Vous* étiez la seule personne assez proche de moi à la dernière exposition. Je sais que vous seriez prête à tout pour empêcher mes chats de gagner !

Audrey chercha désespérément un moyen de les distraire. J'eus

pitié d'elle et j'intervins :

— Ce *Victoria sponge cake* a l'air absolument délicieux, dis-je à Mary Eccleston. Nous en proposons dans mon salon de thé et il rencontre toujours un franc succès, même si je dois dire que celui-ci a l'air beaucoup plus léger que le nôtre. Suivez-vous une recette particulière ?

La fille parut reconnaissante de mon interruption.

— Oui, c'est une recette qui est dans ma famille depuis des générations. Voudriez-vous y goûter ? Et votre mère aussi ?

Je la regardai, agréablement surprise.

— Oh, merci. C'est très gentil. Oui, avec plaisir.

La tension s'apaisa légèrement et le calme revint lorsque Mary coupa les parts et les fit circuler. Audrey s'assit sur l'une des chaises en toile à côté de dame Clare et invita ma mère à s'asseoir à côté d'elle. Je m'appuyai contre la table et pris une grande bouchée du gâteau. Il était aussi délicieux qu'il en avait l'air : la génoise à la vanille était moelleuse, les fraises et la confiture étaient sucrées et succulentes, et la crème fouettée fraîche débordait sur les côtés du gâteau.

Par-dessus l'épaule de Mary, je pouvais voir Theresa Bell faire semblant de s'occuper de la cage de son chat, tout en nous regardant avec envie. Je me sentis désolée pour cette femme – elle mourait manifestement d'envie de goûter au gâteau, mais elle était trop têtue pour renoncer à son ridicule délire de persécution.

— C'est absolument délicieux, Mary, dis-je dit en léchant la confiture et la crème sur ma fourchette. Je pourrais bien vous supplier de me donner la recette.

La fille rougit de plaisir.

— Oh, bien sûr...

— La confiture de fraises maison fait toute la différence, n'est-ce pas ? dit Audrey, rayonnante. Je sais qu'on peut faire pousser des fraises dans des serres, mais vraiment, je ne sais pas comment...

— Il te faut Joseph, dit dame Clare. Je te l'ai dit maintes et maintes fois, Audrey ; tu dois demander à Joseph de venir refaire les jardins du presbytère.

— Oh, je ne suis pas sûre qu'ils demandent autant de travail, protesta gentiment Audrey. Il suffirait de reprendre les bordures...

— Les jardins ont besoin d'être refaits. Complètement, déclara dame Clare. Appelle Joseph lundi et fais-le venir au presbytère. Et dis-lui que je veux que les bordures soient refaites comme celles d'Eccleston House.

— Je... commença à protester Audrey, puis elle soupira : Je suppose que tu as raison, Clare.

Elle se leva à la hâte et posa son assiette vide.

— Bien, je ferais mieux d'y aller et d'apporter tout ça au stand de gâteaux.

— Je vous accompagne, dis-je impulsivement en léchant les derniers restes de crème sur ma fourchette. J'ai bien envie de sortir de là et d'aller boire un verre.

Laissant ma mère finir son gâteau à côté de dame Clare et espérant qu'elles puissent rester civilisées, je suivis Audrey hors du pavillon. Il faisait chaud et on étouffait à l'intérieur, et je respirai avec reconnaissance l'air plus frais de l'extérieur. Je laissai Audrey presser le pas tandis que je prenais un chemin plus long vers la tente des rafraîchissements, profitant du spectacle de la fête.

J'avais l'impression de remonter dans le temps : il y avait toujours le château gonflable rempli d'enfants qui hurlaient, le jeu des cerceaux et des bassines remplies d'eau invitant à attraper des pommes avec la bouche ; il y avait le stand de produits tricotés à la main et les bibelots anciens, le concours du plus gros légume ou visant à deviner le poids d'un panier garni, les poneys Shetland hirsutes qui faisaient des promenades autour du parc, les guirlandes de drapeaux britanniques – des Union Jacks miniatures – suspendues aux stands et flottant au vent... et surtout, il y avait toujours ce merveilleux sentiment de camaraderie, d'une communauté locale se réunissant pour s'amuser et collecter des fonds pour le village. (Cette année, ils espéraient réunir assez d'argent pour rénover la bibliothèque de l'école.) Partout où je regardais, je voyais des voisins échanger des potins juteux et des touristes photographier avidement cette tranche de vie de la campagne anglaise.

Au détour d'un virage, j'aperçus ma meilleure amie debout derrière un stand présentant plusieurs de ses peintures. Cassie était une artiste brillante, mais malheureusement, comme la plupart des artistes, elle avait découvert que le talent seul ne suffisait pas à payer les factures – elle travaillait donc dans mon salon de thé la plupart du temps et peignait à côté. Néanmoins, c'était vraiment agréable de la voir dans son élément, partageant son travail avec le public. Elle rayonnait tandis qu'elle emballait une toile pour un jeune couple avec une poussette. Je croisai son regard et la saluai sans m'arrêter.

Un peu plus loin se trouvait le stand de thé – stand crucial d'une fête de village traditionnelle – qui vendait du thé chaud et des scones tout juste sortis du four, accompagnés d'une bonne quantité de confiture et de *clotted cream*. Quatre petites vieilles se tenaient derrière la table, s'affairant à prendre des commandes et à servir une longue file de personnes. Cassie et moi les appelions (secrètement) les « vieilles chouettes », et elles étaient exactement le genre de vieilles tantes autoritaires, indiscrètes et fouineuses que tout le monde redoutait d'avoir... mais je devais admettre que j'avais appris à les apprécier. En fait, je pensais à Mabel Cooke et à ses amies, Glenda, Florence et Ethel, plus souvent avec affection qu'avec irritation à présent.

Cependant, les vieilles chouettes étaient supportables à petites doses et je décidai donc d'éviter leur stand. Je m'approchais d'un stand de livres d'occasion et me demandais si j'avais le temps de m'arrêter et de jeter un coup d'œil rapide lorsqu'un bras puissant s'enroula autour de ma taille et me rapprocha d'un corps masculin robuste.

Je poussai un cri de surprise, puis je ris lorsqu'une voix de baryton me dit à l'oreille :

— Je pense que je vais devoir vous arrêter, Miss Rose, pour comportement suspect.

DÉCOUVREZ LA SUITE : [Amazon FR](#) | [Amazon CA](#)

Abonnez-vous à la newsletter de mon club de lecteurs pour être informé des nouvelles parutions, obtenir des cadeaux exclusifs et tout savoir sur mes livres ! Vous recevrez également des contenus bonus et des anecdotes amusantes sur *Les Thés meurtriers d'Oxford*.

<http://www.hyhanna.com/french-newsletter>

*
**

À PROPOS DE L'AUTEURE

Auteure à succès reconnue par *USA Today*, H.Y. Hanna écrit des *cozy mysteries* amusants, remplis de rebondissements habiles, d'humour, de personnages excentriques – et de chats avec de fortes personnalités ! Elle recrée des cadres merveilleux, que ce soit la ville historique d'Oxford, les magnifiques Cotswolds anglais ou les plages ensoleillées de la côte de Floride.

Après avoir été diplômée d'Oxford, Hsin-Yi s'est essayée à divers métiers, dont la publicité, le mannequinat, l'enseignement de l'anglais, le dressage de chiens et le marketing... avant de revenir à ses premières amours : l'écriture. Elle a travaillé en free-lance pendant plusieurs années et a remporté des prix pour ses poésies, ses nouvelles et ses articles de journaux.

Véritable globe-trotteuse, Hsin-Yi a vécu dans différentes cultures, de Dubaï à Auckland, en passant par Londres ou encore le New Jersey. Elle vit à présent à Perth, en Australie occidentale, avec son mari et un petit chaton du nom de Muesli qu'elle a récupéré dans un refuge. Pour en savoir plus sur ses livres et elle, rendez-vous sur www.hyhanna.com

Abonnez-vous à la newsletter de son club de lecteurs pour être informé de ses nouvelles parutions, obtenir des cadeaux exclusifs et tout savoir sur ses livres ! Vous recevrez également des contenus bonus et des anecdotes amusantes sur *Les Thés meurtriers d'Oxford*.

<http://www.hyhanna.com/french-newsletter>

À PROPOS DE LA TRADUCTRICE

Diane Garo est traductrice de l'anglais et de l'espagnol vers le français, transcréatrice, rédactrice, coordinatrice linguistique et webmaster. Diplômée du Centre de traduction, d'interprétation et de médiation linguistique (CETIM) de l'université de Toulouse II après avoir étudié en classe préparatoire, elle travaille aujourd'hui avec des maisons d'édition, des agences de traduction littéraire ainsi que des auteurs autoédités. Elle est notamment la plume française de Barbara Kloss (*Gods of Men*, éditions Rivka), Julia Kent (*Un milliardaire sinon rien*), Toni Anderson (*Le Sommeil des Justes*) ou encore Lauren Smith (*Séduction*).

Site web : www.garotypos.com

Twitter et Instagram : @DianeGaro_Trad



RECETTE DE *CHELSEA BUN*

Créées au XVIII^e siècle à la Bun House de Chelsea, à Londres, ces délicieuses brioches étaient la pâtisserie de prédilection de la famille royale hanovrienne. Elles possèdent une forme en spirale carrée caractéristique et sont faites avec de la pâte levée aromatisée avec des épices ou de la cannelle, et des zestes de citron. À l'intérieur des tourbillons, la brioche contient un mélange de sucre de canne, de beurre et de fruits secs (raisins secs, de Corinthe ou de Smyrne, canneberges...). Pâtisseries britanniques emblématiques, les *Chelsea buns* ressemblent un peu aux *cinnamon rolls*, plus connus.

INGRÉDIENTS :

- 500 g de farine blanche ordinaire (prévoir un supplément pour saupoudrer/pétrir)
- 250 ml de lait
- 5 g de levure instantanée
- 50 g de beurre doux
- 60 g de sucre en poudre
- 1 œuf, légèrement battu
- 1 zeste de citron
- 1 cuillère à café d'épices OU de cannelle (selon les goûts)
- 1 cuillère à café de sel
- Huile végétale pour graisser

Pour la garniture :

- 30 g de beurre (très mou/légèrement fondu)
- 75 g de sucre de canne
- Fruits secs (à volonté) : 100 g de raisins secs dorés/100 g de canneberges séchées/100 g de raisins secs sans pépins

Pour le glaçage :

- 2 cuillères à soupe de sucre en poudre

- 1 cuillère à soupe de lait

OU

- 2 cuillères à soupe de jus de citron
- 90 g de sucre glace tamisé

INSTRUCTIONS :

1)Tamisez la farine dans un grand saladier et mélangez-la avec le sucre, le sel, la levure et les épices ou la cannelle, ainsi que le zeste de citron – mélangez bien pour que les épices et le zeste soient uniformément répartis dans la farine.

2)Faites fondre le beurre et ajoutez le lait, en réchauffant le mélange jusqu'à ce qu'il atteigne environ 40 °C.

3)Creusez un puits au milieu de la farine et versez-y le mélange de lait et de beurre chauds, ainsi que l'œuf battu.

4)Remuez et mélangez le contenu du saladier jusqu'à ce qu'il forme une pâte humide et se détache des parois (vous devrez peut-être ajouter un peu plus de farine).

5)Déposez la pâte sur une surface propre et bien farinée, et pétrissez-la légèrement pendant 5 minutes, jusqu'à ce qu'elle devienne souple et élastique. Ajoutez de la farine si nécessaire pour qu'elle ne colle plus. *(Vous pouvez utiliser le crochet pétrisseur de votre mixeur pendant 5 minutes pour éviter de pétrir la pâte à la main.)*

6)Graissez légèrement le saladier avec un peu d'huile végétale, puis remettez la pâte dans le saladier et couvrez-la avec un torchon humide. Laissez le tout dans un endroit chaud et sans courant d'air, et laissez la pâte lever jusqu'à ce qu'elle ait doublé de volume (environ 60 minutes). *** Si le lait n'est pas assez chaud, la pâte peut avoir besoin de plus de temps pour lever – laissez-la reposer jusqu'à ce qu'elle ait doublé de volume.*

7)Remettez la pâte sur le plan de travail et pétrissez-la brièvement, puis aplatissez-la en un grand rectangle d'environ 20 cm x 30 cm. Utilisez vos doigts pour étirer la pâte en une forme rectangulaire. Assurez-vous que le côté le plus long se trouve face à vous.

8)Badigeonnez la surface de la pâte avec le beurre fondu, puis éparpillez uniformément le sucre de canne et les fruits secs sur la surface.

9)À l'aide de votre pousse, appuyez sur le bord de la longue surface la plus proche de vous, afin qu'elle « colle » à la table, puis saisissez l'autre extrémité et roulez la pâte vers vous en un cylindre serré. Il est important que la pâte soit roulée aussi serrée que possible.

10)À l'aide d'un couteau bien aiguisé, découpez le rouleau en tranches d'environ 4 cm d'épaisseur chacune.

11)Déposez les tranches (côté coupé vers le haut) sur une plaque de cuisson légèrement graissée en veillant à les espacer d'environ 1 cm. Cet espacement est important pour qu'elles se tiennent pendant la cuisson et qu'au moment de la séparation, elles prennent la forme carrée caractéristique des *Chelsea buns*.

12)Couvrez les tranches avec un torchon et laissez-les reposer à nouveau pendant environ 30 minutes.

13)Pendant ce temps, préchauffez le four à 200 °C.

14)Faites cuire pendant environ 20 à 25 minutes, jusqu'à ce que les brioches aient levé et soient bien dorées. Vérifiez au bout de 15 minutes environ que les fruits ne brûlent pas – si c'est le cas, couvrez les brioches d'une feuille d'aluminium.

15)Pendant que les brioches cuisent, préparez le glaçage en chauffant le lait et le sucre en poudre dans une casserole jusqu'à ébullition, puis baissez le feu et laissez mijoter pendant 2-3 minutes. (Vous pouvez aussi préparer un glaçage en combinant le jus de citron et le sucre glace)

16)Une fois les brioches retirées du four, badigeonnez-les immédiatement avec le glaçage, puis laissez-les refroidir sur une grille. Après quoi, séparez-les délicatement.

Bon appétit !

